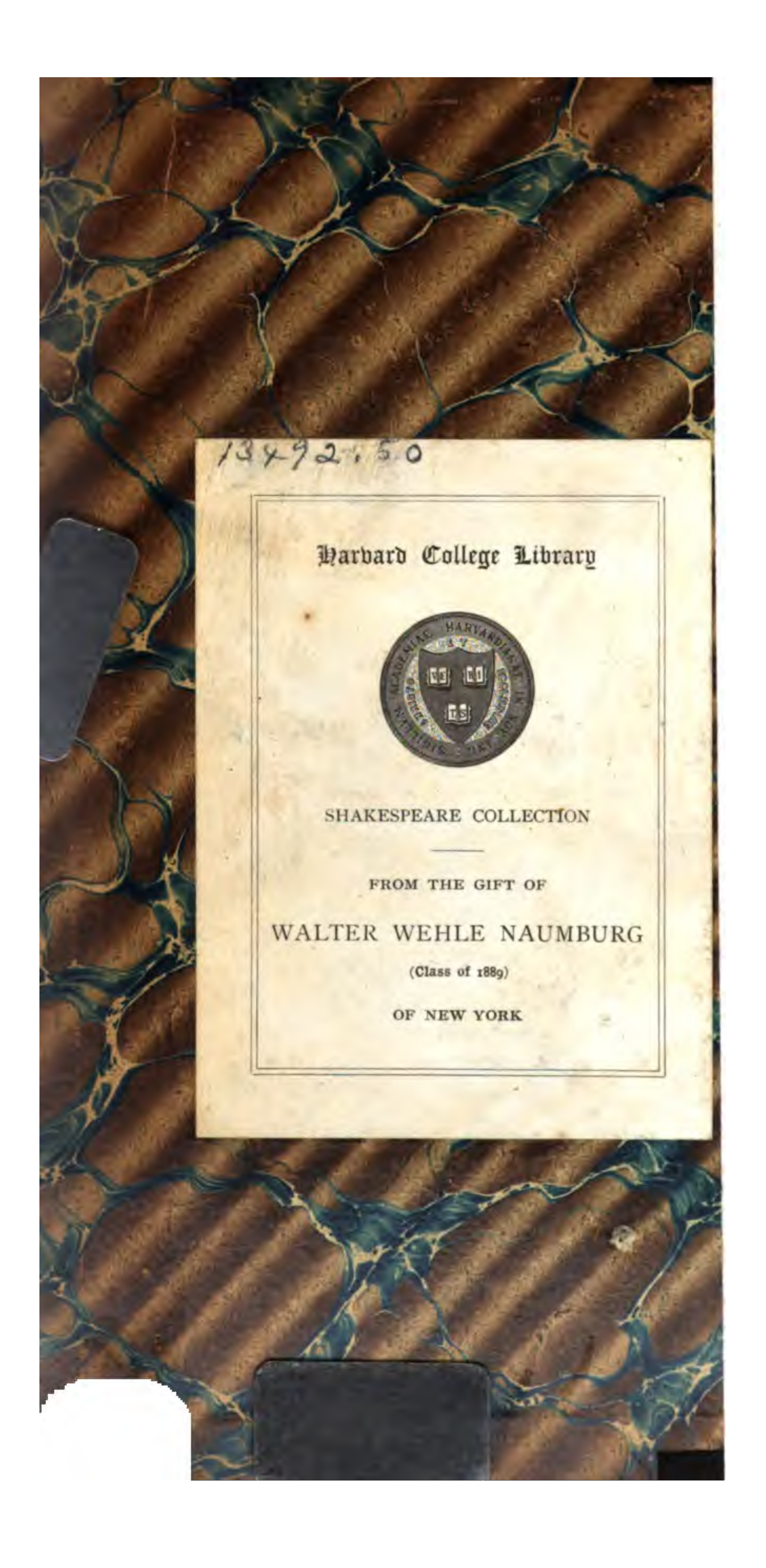




13492.50
Harvard College Library
SHAKESPEARE COLLECTION
FROM THE GIFT OF
WALTER WEHLE NAUMBURG
(Class of 1889)
OF NEW YORK

ŒUVRES

DE

ÉMILE DESCHAMPS.

MACBETH

ET

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIES DE SHAKSPEARE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS.



PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

Hommage à [illegible]
[illegible]
Em. Deschamps

OEUVRES

DE

ÉMILE DESCHAMPS.

I.

PARIS, IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

MACBETH

ET

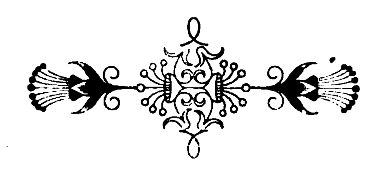
ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIES DE SHAKSPEARE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

AVEC

UNE PRÉFACE, DES NOTES ET DES COMMENTAIRES.



PARIS,
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS UNIS,
QUAI MALAQUAIS, 15.

1844.

A la Mémoire

De mon Père.

Pur flambeau, cher soutien à vos fils enlevé,
Si j'ai rêvé pour moi la gloire des poètes,
C'était pour qu'un écho — mais, hélas! j'ai rêvé… —
En parvînt aux cieux où vous êtes.

E. D.

Février 1844.

Vers le milieu du dernier siècle, on ne connaissait guère Shakspeare, en France, que par la publication du *Théâtre anglais* de M. de La Place et les fragments de quelques pièces répandus dans nos livres, « membres dispersés du poète ; » ou, pour mieux dire — tant ces imitations étaient infidèles et tronquées — on ne possédait de Shakspeare qu'un squelette défiguré, décoloré, mutilé... Mieux vaut cent fois ne pas connaître que de connaître ainsi. Puis Voltaire l'avait nommé « un barbare frotté de génie ; » et cette boutade de l'homme du siècle était devenue le mot d'ordre des gens du monde et même des gens de lettres, qui juraient

sur la parole du maître sans examiner s'il n'eût pas été plus juste de retourner la phrase, et d'appeler Shakspeare : un génie quelquefois barbare. Encore faudrait-il ajouter, pour être tout à fait vrai, que ces traces de barbarie étaient en général l'empreinte de son temps, et non la manifestation de sa propre nature ; et que si, par une faiblesse à laquelle un auteur dramatique ne peut se soustraire, il avait cédé çà et là aux exigences du mauvais goût de ses spectateurs, il leur avait bien plus souvent imposé la sublimité de ses conceptions et tout l'enchantement de sa poésie.

Quoi qu'il en soit, l'opinion littéraire de la France en était au mot de Voltaire quand Ducis fit représenter à Paris, en 1769, sa tragédie d'*Hamlet*, imitée de l'anglais, qui fut suivie, en 1772, de son *Roméo et Juliette*. Sans doute Ducis était à peine entré dans les secrets du génie de Shakspeare : composition, style, caractères, variété de tons et de couleurs, presque rien de tout cela n'avait passé, sous sa plume, des théâtres de Londres sur le nôtre. Ducis enfin n'avait pour ainsi dire qu'emprunté des sujets et traduit des noms propres ; mais c'était alors une glorieuse hardiesse que de hasarder devant des spectateurs parisiens la nouveauté, l'étrangeté de ces noms et de ces sujets. Un noble

succès couronna cette noble tentative, principalement pour *Hamlet*, et ce fut justice ; car, au mérite difficile d'une première importation théâtrale, se joignait l'apparition d'un pathétique plus sombre, d'une sensibilité peut-être plus profonde que dans aucun de nos tragiques ; instinctive et puissante fusion de l'âme et du talent de Ducis avec quelques éléments du génie de Shakspeare. Et toutefois il n'en est résulté que de belles scènes et pas un seul bon ouvrage, par les raisons que nous déduirons plus loin.

Sur ces entrefaites parut, en 1775, la traduction en prose des OEuvres complètes de Shakspeare par Le Tourneur, traduction conçue avec un sincère enthousiasme pour l'Eschyle anglais, et exécutée avec une vive intelligence de ses créations et de son style. Malgré la diffusion négligée qu'on y a justement critiquée dans certaines parties, cette traduction, qui produisit un grand effet, se répandit rapidement dans les classes éclairées de la société française, et c'est de là que date chez nous la connaissance réelle de Shakspeare. Cependant Ducis continua ses imitations éloignées en jetant sur notre scène les types affaiblis du *Roi Lear*, de *Macbeth* et d'*Othello*, qui fournirent une carrière honorable, grâce à quelques grandes qualités dont

nous avons parlé, et au concours d'un acteur de génie, Talma, qui fit dans son art une révolution complète avec des ouvrages timidement innovés.

Les choses en restèrent long-temps à ce point que la plupart des bons esprits reconnurent l'immensité du génie de Shakspeare comme poète et philosophe, en gardant la conviction qu'il était impossible, comme auteur dramatique, du moins sur notre scène, autrement qu'à la manière dont il avait été transformé par Ducis. — Les malheureuses représentations d'une première troupe au théâtre de la *Porte-Saint-Martin*, il y a vingt ans environ, et les brutales protestations du parterre d'alors n'avaient pas été de nature à modifier favorablement l'opinion générale. — Enfin, arrivèrent, peu de temps après, les plus grands acteurs de l'Angleterre, Kean, Kemble, Macready, miss Smithson. Ils jouèrent, à l'*Odéon* et à *Favart*, les chefs-d'œuvre de Shakspeare, et un revirement total s'opéra dans les dispositions du public, qui suivit ces nouvelles représentations avec autant d'empressement et de chaleureuse sympathie qu'il avait déployé de rigueur et d'hostilité aux précédentes. C'est que d'abord le succès au théâtre est presque tout dans l'acteur; c'est aussi que, dans l'intervalle, les grandes questions de littérature étrangère et de li-

berté intellectuelle avaient été logiquement et victorieusement débattues et résolues.

Déjà poussé par des conseils éloquents et de glorieux exemples vers l'étude des poésies de nos voisins, les belles représentations du théâtre anglais achevèrent de me déterminer, et, plus convaincu encore, je devins plus ambitieux. Je me dis : Voilà quatre-vingts ans que furent publiées, avec succès, les premières traductions, décolorées et incomplètes, de Shakspeare ; bientôt Ducis donna au théâtre des imitations qui ont fait sa renommée ; puis est venue la traduction complète et fidèle de Le Tourneur, dont la vogue a été grande et durable ; voici maintenant que le public se porte en foule et avec enthousiasme à la représentation anglaise des mêmes pièces dont la lecture lui a fait connaître les beautés : il ne reste plus, pour l'adoption française de Shakspeare, que de poser sur notre scène quelques-uns de ses chefs-d'œuvre traduits en vers français. — Je ne me dissimulais pas les difficultés et les obstacles ; mais j'avais le courage parce que j'avais l'amour et la foi, et je me lançai dans ce qui me paraissait presque une vocation.

Shakspeare, comme tous les créateurs d'un théâtre, a façonné et ployé à son génie tous les genres : drames fantastiques, comédies de caractères, co-

médies de mœurs, tragédies typiques, tragédies historiques. — Il fallait choisir dans cet amas de richesses. Malgré de suprêmes beautés, ses comédies et ses drames fantastiques me semblèrent trop loin de nos mœurs scéniques ou sociales, pour que j'osasse songer à les transporter sur notre théâtre avec l'exactitude que je désirais reproduire. Ses tragédies historiques, étincelantes de verve et remplies de magnifiques tableaux, sont généralement composées dans un système trop peu unitaire, figurant plutôt une série d'événements qu'un cercle de situation; le bas-relief, en un mot, au lieu du groupe dramatique. Restaient donc les tragédies typiques, c'est-à-dire les tragédies dont les sujets sont puisés dans les chroniques ou les traditions, comme les *Œdipe*, les *Oreste* et les *Médée* de l'antiquité ; œuvres plus poétiques et plus idéales par le caractère des personnages et la nature de l'action, en même temps qu'elles sont plus *humaines* par les passions, et plus compactes, plus simples, mieux proportionnées dans leur contexture.

Hamlet, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Othello*, *Roméo et Juliette*, voilà les vrais chefs-d'œuvre de Shakspeare, et Ducis ne s'y était pas trompé : les trois premiers ont la grandeur épique des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, avec plus de variété dans les tons et

plus de complication dans les faits; les deux autres ont tout l'intérêt des tragédies romanesques de Voltaire, avec beaucoup plus de naturel et, par conséquent, beaucoup plus de poésie. Je m'arrêtai à *Macbeth* et à *Roméo et Juliette* comme aux deux pièces extrêmes : l'une dont les dimensions grandioses se rapprochent le plus de la Melpomène antique; l'autre qui, par son langage et son allure, côtoie, pour ainsi dire, le drame moderne. Et puis c'étaient les deux tragédies de Shakspeare que Ducis avait imitées le moins heureusement.

Je me mis donc à l'œuvre et je fis marcher de front les deux traductions; c'était vers la fin de 1826. Cependant Talma était mort, le Théâtre-Français avait besoin de remplir sans retard le vide que laissait le grand tragédien par quelque grande œuvre nouvelle ou, pour mieux dire, neuve. M. le baron Taylor, qui dirigeait ce grand théâtre avec tant de lumières et d'habileté, se montrait sympathique à toutes les nobles expériences; on pouvait, par d'autres combinaisons, gagner Shakspeare de vitesse; il n'y avait pas un moment à perdre ni une ressource à négliger. M. Alfred de Vigny voulut bien s'associer à moi pour le *Roméo et Juliette;* c'était le moyen de faire vite, et surtout de faire mieux. J'avais déjà traduit en partie les trois premiers actes, je les

achevai, et M. de Vigny traduisit les deux derniers. Nous lûmes notre ouvrage au comité vers le mois d'avril 1827; il fut reçu par acclamation, ce que le nom et le talent de mon collaborateur expliquaient suffisamment, et on parla de le monter tout de suite; puis je ne sais quelles difficultés d'acteurs et quels autres obstacles surgirent.... Beaucoup de temps se passa, et l'on mit plus tard en répétition l'*Othello* de M. Alfred de Vigny, qui, entre autres gages de succès, présentait le très-grand avantage d'être de M. de Vigny seul. Tout en regrettant la priorité qui échappait à la première traduction accomplie et acceptée, je reconnaissais que l'essentiel était que l'épreuve de Shakspeare fût faite devant le public avec les meilleures chances possibles: *Othello* allait ouvrir la marche; viendraient ensuite *Roméo et Juliette*, et mon *Macbeth*, etc... Tout irait bien.

C'est à ce moment que M. Hector Berlioz m'entretint de son projet d'une symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*... — La fièvre de Shakspeare était dans l'air, et je n'y avais pas nui. — Je fus heureux de ce nouvel hommage à mon divin poète, et d'une collaboration avec un grand artiste. Nous concertâmes le plan de cette œuvre musicale et poétique; les mélodies et les vers nous arrivaient en foule, et la symphonie parut... dix ans après.

Nous touchions à la fin de 1829, lorsque l'*Othello* fut donné, au bruit de ces hostilités et de ces enthousiasmes d'alors; grandes batailles qui sont la vie des arts, et qui rendent plus éclatante la victoire du vrai talent... Quelques mois plus tard on ne combattait plus pour des systèmes poétiques, pour des royautés littéraires ou des émancipations de théâtre... L'art changea de direction, comme tout le reste, mais en sens inverse. La *restauration* de Ducis s'effectua, l'*Othello* de M. Alfred de Vigny fut proscrit, et l'avénement de *Roméo et Juliette* plus qu'ajourné.

Avec un peu d'insistance et de persistance, nous aurions pu néanmoins faire reconnaître notre droit d'ancienneté. Quelques occasions favorables se présentèrent, et une dernière surtout, qui paraissait décisive; je m'y abandonnai avec une grande facilité, parce que, au fond, il est triste de voir ce qu'on croit son aiglon vieillir et périr dans l'œuf. Une autre volonté opposa son *veto*, et la pierre du cercueil dramatique s'appesantit de plus en plus sur les amants de Vérone.

Voilà plus de dix-sept ans qu'ils dorment ainsi, et j'ai cru qu'il y avait convenance et urgence à interrompre enfin, pour eux et pour mon *Macbeth*, cette longue et froide prescription de l'oubli, en les

faisant renaître sous une autre forme et pour une autre destinée. Car, maintenant que les réflexions de toute nature ont mûri dans ma tête — et il faut convenir qu'elles ont eu le temps — ce ne serait qu'avec une sorte de terreur et même de répugnance que je livrerais de semblables ouvrages aux hasards de la scène, qui me souriaient autrefois.

J'ai donc repris mon Shakspeare anglais, et j'ai eu le courage de refaire une traduction du *Macbeth* et du *Roméo* toute littéraire et beaucoup plus littérale, au point de vue des lecteurs et des bibliothèques, et non plus du théâtre et des spectateurs. Indépendamment d'un grand nombre de scènes caractéristiques qu'il avait paru impossible de reproduire pour la représentation, une infinité de détails curieux et pittoresques, et même beaucoup d'expressions hardies, avaient également été passées dans les scènes conservées, comme pouvant ralentir l'action ou trop choquer nos habitudes théâtrales. Il m'a fallu rétablir tout cela, et refondre, coordonner, ajuster tout ce que je gardais de mes traductions primitives avec ce que je venais de traduire : opération difficile et méticuleuse que j'ai eu à faire sur le *Macbeth* entier, et sur les trois premiers actes du *Roméo*. Quant aux deux derniers actes, je les ai traduits totalement d'après ce nouveau système,

duites de Shakspeare me paraissaient offrir de chances douteuses. Or, je ne me consolerais pas d'un échec ou d'un froid accueil dont Shakspeare serait solidaire; c'est pourquoi je me suis enfin déterminé à le cacher aux regards distraits ou prévenus des spectateurs. Quelquefois on voile son idole, de peur qu'un barbare ne la trouve pas belle.

Il n'y aurait qu'une chose possible pour de pareilles représentations (et on y avait songé sérieusement en 1829, d'après une opinion que j'avais émise; mais les orages politiques!...), ce serait de les donner sur un théâtre *ad hoc*, et d'en faire l'objet de quelques solennités spéciales, devant un public choisi, bien averti, et qui alors laisserait à la porte tout préjugé dramatique ou national pour se laisser aller aux seules émotions poétiques et littéraires. C'est ce qu'on vient de tenter à Berlin, avec autant de splendeur que de succès, pour les traductions de quelques tragédies de Sophocle et d'Euripide, qui, par parenthèse, malgré la glorieuse filiation que nous réclamons avec un juste orgueil, seraient encore moins jouables, dans leurs conditions intégrales, sur notre scène et devant notre parterre de tous les soirs, que les tragédies mêmes de Shakspeare. Aussi nos grands maîtres, en pre-

nant au théâtre grec ses plus belles fables, les ont ils accommodées à notre système dramatique avec un goût égal à leur génie. C'est bien ce que Ducis a voulu faire; mais on ne pouvait essayer la même opération sur Shakspeare sans le mutiler cruellement et finir par le tuer. En effet, pour approprier à notre scène les chefs-d'œuvre de l'antiquité, que fallait-il faire? supprimer les chœurs, atténuer la couleur épique du style et les proportions des personnages, et, surtout, fortifier l'action en compliquant les incidents et en multipliant les péripéties. On partait enfin du *simple* pour arriver au *composé*. Avec Shakspeare, c'est tout autre chose; ses tragédies contiennent trop d'événements et de personnages pour notre théâtre; et ses magnifiques expositions et dénoûments en action, la richesse des épisodes, toute cette organisation si puissante mais si compliquée, ne peuvent ni entrer dans nos moules sans les faire éclater, ni être supprimées sans que la vie même des œuvres n'en soit attaquée dans son principe. Voilà comment Ducis, malgré les ressources de son talent et la puissance de sa nature, n'est parvenu à faire que des tragédies françaises informes, tout en ne donnant aucun *specimen* caractérisé des tragédies anglaises. N'importe; la date de 1769 lui reste : il y a dans cette

que M. Alfred de Vigny n'avait pas suivi plus que moi en 1827, lorsqu'il s'agissait de la représentation. Ma traduction de ces deux actes est bien plus complète que la sienne ne l'était, mais sans doute elle est beaucoup moins parfaite : le lecteur ne sera donc pas dédommagé, à cet égard, de ce que le spectateur a perdu. Je le confesse en toute assurance, quoiqu'à vrai dire, après tant d'années, ma mémoire ne puisse plus établir aucune comparaison.

Les traductions que je donne aujourd'hui sont très-dissemblables de celles qui étaient destinées au théâtre, et pourtant ces dernières n'en étaient pas moins très-fidèles, en ce sens que si elles ne donnaient pas tout Shakspeare, elles n'admettaient rien qui ne fût de lui. Eh bien ! malgré tant de précautions et de réserve, je suis persuadé actuellement (et le sort de l'*Othello* si poétique et si artistement combiné de M. Alfred de Vigny me confirme dans cette conviction) que notre parterre n'eût pas accueilli ces grandes œuvres selon leur mérite originaire, eussent-elles été transportées sur la scène française par un poète égal du poète anglais. On change plus facilement la législation et la constitution d'un peuple que son goût et ses plaisirs ; et rien n'est exclusif et entêté comme une mode, tant qu'elle dure. Il en est ainsi du théâtre d'une nation,

parce que c'est la manifestation la plus éclatante de son sentiment intime, de ses mœurs, de ses préjugés, de son esprit enfin. A toute représentation théâtrale, c'est un peuple qui se regarde, s'écoute et s'applaudit lui-même dans le drame qui se joue et dans tous les personnages.

Certaines qualités qu'on reconnaît dans Shakspeare, comme certains défauts qu'on lui suppose, sont antipathiques à notre parterre. Je citerai en première ligne le lyrisme et la variété du style, et les changements fréquents du lieu de la scène dans un même acte. Shakspeare transporte fictivement le spectateur dans tous les lieux où l'action se passe, d'après sa marche la plus naturelle, tandis que Racine, le plus beau représentant de notre système dramatique, force l'action, quelle qu'elle soit, à venir, dans un seul lieu symbolique, se développer devant le spectateur immobile. Quant au style..... Mais à Dieu ne plaise que je me lance dans une dissertation du génie et des procédés dramatiques de Shakspeare; tout a été dit, à ce sujet, depuis vingt ans, par nos plus grands ou nos plus savants écrivains, auxquels j'ai osé me joindre dans la préface de mes *Études françaises et étrangères*. Je voulais seulement dire combien, d'après l'expérience et la réflexion, les représentations des pièces tra-

seule date toute une gloire. C'est le premier anneau d'une chaîne qui pourra se dérouler plus tard.

Affranchi des entraves du théâtre, j'ai pu, dans la traduction de *Macbeth* et de *Roméo*, que je fais imprimer aujourd'hui, donner une reproduction aussi exacte de Shakspeare que je l'ai voulu. L'ai-je voulu en toutes choses et en toutes occasions? Non, sans doute. Il y a dans Shakspeare, il faut bien le reconnaître (car ce n'est pas un culte aveugle que l'on doit au génie), il y a des scènes parasites, des espèces d'intermèdes superflus, quelques tirades exubérantes ou déplacées, enfin des expressions triviales, affectées ou indécentes qu'il m'a semblé nécessaire de supprimer, même pour la lecture. J'ai fait plus, j'ai quelquefois modifié la coupe, fort arbitraire d'ailleurs, des actes, et transposé quelques effets de scènes pour leur donner plus de relief; enfin, j'ai fondu plusieurs personnages tout secondaires en un seul, et retranché quelques changements de lieu quand ils m'ont paru inutiles; et je n'ai fait en cela que suivre l'exemple des nombreux éditeurs et commentateurs anglais, et de Shakspeare lui-même dans maintes circonstances, en m'efforçant d'approprier ces modifications aux progrès du goût et de l'art, comme il ne manque-

rait pas de le faire s'il pouvait renaître. Il y a deux sortes de traductions d'un poète comme Shakspeare : la traduction littérale, qui doit le montrer tout à fait comme il est — j'apprécie tout le mérite et tout l'intérêt d'une pareille œuvre, — et la traduction libre, mais aussi fidèle que l'autre, quoique par un procédé différent, et qui consiste à produire dans notre époque et dans notre langue les mêmes effets que Shakspeare produisait dans les siennes. C'est ce genre de traduction que j'ai tenté. Au surplus, à part les modifications toutes matérielles que je viens d'indiquer, et à l'exception de deux scènes, l'une au premier acte de *Roméo*, l'autre au quatrième acte de *Macbeth*, où je me suis permis des changements fondamentaux, dont je déduirai les raisons dans les notes, et qui, à tout prendre, sont moins considérables que le dénoûment de *Roméo et Juliette* substitué par Garrick, j'ai conservé autant qu'il a été en moi le port, l'allure et la physionomie de l'Eschyle anglais. Aucun des organes vitaux de ses œuvres n'a été altéré ni gêné. On peut émonder légèrement un chêne, lui enlever quelques petites branches mal venues, quelques feuilles jaunies, le débarrasser de quelques mauvaises végétations étrangères, l'*écheniller* enfin... sans offenser sa majestueuse beauté.

J'ai respecté religieusement le système de division des scènes adopté par Shakspeare. Chez lui, tout ce qui s'accomplit dans un même lieu, quel que soit d'ailleurs le nombre des personnages qui s'y succèdent, ne forme en général qu'une seule scène; tandis que dans notre théâtre l'intervention du moindre personnage, pour l'incident le plus insignifiant, suffit pour motiver une scène nouvelle. C'était un des résultats nécessaires de la stricte unité de lieu; mais il y a plus de grandeur dans la distribution intérieure du drame de Shakspeare, et je n'y ai pas touché. Ce que j'ai surtout désiré, tenté, c'est de reproduire sa poésie et son langage, le ton plus encore que le sens: car le sens d'un poète est quelquefois douteux; le poète aurait pu quelquefois avoir une autre pensée que celle qui lui est venue; mais comment aurait-il rendu et exprimé cette pensée?... Voilà ce qui constitue l'individualité du talent. La fidélité continuelle au ton est donc la plus belle exactitude, la plus exquise ressemblance; et, comme Shakspeare emploie tous les tons, selon les situations ou les personnages, et qu'il a toujours soin, en grand artiste qu'il est, d'arriver de l'un à l'autre par de savantes modulations poétiques, pour éviter les dissonances choquantes, il faut une grande souplesse dans l'instru-

ment du traducteur. Le mien aura-t-il pu suffire à une partie de ces exigences?

On sait que, dans le cours de chaque tragédie, Shakspeare s'est servi alternativement de la prose, des vers blancs et des vers rimés. Plusieurs lui en ont fait un mérite, en ce qu'il a en général proportionné ces trois modes de langage à la condition, aux mœurs des personnages, ou au degré d'importance des situations. — Mais je crois qu'il y a eu de sa part précipitation plutôt que préméditation. Le vers dans toutes les langues suffit à tous les besoins de la pensée; il convient à Vadius comme à Joad, à madame Pernelle comme à Clytemnestre. J'ai donc employé constamment le vers alexandrin.

Vingt portraits peuvent ressembler beaucoup à l'original et ne pas se ressembler entre eux. Il en sera ainsi, j'espère, de mes traductions et de celles qui existent des mêmes ouvrages, en totalité ou en partie. Cependant on trouve quelques vers tout faits dans le mot à mot des traductions en prose; j'ai dû m'en emparer comme tout traducteur, car c'est Shakspeare même. Enfin, dans une traduction en vers il y a toujours quelques vides à remplir; j'ai tâché de les remplir par des pensées et des expressions *shakspeariennes*.

La traduction d'une œuvre littéraire n'est pas

DEUX TRAGÉDIES

DE

SHAKSPEARE.

comme la copie d'un tableau, qui ne demande, et c'est déjà beaucoup, qu'un grand talent d'exécution. Traduire, c'est non-seulement écrire, mais c'est penser dans une autre langue; aussi les grands traducteurs, dans toutes les littératures, sont-ils classés au rang des grands auteurs. L'art d'écrire, qu'il s'applique à la traduction ou à la haute critique comme aux œuvres d'imagination, à la politique comme à la philosophie, aux sciences naturelles comme à l'histoire ou à la poésie; l'art d'écrire, s'il est porté à une puissance supérieure, a droit par lui-même à tous les honneurs. « Le style c'est l'homme. » Ce beau mot de Buffon trouve mille applications diverses et toujours justes.

Les traductions sont une des plus belles gloires de notre littérature contemporaine. Que je puisse, par les miennes, arriver à quelque estime dans l'esprit des véritables hommes de lettres, et je me croirai trop payé de mes travaux et de mon zèle religieux pour Shakspeare, qui me les a fait entreprendre. Trop heureux si, en dégageant les deux chefs-d'œuvre de ce grand poète de quelques longueurs et de quelques traces de mauvais goût, dont son siècle est plus coupable que lui, j'ai pu faire passer dans mes vers une étincelle de son génie!

ET



MACBETH,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

DUNCAN, ROI D'ÉCOSSE.
MALCOLM, FILS AÎNÉ DU ROI.
DONALBAIN, AUTRE FILS DU ROI, PERSONNAGE MUET.
MACBETH, PREMIER PRINCE DU SANG, GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU ROI.
LADY MACBETH.
LEUR JEUNE FILS, PERSONNAGE MUET.
BANQUO, AUTRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU ROI.
FLEANCE, SON FILS, PERSONNAGE MUET.
MACDUFF, THANE DE FIFE.
LENOX, CAPITAINE DES GARDES DU ROI.
ANGUS, } SEIGNEURS ÉCOSSAIS, PERSONNAGES MUETS.
MENTETH, }
SEYTON, SERVITEUR DE LA MAISON DE MACBETH.
UN OFFICIER.
DEUX ASSASSINS.
UNE DAME DE LA SUITE DE LADY MACBETH.
UN MÉDECIN.
SIWARD, GÉNÉRAL DE L'ARMÉE ANGLAISE, PERSONNAGE MUET.
UN MESSAGER.
LORDS, GENTILSHOMMES, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, SERVITEURS.
HÉCATE.
TROIS SORCIÈRES.
L'OMBRE DE BANQUO, ET AUTRES APPARITIONS.

La scène est en Écosse, excepté à la fin du quatrième acte, où elle passe en Angleterre

MACBETH.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une vaste plaine de bruyères en Écosse, voisine du champ de bataille où Macbeth et Banquo, généraux du roi Duncan, combattent les rebelles.— Montagnes au fond. — Alarme derrière le théâtre. — La foudre gronde.

Paraissent TROIS SORCIÈRES à la lueur des éclairs.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous remettrons-nous à notre œuvre ordinaire?
Choisirons-nous un jour de pluie ou de tonnerre?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand ils n'auront plus cœur au travail des combats,
Et que ce tintamarre aura cessé là-bas...
Quand sera la bataille et gagnée et perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Avant que de ces monts la nuit soit descendue.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et la place, le lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ces bruyères.

TROISIÈME SORCIÈRE.

J'entends :

Pour y trouver Macbeth.

On entend un miaulement.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Graymalkin? attends;

J'y vais, j'y vais.

On entend un croassement.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paddock appelle. — Tout à l'heure.

L'horizon s'éclaircit peu à peu.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le ciel sourit au loin... Je l'aime quand il pleure.

TOUTES TROIS.

Fuyons sur ces brouillards. L'Horrible est beau; le beau
Est horrible. — Suivons le vol noir du corbeau.

Elles disparaissent.

SCÈNE DEUXIÈME.

Entrent, du côté opposé, le roi DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN. Suite. — Fanfares.

MALCOLM, au roi.

Pourquoi loin de Foris, sire, en ce jour d'alarmes
Vous...

DUNCAN, prenant les mains des deux jeunes princes.

Si l'âge me pèse et m'interdit les armes,
Mes fils, j'ai le cœur jeune et je veux que du moins
Mes yeux de ces hauts faits soient les premiers témoins.

Un officier blessé paraît au fond du théâtre.

Quel est cet officier couvert de sang? — J'espère

Que nous saurons de lui quelques détails.

MALCOLM.

Mon père,
C'est lui qui se battit en si vaillant soldat
Pour me sauver des fers dans mon dernier combat.
Salut, mon brave ami, parle; quelles nouvelles?
Dis-nous ce que tu sais du camp et des rebelles.

L'OFFICIER.

La victoire indécise a balancé long-temps
Entre eux et nous. Ainsi deux nageurs haletants
S'épuisent à lutter de front contre les ondes.
Le traître Macdowald, noir sous ses tresses blondes,
Des îles du couchant et des îles du nord
Avait reçu, la veille, un belliqueux renfort
De Kernes voltigeurs et de lourds Gallow-Glasses [1];
Et, lâche courtisane, aux honteuses faiblesses,
La fortune semblait sourire au révolté,
Et lui prostituer sa vénale beauté;
Mais la fortune, lui, ses hordes rugissantes,
Étaient contre Macbeth des forces impuissantes.
L'héroïque Macbeth (ce nom doit lui rester),
Élancé hors du camp pour ne point s'arrêter,
Les yeux étincelants d'espoir et de bravoure,
Brisant à chaque pas l'obstacle qui l'entoure,
Roulant son glaive nu parmi les rangs troublés,
Marchait comme la faux dans l'épaisseur des blés.
Tout s'écartait. — Enfin, terrible de visage,
Jusques à Macdowald il se fit un passage,

[1] Prononcez Gallow-Glesses, troupes pesamment armées, tandis que les Kernes étaient des guerriers armés à la légère.

Et ne le quitta plus, pressant ses flancs hideux,
Qu'il n'eût d'un dernier coup fendu son corps en deux.
La tête du rebelle est clouée aux murailles.

DUNCAN.

O mon digne cousin! noble roi des batailles!
Mon bien-aimé Macbeth!

L'OFFICIER.

Mais, comme on voit souvent
La plus forte tempête accourir du Levant,
D'où le soleil répand sa lumière suprême,
Le désastre est sorti de la victoire même.
Écoute, roi d'Écosse. — A peine devant nous
Les Kernes s'enfuyaient ou pliaient les genoux,
Que le chef norwégien, sur de promptes dépêches,
Recommença l'attaque avec des troupes fraîches,
Dont l'assaut imprévu, sous leurs propres lauriers,
Par la flamme et le fer foudroya nos guerriers.

DUNCAN.

Auraient-ils effrayé mon général fidèle
Et Banquo, son émule?

L'OFFICIER.

Oui, comme l'hirondelle
Effraie un aigle à jeun, ou le daim un lion.
Frappant sur les soutiens de la rébellion,
L'on dirait deux béliers d'airain, aux lourdes charges,
Tant les brèches qu'ils font sont terribles et larges;
On dirait que l'esprit de fureur les tenta
De faire avec des morts un autre Golgotha.
Des deux parts cependant l'acharnement redouble;
Bientôt... Mais je me sens faible... mon œil se trouble,

Et ma blessure s'ouvre et demande secours...

DUNCAN.

Ton récit est d'un vrai soldat. — Dans tes discours
Tout respire l'honneur, comme dans tes blessures.

A Lenox.

Qu'on le fasse, en mon nom, soigner par des mains sûres,
Lenox.

Lenox fait emmener l'officier.

Entre Macduff.

MALCOLM.

Voici Macduff! — Mais quel empressement
Éclate dans ses yeux! Il a certainement
D'autres nouvelles.

DUNCAN.

Place au vaillant capitaine.

MACDUFF.

Dieu conserve le roi!

DUNCAN.

D'où viens-tu, noble thane[1]?

MACDUFF.

De Fife, roi d'Écosse, où menaçant les cieux
Les drapeaux norwégiens importunaient nos yeux.
Norway, lui-même, avec ses innombrables hordes,
Secondé sourdement par ce chef de discordes,
Ce gouverneur félon, le thane de Cawdor,
Engagea la bataille, et plus terrible encor
Par tant de trahison que par tout son courage,
Dans notre camp surpris tomba comme un orage,

[1] Thane (prononcez thaine), mot saxon, titre d'honneur équivalant à celui de baron, gouverneur pour le roi d'une certaine étendue de pays.

Et nos soldats, saisis d'une étrange terreur,
Fléchissaient... quand Macbeth (c'était un Empereur
Ou le Dieu de la guerre!) est accouru. — Sa bouche
Provoque hardiment le Norwégien farouche,
Il l'abat, et nous rend l'espérance et le cœur,
La victoire nous reste.

DUNCAN.

O Macbeth! cher vainqueur!
Mon héros!

MACDUFF.

Maintenant Swarno, roi de Norwége,
Vous demande la paix. — De peur de quelque piége,
Il lui fut interdit d'enterrer aucun mort
Sans qu'à Saint-Colmes-Inch il déposât d'abord
Douze mille dollars qui sont sous notre garde.

DUNCAN, à Macduff et à Lenox.

Le thane de Cawdor, et ce soin vous regarde,
Doit payer par sa mort son acte déloyal;
Tous deux portez-en l'ordre avec mon sceau royal,
Et transmettez son titre à Macbeth.

Il leur remet son anneau.

MACDUFF, et LENOX.

Oui, mon maître.

DUNCAN.

Macbeth a bien gagné ce qu'a perdu le traître.

Tous sortent.

SCÈNE TROISIÈME.

LES TROIS SORCIÈRES, revenant chacune d'un côté différent. — Tonnerre.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

D'où viens-tu donc, ma sœur?

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

De tuer le pourceau.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, ma sœur?

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Là-bas, dans le fond d'un boisseau,
La femme d'un marin épluchait des châtaignes,
Puis elle mâchonnait, mâchonnait... « Mille duègnes,
Donne-m'en, ai-je dit, et fais vite. » — Va-t'en
Au diable, a répondu sa langue de Satan.
Son mari, ce matin, est parti pour Damiette,
Comme patron du *Tigre;* et moi, courte et fluette,
Sous la forme d'un rat sans queue, allons, allons,
Je veux dans un tamis voguer sur ses talons.
Je ferai, je ferai, je ferai...

LA DEUXIÈME SORCIÈRE

Je te donne
Un vent du nord.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Très-bien.

LA TROISIEME SORCIÈRE.

Moi, de l'ouest.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trop bonne.
Et moi, je fais agir tous les autres de loin. —
Ah! je le rendrai jaune et sec comme du foin;
Le sommeil sur ses yeux, fixes comme des pierres,
N'abaissera jamais le rideau des paupières;
Triste comme un proscrit, durant neuf mois, neuf nuits
De brûlante insomnie et de mortels ennuis,
Il vivra pour languir et détester de vivre;
Et si du gouffre ouvert son vaisseau se délivre,
Qu'il soit du moins battu des flots, comme un jouet
Que des enfants mutins font rouler sous leur fouet. —
Voyez ceci.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quoi?

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote,
Noyé devant la rade où revenait sa flotte.

Bruit de tambours dans les montagnes du fond.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! Macbeth est en chemin.

LES TROIS SORCIÈRES, dansant en rond.

Les trois fatales sœurs vont, la main dans la main,
Par la terre et les mers et jamais ne séjournent;
Elles tournent, les mains dans les mains, elles tournent.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois pour toi.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Trois fois pour moi.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois encor.

TOUTES TROIS.

Afin de compléter le nombre neuf.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le cor
Et les tambours!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Le charme est accompli. Paix!

Macbeth et Banquo descendent des montagnes du fond avec leurs troupes. — Fanfares. — Les sorcières se sont retirées sur un côté du théâtre.

BANQUO, à ses soldats.

Halte!
Halte!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE, montrant Macbeth.

Comme aujourd'hui la victoire l'exalte!

MACBETH.

Banquo, faites poser les armes en faisceau.
Je n'ai pas vu de jour si terrible et si beau.

Sur un signe de Banquo, l'armée forme des faisceaux de lances.

BANQUO, à Macbeth.

Combien jusqu'à Foris avons-nous de journées,
Apercevant les sorcières,
Macbeth? — Mais quelles sont ces têtes décharnées,
Ces êtres monstrueux, vêtus bizarrement?
A leurs traits, à leur taille, à leur habillement,
On ne dirait jamais des enfants de la terre.
Ils y marchent pourtant. Quel étonnant mystère!
Existez-vous ou non? vois-je ce que je vois?
Pouvez-vous toucher l'homme et répondre à sa voix?

Vous paraissez m'entendre, en appuyant ensemble
Votre doigt dépouillé sur vos lèvres. — Il semble
A vous voir;... vous seriez des femmes, dirait-on,
Sans cette barbe épaisse à votre dur menton.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez. Esprit, forme incertaine,
Qu'êtes-vous? Répondez, ou...

LA PREMIÈRE SORCIERE.

Salut, Macbeth, thane
De Glamis!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ah! salut, thane de Cawdor!

MACBETH.

Quoi?...

LA TROISIEME SORCIÈRE.

Salut! Macbeth, salut! Un jour tu seras roi!

BANQUO, à Macbeth.

Pourquoi frémir? — Ce sont des honneurs, un royaume!

Aux sorcières.

Par le ciel, tenez-vous de l'homme ou du fantôme?
Dites. — Vous saluez mon noble compagnon
D'un illustre avenir, d'un grand et nouveau nom
Et d'un royal espoir; il s'épouvante et doute.
Vous ne me parlez pas, à moi qui ne redoute
Et ne cherche de vous ni haine ni faveurs.
Pourtant, vous imposez à mes esprits rêveurs.
Eh bien! si vous pouvez, de vos regards immenses,
Dans les germes du temps démêler les semences
Qui doivent prospérer ou doivent avorter,
Parlez-moi; je suis calme et peux tout écouter.

Je vois vos rudes mains remuer pour se joindre.
Voici l'instant.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Bien moindre
Que Macbeth, et plus grand!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, et cent fois
Plus heureux que Macbeth!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

De toi naîtront des rois,
Et tu ne dois pas l'être!

BANQUO.

Ah! prédictions folles!
Quel sens réel peut-on chercher sous vos paroles?
Enfin, de lui, de moi, si le destin voulut...

LES TROIS SORCIÈRES.

Salut, Macbeth, Banquo! Banquo, Macbeth, salut!

MACBETH.

Restez, funestes sœurs. Dites-m'en davantage.
Par la mort de Sinel, je suis bien, sans partage,
Thane de Glamis; mais, thane de Cawdor, non.
Et comment en aurai-je et le rang et le nom?
Le thane de Cawdor vit, puissant et prospère;
Enfin, devenir roi n'est pas ce que j'espère,
Ni ce que je pourrais sans folie espérer;



Ni thane de Cawdor non plus. — C'est délirer!
Parlez: d'où tenez-vous ces avis fantastiques?
Et pourquoi, dans quel but, vos saluts prophétiques,
Vos discours imparfaits, qu'on ne s'explique pas,
Sur ce champ de bruyère arrêtent-ils nos pas?
Je l'ordonne, parlez, c'est trop long-temps vous taire.

Les sorcières disparaissent.

BANQUO.

Voyez, comme des eaux, s'élever de la terre
Des bulles d'air; c'est tout.

MACBETH.

Ce qu'on croyait vivant
S'est dissipé dans l'air comme un souffle du vent.
Pourquoi m'ont-elles fui?... Connaissons-nous les causes
De rien?

BANQUO.

Avons-nous vu réellement ces choses
Dont nous parlons? — ou bien n'aurions-nous pas sucé
De cette herbe perfide et qui rend insensé?

MACBETH.

Tout n'est dans l'univers que mystère et qu'emblème.
— Vos enfants seront rois!

BANQUO.

Vous serez roi vous-même!

MACBETH, avec un rire d'incrédulité.

Et thane de Cawdor, n'est-ce pas? c'est ainsi
Qu'elles l'ont prédit.

BANQUO.

Mot pour mot. — Qui vient ici?

Entrent Lenox et Macduff, suite.

MACDUFF.

Le Roi, Macbeth, a su la défaite rapide
Des révoltés, soumis par ce bras intrépide.
Tout haut il vous admire, et voit avec bonheur
Son parent le plus proche acquérir tant d'honneur.
Dans la même journée et par une autre route,
Il vous retrouve encore apportant la déroute
Aux soldats norwégiens, et régnant, calme et fier,
Sur ces tableaux de mort tracés par votre fer.
Les courriers se suivaient, prompts comme la pensée,
Et tous, devant Duncan et sa cour empressée,
Étalaient le récit de vos fameux exploits
Qui lui donnent le trône une seconde fois.

LENOX.

Nous sommes tous les deux envoyés du monarque
Afin de vous conduire au palais.

MACDUFF.

Et pour marque
De plus rares honneurs, je viens, de par le roi,
Macbeth, vous saluer thane de Cawdor.

MACBETH.

Moi ?...

MACDUFF.

Salut donc, noble thane, et sous ce nouveau titre !
C'est le vôtre.

BANQUO, à part.

L'Enfer du sort est-il l'arbitre ?

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant. — Arrêtez.
Pourquoi me revêtir d'ornements empruntés ?

LENOX.

Il vit, mais sous le poids d'une juste sentence
Il ne possède plus qu'une courte existence.

MACBETH, à part.

Quoi! thane de Glamis et thane de Cawdor!...
Mais le troisième nom, le plus grand, manque encor! —

A Macduff. A Banquo.

Je vous rends grâce. — Eh bien! n'avez-vous pas dans l'âme
L'espoir que vos enfants seront rois? — Cette femme
Qui m'avait salué thane de Cawdor, là,
Ne leur a pas promis moins qu'un sceptre.

BANQUO.

Cela
Pourrait aussi vous faire espérer la couronne;
Car c'est le même oracle enfin qui vous la donne!
— Tout ce qui nous arrive est étrange et fatal.
Pour nous perdre, souvent les ministres du mal
De quelques vérités nous présentent l'amorce,
Nous font quelques succès innocents, et leur force
Nous entraîne éblouis dans un abîme affreux
Où même la vertu ne peut plus rien contre eux. —
Lenox, Macduff, un mot plus loin, je vous supplie.

Ils s'éloignent.

MACBETH, à part et absorbé dans ses pensées.

Leur seconde promesse est bien vite accomplie!
Deux vérités!... Voilà le prélude éclatant
De la scène royale où le trône m'attend!
La fortune veut voir de quoi je suis capable...
Ce prophétique instinct ne peut être coupable;
Macbeth, il ne peut pas non plus être innocent!

— Mais, s'il est criminel, pourquoi dès à présent
Par un premier succès me donne-t-il un gage
De la sincérité de son obscur langage?...
Du thane de Cawdor j'ai bien le noble emploi.
— Mais, s'il est innocent, d'où vient que malgré moi
Je me sens entraîné vers des actions telles
Qu'à leur image, avec des angoisses mortelles,
Mes cheveux sur mon front se dressent de terreur,
Et que mon cœur se gonfle en bondissant d'horreur,
Et bat mes flancs, poussé d'une force subite,
Comme un marteau battant la cloche qu'il habite?...
L'acte même, je crois, serait moins effrayant
Que cette horrible idée... Ah! plutôt le néant!
Ma pensée, où le meurtre à peine vient de naître
Comme un rêve sans forme, ébranle tout mon être
A coups si violents que de mes facultés
Les ressorts, en criant, se glacent arrêtés.
— Rien n'existe plus là que ce qui n'est qu'un songe.

BANQUO, se rapprochant, avec Lenox et Macduff.

Dans ses réflexions voyez comme il se plonge!

MACBETH, à part.

Si le destin le veut, qu'il me fasse roi; mais
Que je fasse un seul pas vers le trône!... jamais.

BANQUO, à Macduff.

Les honneurs qu'il reçoit, et dont il fait l'épreuve,
Sont comme des habits de forme toute neuve,
Qui ne moulent bien, sur la taille ajustés,
Que lorsqu'un peu de temps nous les avons portés.

MACBETH, toujours à part.

S'il meurt, ses fils n'ayant pas l'âge... et que je vive,

Je serais roi pourtant par la loi même. — Arrive
Ce qui doit arriver. — L'heure avance toujours,
Et marche également parmi les mauvais jours.

BANQUO.

Cher Macbeth, vos amis sont tout prêts à vous suivre.

MACBETH.

Pardon! dans mon cerveau, comme dans un vieux livre,
Je cherchais follement des choses... Ce n'est rien. —
Allons trouver le roi, messieurs.

A Banquo.

Songez-y bien,
Et sur ces grands objets nous pourrons nous entendre.

BANQUO.

Volontiers.

MACBETH, à tous les assistants.

Pour Foris partons sans plus attendre.

Ils sortent tous; l'armée suit.

SCÈNE QUATRIÈME.

Une salle dans le palais du roi, à Foris, capitale de l'Écosse.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, suite.
— Fanfares.

DUNCAN.

A-t-on exécuté Cawdor? — Les deux agents,
Chargés de ce devoir, sont bien peu diligents.

MALCOLM.

Sans doute le moment de leur retour approche.
Mais je viens de quitter, près de la grande roche,

Un homme qui l'a vu mourir. Il m'a parlé,
Et j'ai su que le thane avait tout révélé;
Qu'il avait plusieurs fois témoigné de sa faute
Un profond repentir, puis avait à voix haute
Imploré le pardon de son maître irrité.
Nul acte de sa vie (à ce qu'il m'a conté)
N'aura, plus que sa mort, honoré sa mémoire.
Calme, il s'est avancé vers l'heure expiatoire
En homme résigné, qui voit le plus grand bien
Comme une chose vile, et le perd comme rien.

DUNCAN.

Il n'existe point d'art pour reconnaître l'âme
Sur le front d'un ingrat. J'aurais à cet infâme
Donné mon trône en garde.

Entrent Macbeth, Banquo, Macduff et Lenox.

A Macbeth.

O mon féal cousin!
Déjà l'ingratitude a pesé sur mon sein.
Tes exploits ont marché si vite, qu'on doit craindre
Que ma reconnaissance ait peine à les atteindre.
Plût au ciel que ton nom fût moins grand, en effet,
Je pourrais mesurer le salaire au bienfait;
Mais ton roi n'est qu'un homme, et je vois, plus j'y pense,
Ton mérite au-dessus de toute récompense.

MACBETH.

Ma vie est votre bien, et ma fidélité
D'elle-même se paye. A Votre Majesté
Appartient le tribut de nos devoirs. — Leur chaîne,
Si légère à porter qu'elle se sent à peine,
Nous lie à votre trône, à vos jours triomphants,

Comme des serviteurs soumis, et des enfants
Qui ne font ici-bas que ce qu'ils doivent faire,
En sacrifiant tout pour leur maître et leur père.

Il se prosterne. Duncan le relève.

DUNCAN.

Sois donc le bienvenu sous ton titre nouveau.
Ta fortune, Cawdor, est un jeune arbrisseau
Qui prendra, sous mes mains, la plus haute croissance.

A Banquo.

Tu n'as pas moins de droits à ma munificence,
O toi, comme Macbeth, et fidèle et vaillant,
Viens, Banquo, sur ce cœur d'ivresse défaillant!

BANQUO.

Ah! tout le sang du mien...

DUNCAN.

Tant de bonheurs ensemble
Sont prêts à déborder du sein qui les rassemble.
Tant de joie a besoin de se voiler de pleurs,
Et cherche à s'apaiser sous de sombres couleurs.
— Oh! Malcolm, Donalbain, je suis vieux pour le trône!...
Oui, thanes, nous voulons transmettre la couronne
A l'aîné de nos fils. Malcolm est dès demain
Prince de Cumberland, et mon sceptre en sa main
Sera remis le jour de sa seizième année.
Mais des honneurs sans nombre, avant cette journée,
Brilleront sur tous ceux qui les ont mérités. —
Je pars pour Inverness. Vous tous, vous m'escortez.
Je veux dans ton château, Macbeth, par ma présence,
Consacrer ton service et ma reconnaissance.

MACBETH.

Ah! sire, le repos est fatigue pour moi,
Sitôt que je ne puis l'employer pour mon Roi.
Souffrez donc que je sois votre courrier moi-même,
Et qu'à lady Macbeth de cet honneur suprême
J'aille porter l'avis selon mes vœux trop lent.

DUNCAN.

Mon cher Cawdor!

MACBETH, à part en sortant.

Malcolm, prince de Cumberland!
Voilà, dans mon chemin, de funestes obstacles!...
Il faudrait plus d'un crime... ou par trop de miracles!

Il sort.

DUNCAN.

Oui, Banquo, sur sa foi je puis me reposer.

A sa suite.

Il est brave et fidèle. — Allez tout disposer.

Ils sortent.— Fanfares.

SCÈNE CINQUIÈME.

Un appartement dans le château d'Inverness.

LADY MACBETH paraît seule lisant une lettre de son mari. Elle continue de lire à haute voix.

. . . .

« Elles m'ont apparu le jour de mes victoires;
» Et j'ai pu reconnaître à des preuves notoires
» Qu'elles ont un génie au-dessus des humains.
» Quand je les suppliais, de la voix et des mains,
» De rester quelque temps de plus pour me répondre...

« En légères vapeurs nous les vîmes se fondre.
« Tandis que j'étais là, muet d'étonnement,
« Des envoyés du Roi sont honorablement
« Venus me saluer thane de Cawdor; songe
« Dans quel trouble nouveau cette faveur me plonge.
« C'était bien sous ce nom que les sœurs du destin
« M'avaient parlé d'abord, ajoutant pour certain :
« Salut! tu seras Roi. — J'ai cru, ma bien-aimée,
« Compagne de ma vie et de ma renommée,
« Qu'il fallait t'en instruire, et n'ai pas cru devoir
« Te priver de ta part d'allégresse et d'espoir,
« En cachant, à tes yeux, nos grandes destinées.
« Garde tout dans ton cœur. Adieu; longues années! »
— Quoi! thane de Cawdor et thane de Glamis!...
Tu seras, cher époux, tout ce qu'on t'a promis!
Et cependant, je crains ta nature trop douce;
Quand le but te séduit, le moyen te repousse;
Tu n'es pas sans avoir beaucoup d'ambition,
Mais l'audace chez toi manque à l'intention;
Tu voudrais, plein d'orgueil ensemble et de faiblesse,
Usurper sans forfait, grandir avec noblesse,
Sans labourer le champ largement recueillir,
Et de la trahison profiter sans trahir.
Pitié!... Ce que Macbeth au jour même préfère,
Crie au fond de son cœur: « Voilà ce qu'il faut faire! »
Oui, pour avoir ce bien... que tu posséderas,
Il faut, Macbeth, il faut cet acte, que ton bras
Craint de commettre, plus que ton cœur ne désire
Qu'il ne soit pas commis. — Viens, que ma voix t'inspire
La force de briser tout ce qui peut encor

T'empêcher de porter la main au cercle d'or
Qui voltige à tes yeux, et dont la destinée
Veut montrer noblement ta tête couronnée!

Seyton entre.

Que me veut-on?

SEYTON.

Le Roi, ce soir, arrive ici.

LADY MACBETH, *avec une grande émotion de surprise.*

— Que dis-tu là, Seyton! S'il en était ainsi,
Ton maître aurait voulu m'en avertir, sans doute.

SEYTON.

Rien n'est plus vrai, madame, et mon maître est en route.
Un courrier le devance, et venu de si loin,
De fatigue épuisé...

LADY MACBETH.

Va, qu'on en prenne soin,

Seyton sort.

Il annonce un grand jour! — Elle est douce et sacrée
La voix du corbeau noir qui proclame l'entrée
Du Roi dans Inverness, comme dans son tombeau.
Mais la voix même est près de manquer au corbeau.
— Accourez tous, esprits de meurtre et de ténèbres,
Qui soufflez dans les cœurs les actions funèbres,
Venez, dépouillez-moi de mon sexe; venez
Me remplir tout entière, à mon être enchaînés,
D'une férocité libre de terreurs vaines;
Épaississez mon sang, âpre et froid, dans mes veines;
Fermez soigneusement tout passage au remord;
Rendez la pitié sourde à mes projets de mort;
N'importe où vous soyez, substances invisibles,

Habiles à saisir l'instant d'être nuisibles,
Oh! venez dans mes seins changer le lait en fiel;
Et toi, nuit de l'Enfer, cache-moi bien le Ciel;
Que mon poignard aveugle aille à son but dans l'ombre,
Et que le ciel ne puisse entrevoir mon pas sombre
Et me crier : « Arrête, arrête, » avant le but.

Macbeth entre par la porte du fond.

Avec une explosion de joie.

Glamis, noble Cawdor, plus grand par le salut
Qui suivit ces deux noms, viens, gloire de ma vie!
Hors du présent obscur la lettre m'a ravie;
Je suis Reine! je sens exister l'avenir!

MACBETH, pensif et troublé.

Chère lady, Duncan, tu le sais, va venir.

LADY MACBETH.

Et... quand partira-t-il?

MACBETH.

Demain.

LADY MACBETH.

Jamais. — Cher thane,
Votre front de votre âme est l'image certaine.
Les hommes y pourraient voir d'étranges objets;
Sous un visage égal masquez tous vos projets.
Qu'un air de joie, au lieu de ce regard farouche,
S'allume dans vos yeux, brille sur votre bouche.
Soyez la douce fleur qui cache le serpent;
Le serpent mord sans bruit, et s'élève en rampant.
Honorez l'hôte illustre admis à votre table,
Et vous me chargerez du travail redoutable
De cette nuit, après lequel nos nuits, nos jours

N'auront plus que les soins du trône pour toujours.

On entend des fanfares annonçant l'approche de Duncan.

MACBETH.

Le Roi!... Nous reprendrons cet entretien funeste.

LADY MACBETH.

Montrez un front serein et laissez-moi le reste.

Ils sortent.

SCÈNE SIXIÈME.

L'entrée extérieure du château d'Inverness. — Fanfares.

DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, MACDUFF, LENOX. Suite.

DUNCAN, arrivant.

Ce château me paraît dans un site charmant;
Un air doux à l'entour vole légèrement

BANQUO.

Cet hôte des étés qui se plaît dans les temples,
Le martinet nous dit par ses propres exemples,
En se fixant ici, que l'haleine des cieux
Caresse avec amour et parfume ces lieux.
Pas une frise, pas un seul angle propice,
Où, paisible et caché comme en un saint hospice,
Il n'ait de ses petits suspendu les berceaux.
J'ai toujours vu qu'aux lieux aimés de ces oiseaux,
L'air a plus de douceur et de délicatesse.

Lady Macbeth sort du château avec ses dames et son jeune fils, qu'elle tient par la main.

DUNCAN.

Voyez, voyez, Messieurs, notre honorable hôtesse!

A lady Macbeth.

L'amour qu'on nous témoigne entraîne bien souvent
Des soins, des embarras, dont, en nous recevant,
Votre fidélité nous rend grâce à nous-même.

LADY MACBETH, s'inclinant.

Tous nos soins vous sont dus; et notre zèle extrême
Fût-il doublé cent fois, ô mon maître et seigneur,
Serait toujours cent fois au-dessous de l'honneur
Dont Votre Majesté comble notre famille.
L'éclat de vos faveurs sur nous s'étend et brille
A tel point que jamais...

DUNCAN, la relevant.

Nous n'apercevons pas
Le thane de Cawdor. Nous courions sur ses pas,
Mais l'amour plus rapide aiguillonnait son âme.
Nous serons cette nuit votre hôte, noble dame.

LADY MACBETH.

Disposez de nos biens, Sire, comme de nous;
Trop heureux de pouvoir vous servir à genoux!

DUNCAN.

Donnez-moi votre main. Menez-moi vers notre hôte;
Nous n'avons pour personne une estime plus haute.

LADY MACBETH.

Que béni soit le jour où, dans notre foyer,
Dieu, qui connaît les cœurs, daigna vous envoyer!

Ils entrent tous dans le château.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le château d'Inverness. — De la musique dans l'éloignement. — Des pages et des serviteurs passent au fond du théâtre avec des plats et des flambeaux, et sont occupés au service du Roi qui soupe dans une salle voisine. — Entre Macbeth.

MACBETH, seul.

Si tout finissait là, quand l'action est faite;
On courrait, le cœur libre, à la sanglante fête!
Tarder serait stupide. — Oui, si l'assassinat
Tranchait tout à la fois; qu'un seul coup terminât
La chose, et ce qui suit; qu'on pût dire en soi-même :
Tout est fini; du moins jusqu'à l'heure suprême,
Ici-bas, sur ce bord, sur cet écueil du temps...
Avec notre forfait nous vivrions contents,
Et nous aborderions, au hasard, l'autre vie.
Mais non; d'un prompt arrêt l'action est suivie,
Hélas! et c'est ici que nous le subissons.
On ne fait qu'enseigner d'homicides leçons
Qui sur leur propre auteur retournent plus fatales.
La justice au long glaive, aux balances égales,
A nos lèvres bientôt rapporte pour boisson

Le calice où nos mains versèrent le poison.

On entend des toasts.

Et d'ailleurs, ce Duncan est juste entre les justes;
Il a toujours rempli ses fonctions augustes
Avec tant de bonté pour ses peuples charmés,
Que ses vertus, ainsi que des anges armés,
Élèveraient leurs voix d'airain contre mon crime,
Comme au jour où le Ciel tonnera dans l'abîme!...
Pour presser mon projet, je n'ai d'autre aiguillon
Que cette insatiable et folle ambition,
Serpent maudit, gonflé d'orgueil et de bassesse,
Qui se tourne, s'élance et retombe sans cesse.

Lady Macbeth entre.

— Eh bien!

LADY MACBETH.

Les hommes seuls restent avec le Roi;
On sert les vins. Mais vous, si brusquement, pourquoi
Quitter la salle?

MACBETH.

Il m'a redemandé?

LADY MACBETH.

Sans doute.
Je vous ai dit souffrant.

MACBETH.

C'est vrai... Tiens!... je redoute...
Nous n'avancerons pas plus loin dans ce projet.
Quel Roi de tant d'honneurs combla-t-il un sujet?

Nouveaux toasts.

Il est là, sous ma garde! il rit, exempt de faute;
Je suis né son parent, son vassal,... c'est mon hôte;

Et c'est moi qui, la nuit, loin de frapper son sein,
Devrais fermer sa porte aux pas d'un assassin!

LADY MACBETH.

Macbeth!

MACBETH.

Je ne t'ai rien promis... rien.

LADY MACBETH.

Était-elle
Dans l'ivresse avec vous l'espérance immortelle
Que vous aviez conçue? a-t-elle donc dormi,
Et ne s'éveille-t-elle, engourdie à demi,
Que pour lever un front incertain et livide
Devant le noble prix dont elle était avide?...
Je juge maintenant ce que vaut ton amour.
Vain fantôme que fait évanouir le jour,
Ton courage a-t-il peur d'égaler ton envie?
Aspireras-tu donc ainsi, toute la vie,
A ce bien, le seul but de tes désirs secrets,
Pour vivre, comme un lâche, en disant: Je voudrais!

MACBETH.

Laisse... Que loin de là mon esprit se repose!
Tout ce qu'un homme peut et doit oser, je l'ose.
Celui qui ferait plus cesserait d'en être un. —
Cet entretien m'oppresse et m'agite, importun
Comme un rêve sinistre... Il est temps qu'il s'arrête.

LADY MACBETH.

Qui donc vous excitait à me rompre la tête
De ce projet? — C'est vous qui l'osâtes former.
Vous étiez homme alors; osez le consommer,
Osez du noir chaos de votre âme obsédée
Sortir libre, et donner un corps à votre idée,

Vous serez plus qu'un homme et serez presque un Dieu!
Quand nous n'avions pour nous ni le temps, ni le lieu,
Vous vouliez tout créer... La chance est opportune,
C'est vous qui maintenant manquez à la fortune.
— J'ai nourri mon enfant, je sais comme on se plait
A soigner l'être aimé qui suce notre lait;
Eh! bien! à l'instant même où, parmi quelques larmes,
Son œil me sourirait avec le plus de charmes,
J'arracherais mon sein de ses lèvres, hélas!
Et je ferais jaillir sa cervelle en éclats,
Si je l'avais juré, comme vous cette chose.

MACBETH.

Si nous manquons le coup?...

LADY MACBETH.

Le manquer?... Je suppose
Que vous riez. — Réponds de ton cœur seulement,
Macbeth, et je réponds, moi, de l'événement. —
Dès que Duncan, vaincu par l'heure et la fatigue,
Va céder au repos, je serai si prodigue
De vins et de santés pour ses deux chambellans,
Que bientôt leur mémoire et leurs yeux vigilants
Sous d'épaisses vapeurs s'engourdiront ensemble.
Lorsqu'un sommeil profond, sans rêve, et qui ressemble
A la mort, s'abattra lourdement sur tous deux,
Que ne pourrons-nous pas, ainsi délivrés d'eux,
Tenter et consommer sur Duncan sans défense?
Que ne pourrons-nous pas, prétextant quelque offense,
Imputer dans l'ivresse à ses deux serviteurs,
Chargés de l'attentat dont nous serons auteurs? —
Eh! bien?...

MACBETH.

Ne mets au jour que des fils, car ton âme
De fer ne doit passer qu'à des mâles. — Nul blâme,
Nul soupçon en effet ne pèserait sur nous,...
Et ne croira-t-on pas qu'ils ont porté les coups,
Lorsque de leurs poignards nous aurons fait usage,
Et couvert de son sang leurs bras et leur visage?. .

LADY MACBETH.

Et qui pourra le croire autrement, quand nos cris
Rempliront de sa mort tout le château surpris?

MACBETH.

Mais ce Malcolm, élu d'avance roi d'Écosse...

LADY MACBETH.

Ton astre brûlera cette plante précoce,
Qui vers le trône encor lève un front languissant. —
La régence est à vous selon les droits du sang.
Si Dieu rappelle à lui ce prince, vain fantôme,
Le sceptre vous revient par les lois du royaume.
Dieu le rappellera !... Le chagrin, ou l'effroi...
Que vous dirai-je? — Enfin, Macbeth régent est roi!
Vous avez, cher époux, et prudence et courage!

MACBETH.

Me voilà décidé; ma tête est un orage,
Et mes muscles, agents du forfait, sont tendus
Pour cet affreux moment. — Nous sommes attendus;
Avec un air joyeux songeons à reparaître :
Un front perfide doit cacher les vœux d'un traître.

Ils sortent.

SCÈNE DEUXIÈME.

Une cour intérieure du château d'Inverness. — A gauche, le pavillon d'honneur où le Roi ainsi que ses deux chambellans sont couchés, et qui est contigu au principal corps de logis dans lequel sont les salons de réception et les appartements de Macbeth. — Un mur et une porte au fond. — Derrière et à droite, d'autres bâtiments où sont logés les fils du Roi et les seigneurs de sa suite. - Il fait nuit.

Entrent BANQUO et son fils FLEANCE, qui sortent de la salle du souper. SEYTON suit, portant un flambeau.

BANQUO.

A quel point de sa course est la nuit, s'il vous plaît?

SEYTON.

La lune a descendu sous l'horizon.

BANQUO.

Il est
Plus de minuit, alors. — Sous l'ombre de son dôme,
De flambeaux, cette nuit, le ciel est économe. —
Le sommeil sur mon corps déjà tombe et s'étend,
Lourd et froid. — Je voudrais ne pas dormir pourtant.
Puissants esprits du Ciel, réprimez dans notre âme
Ces funèbres pensers, indestructible trame,
Où se prend la nature, aux heures du repos.
Viens près de moi, mon fils. — Qu'il fait noir! — A propos,
Seyton, d'où venait donc ce fracas, tout à l'heure?

SEYTON.

C'est un faucon royal qu'en sa haute demeure
A surpris un hibou, qui, plus prompt que l'éclair,
L'a saisi dans sa griffe et déchiré dans l'air!

BANQUO.

Et les chevaux du Roi (phénomène bizarre!)
Ces chevaux si légers, d'une beauté si rare,
Les plus doux de leur race, au même instant changés
En féroces taureaux, en tigres enragés,
Ont brisé leurs liens, et tels que des furies,
Ils se sont élancés hors de leurs écuries,
Méconnaissant du maître et la voix et la main,
Comme s'ils déclaraient la guerre au genre humain!

SEYTON.

On dit qu'ils ont fini par se manger l'un l'autre.

BANQUO.

Je l'ai vu!

SEYTON.

Des esprits, moins fermes que le nôtre,
Pourraient s'en effrayer et prévoir de ces coups...

Paraissent Macbeth et un page sortant du château.

BANQUO.

Halte là! — Qui s'avance?

MACBETH.

Un ami.

Seyton sort.

BANQUO.

Quoi! c'est vous?
Encor sur pied! Le Roi repose, je présume. —
Il s'est montré beaucoup plus gai que de coutume;
Vos officiers ont tous reçu très-largement
Leur part de ses bienfaits; et ce beau diamant
Qu'il a donné lui-même à la plus belle hôtesse,
Comme il dit... En un mot, sans vaine politesse,

Le Roi s'est retiré de votre accueil ravi
Et le disant tout haut à ceux qui l'ont suivi.

MACBETH.

N'étant point prévenus d'une faveur pareille,
Nous n'avons pu vraiment...

BANQUO.

Tout s'est fait à merveille. —
J'ai rêvé l'autre nuit aux trois sœurs... Par la foi,
Leurs discours ont du vrai.

MACBETH.

Je n'y pense plus, moi...
Pourtant, nous ferons bien d'en causer plus à l'aise
Quand nous aurons à nous une heure qui vous plaise.

BANQUO.

C'est quand il vous plaira.

MACBETH.

Si vous m'aidez, seigneur,
Il vous en reviendra peut-être de l'honneur;
Et pourvu que mon plan du vôtre ne diffère...

BANQUO.

Je suis déterminé pour tout ce qu'on peut faire,
Sans perdre cet honneur en voulant l'augmenter.

MACBETH.

Bonne nuit donc.

BANQUO.

Merci. Dieu vous daigne assister!
Au revoir.

MACBETH, à Banquo.

Maintenant, silence!

Banquo et Fleance sortent par la droit

SCÈNE TROISIÈME.

MACBETH et son page.

MACBETH.

Page, approche.
Va dire à Milady qu'elle sonne la cloche
Quand ma boisson de nuit sera prête là-haut;
Fais vite, et que mes gens se couchent aussitôt. —

Le page sort. — Éclairs et tonnerre lointain.

MACBETH, seul, frappé d'une vision.

Est-ce bien un poignard que je vois, dont la garde
Est vers ma main tournée? Oh! oui, plus je regarde...
Viens, que je te saisisse, instrument infernal!
Tu voles dans la nuit, comme un oiseau fatal.
Mais, je ne te tiens pas... comment est-il possible
Que je te voie encor? N'es-tu donc pas sensible
Au toucher comme aux yeux, étrange vision?
Ou n'es-tu qu'un poignard d'imagination,
Fruit d'un cerveau malade et d'une âme coupable?
Je te vois cependant, tu me sembles palpable

Il tire son poignard.

Autant que celui-ci qui frémit sous ma main.
Tu m'indiques mon arme et traces mon chemin.
De tous mes sens, mes yeux sont les seuls en délire,
Ou bien ils valent seuls tous les autres... Et dire
Que je te vois toujours!... Sur ta lame, à présent,
Je remarque, par place, oui, des gouttes de sang,

Qui ne s'y trouvaient pas... Tout est imaginaire,
Rien n'est réel, non, c'est... mon projet sanguinaire
Qui prend là cette forme existant pour moi seul.
— Maintenant, la nature, avec son noir linceul,
Pour une des moitiés du monde semble morte;
Et des songes maudits, rôdant de porte en porte,
Abusent le sommeil, de rideaux entouré.
Maintenant, dans un lieu, des humains abhorré,
Les sorcières, cherchant de nouveaux maléfices,
Vont à la pâle Hécate offrir leurs sacrifices,
Et le meurtre, averti par le loup vigilant,
Sentinelle affamée autour des bois hurlant,
Comme autrefois Tarquin, allonge un pas nocturne,
Et vers son crime au loin s'avance, taciturne. —
Quelle que soit la route où s'enfoncent mes pas,
Terre solide et ferme, oh! ne les entends pas,
De peur que tes cailloux ne parlent de ma course,
Et n'étouffent ainsi mon forfait dans sa source.
Tandis que je menace, il respire... Avançons.
L'ardeur de l'action s'évapore en vains sons.
Tout est calme, muet, désert... Terminons vite.

Lady Macbeth, derrière le théâtre, donne le signal convenu par un coup de cloche.

Oui, j'y vais. C'en est fait, et la cloche m'invite.
Ne l'entends point, Duncan; car cette voix de fer
Est la voix qui t'appelle au ciel ou dans l'enfer!

Il entre, son poignard à la main, dans le pavillon du Roi, dont il laisse la porte ouverte, au moment où lady Macbeth sort du château.

SCÈNE QUATRIÈME.

LADY MACBETH, seule, dans la nuit, désignant l'appartement où dorment le Roi et ses serviteurs.

Ce qui les engourdit exalte encor mon âme;
Ce qui glace leurs sens remplit les miens de flamme
Écoutons : c'est le cri du hibou, héraut noir,
Fatal sonneur, qui donne un sinistre bonsoir.

S'avançant vers le pavillon.

Il est à l'œuvre. Oui, oui... Les portes sont ouvertes;
Et pleins de vins, ainsi que des masses inertes,
Les chambellans, au fond de leur couche engloutis,
Sous un sommeil de plomb semblent anéantis.
C'est que j'ai composé leur breuvage moi-même,
D'une telle façon, qu'en ce moment suprême,
La mort et la nature, interrogeant leurs corps,
Débattent autour d'eux s'ils sont vivants ou morts.

MACBETH, dans la coulisse.

Qui va là ? répondez !

LADY MACBETH, à demi-voix.

C'est Macbeth! Je frissonne.
Ah! pourvu que sa voix n'ait éveillé personne!
S'ils vont ouvrir les yeux et que rien ne soit fait!
Dieu!... l'attentat nous perd non suivi de l'effet!
Silence!... Rien encore! Oh! lenteur imprévue!
J'avais pourtant placé les poignards bien en vue,
Et tout près de Duncan! — S'il n'eût pas ressemblé
A mon père endormi, je l'aurais immolé!

Voyant venir Macbeth.

Enfin !... Ah ! cher Macbeth !

MACBETH.

J'ai fait le coup... Dans l'ombre

N'as-tu pas entendu quelque bruit ?

LADY MACBETH.

Le cri sombre

De l'orfraie, ou le vent qui murmure... C'est tout.

N'avez-vous point parlé ?

MACBETH.

Quand ?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Au bout

Du corridor ?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Paix ! Que ces cours sont désertes ! —

Et les deux chambellans ?

LADY MACBETH.

Ils dorment !...

MACBETH, *regardant ses mains tâchées de sang.*

Voilà, certes,

Une bien triste vue !

LADY MACBETH.

Et pourquoi triste ?

MACBETH.

Vois...

L'un, en rêvant, a ri; l'autre a crié deux fois :
Au meurtre!... Ils ont alors entr'ouvert leurs paupières.
J'attendais, immobile... Ils ont dit leurs prières
Et se sont rendormis. — L'un d'eux s'est écrié :
Dieu nous assiste! et l'autre : *Amen*. — Ils ont prié,
Comme s'ils avaient vu, pour le crime encor prêtes,
Ces deux mains de bourreau se pencher sur leurs têtes.
Je n'ai pu dire *amen*, quand ils disaient entre eux :
Dieu nous assiste!

LADY MACBETH.

Allons!... rêves d'un cerveau creux!

MACBETH.

Mais pourquoi n'ai-je pu dire *amen?* Sur mon âme,
J'en avais grand besoin... pour vous aussi, madame!
Et le mot s'attachait à ma gorge!... pourquoi?

LADY MACBETH.

N'approfondissez pas ces choses, croyez-moi.

MACBETH.

J'entendais une voix qui criait sans relâche :
« Tu ne dormiras plus! »

LADY MACBETH.

Terreur stupide et lâche!
A sonder tout ainsi l'on perdrait la raison.

MACBETH.

Elle retentissait dans toute la maison :
« Ah! Macbeth a tué le sommeil, le doux baume
Des blessures du cœur, l'hôte doré du chaume,
Le trésor du proscrit, de tout bien dénué,
L'oubli, le bain de l'âme, ah! Macbeth l'a tué! »
Glamis, Cawdor, Macbeth, plus de sommeil!

LADY MACBETH.

Folie!
Qui donc criait ainsi? — Macbeth, je t'en supplie,...
Laisseras-tu s'éteindre, à des prestiges vains,
Ton âme et ton esprit, ces deux flambeaux divins?
Allez, prenez de l'eau pour effacer la tache
Où pitoyablement votre regard s'attache.
Pourquoi donc apporter ici ces deux poignards?
Il faut qu'ils soient là bas. Allez, sans nuls retards,
Les reporter; et puis, avant qu'ils s'en informent,
Couvrez de sang les bras des officiers qui dorment.

MACBETH.

Je n'irai point. J'ai peur du seul bruit de mes pas.
Qui, moi? le voir sanglant, le toucher froid!... Non pas!

LADY MACBETH.

Donnez-moi ces poignards. Vous n'êtes pas un homme.
Ceux qui dorment et ceux qui sont morts, ils sont comme
Des figures de pierre, immobiles, sans voix,
Bonnes à faire peur aux enfants d'autrefois.
S'il saigne encor, je veux du sang de leur monarque
Rougir les chambellans, qui porteront la marque
Et la peine du meurtre à mon ordre obtenu.

Elle entre chez le Roi.

On frappe à la porte du fond.

MACBETH, seul et effrayé.

Qui frappe donc ainsi? — Que suis-je devenu,
Grand Dieu! pour que déjà le moindre bruit m'effraie?
Oh! quelles mains j'ai là! quelle effroyable plaie!
L'océan tout entier, Neptune tout-puissant,
Blanchirait-il ma main, laverait-il ce sang?

Non; cette main plutôt, plongée aux mers profondes,
Suffirait pour rougir l'immense azur des ondes.

LADY MACBETH, revenant.

Regarde, j'ai les mains de la même couleur
Que les tiennes. — Pourtant je n'ai point ta pâleur,
Et mon âme, tu vois, reste paisible et forte:

On frappe encore.

Il le faut. Mais j'entends qu'on frappe à cette porte.
Rentrons vite. Un peu d'eau va nous purifier.

Elle se frotte les mains.

Voyez : cela n'est rien. Pourquoi vous défier
De vous-même et du sort?... Écoutons : on redouble.
Prenez vos vêtements de nuit, et point de trouble.
Peut-être il nous faudra revenir sur nos pas;
Craignons de laisser voir que nous ne dormions pas.
Ne reste point ainsi, l'air farouche et funeste,
Perdu dans tes pensers misérables.

MACBETH.

Je reste
Avec le sentiment de tout ce que j'ai fait.
Mieux n'avoir plus celui de moi-même en effet!

On frappe plus fort.

Bien! réveillez Duncan, réveillez-le, vous dis-je;
A force de frapper faites donc ce prodige!

Ils se retirent tous deux dans le château; au même instant Seyton sort des bâtiments de droite et va ouvrir la porte.

SCÈNE CINQUIÈME.

MACDUFF, LENOX, entrant; SEYTON.

Le jour commence à poindre.

MACDUFF.

Vous avez le sommeil, ami, plus dur qu'un roc.

SEYTON.

Mais nous buvions encore au second chant du coq.
Mylord, pardonnez si...

MACDUFF.

C'est bien. Que fait ton maître?
Nous l'aurons éveillé. Mais je le vois paraître.

Seyton, pendant cette scène, va et vient sur le théâtre.

LENOX, à Macbeth.

Bonjour, noble seigneur!

MACBETH, revenant en costume de nuit.

A tous les deux, bonjour!

MACDUFF.

Le Roi n'est pas levé?

MACBETH.

Ni le Roi, ni sa cour.

MACDUFF.

Sa Majesté m'avait prescrit d'entrer chez elle
De grand matin; et peut-être elle accuse mon zèle.

MACBETH.

Noble Macduff, je vais vous conduire.

MACDUFF.

Je sais
Que vous prenez plaisir à tous ces soins.

MACBETH, conduisant Macduff jusqu'à la porte du pavillon.

Passez.
Ce sont de ces devoirs dont un sujet s'acquitte
Avec bonheur. Voici la porte, je vous quitte.

MACDUFF.

Mille grâces!

Il entre chez le Roi.

LENOX à Macbeth.

Le Roi part ce matin d'ici?

MACBETH.

Les ordres sont donnés; il le désire ainsi.

LENOX.

Cette nuit n'était point une nuit ordinaire.
Tous les vents emportaient, ramenaient le tonnerre.
Parmi les toits brisés, les grands arbres détruits,
On entendait dans l'air de lamentables bruits.
On dit que des torrents, des forêts et des nues
Sortaient des cris de mort et des voix inconnues,
Annonçant des forfaits et des désastres tels
Que l'Enfer n'en a point vomi chez les mortels.
Les chiens hurlaient dans l'ombre, et l'oiseau des ténèbres
Battait les lourds beffrois de ses ailes funèbres;
Même on prétend que l'ordre éternel s'est troublé,
Et que trois fois la terre, en s'ouvrant, a tremblé.

MACBETH.

Oui, c'était une nuit effrayante, exécrable!!...

LENOX.

Je n'en ai jamais vu qui lui fût comparable.

Rentre Macduff.

MACDUFF, accourant épouvanté.

Horreur! horreur! horreur! que l'œil ne saurait voir,
Ni la langue exprimer, ni le cœur concevoir!

MACBETH et LENOX.

Qu'est-ce donc?

MACDUFF.

Oui, les fleurs recèlaient la couleuvre;
Oui, la scélératesse a produit son chef-d'œuvre...
Plus de sécurité sous le ciel, ni d'honneur;
Le meurtre sacrilége a de l'oint du Seigneur
Profané le saint temple et dérobé la vie!...

MACBETH.

Que dites-vous, la vie?

MACDUFF.

Oui, sous le fer ravie...

LENOX.

Parlez-vous donc du Roi?

MACDUFF.

Pénétrez dans ces lieux,
Et qu'une autre Gorgone éteigne aussi vos yeux!
Ne me demandez rien d'une horreur sans pareille.
Voyez, et puis parlez vous-même!

Macbeth et Lenox entrent chez le Roi.

Qu'on s'éveille!

Seyton sonne une cloche suspendue dans la cour.

Au meurtre! le tocsin! Donalbain et Banquo,
Malcolm, éveillez-vous à ce funèbre écho!

Secouez de vos fronts ce sommeil, triste emblème
De la mort, et venez voir la mort elle-même!
Malcolm, Banquo, debout! — Armés de noirs flambeaux,
Levez-vous, levez-vous comme de vos tombeaux,
Le front hâve, pieds nus, les yeux fixes et sombres,
Au spectacle de mort venez comme des ombres!

LADY MACBETH, accourant en désordre.

Qu'arrive-t-il? — Pourquoi cet effrayant signal
Dans le château?

MACDUFF.

Ce qui se passe est infernal.
Une femme mourrait à ce récit horrible.

Entre Banquo, venant des bâtiments de droite.

Ah! Banquo, notre maître est tué!

LADY MACBETH.

Coup terrible!
Quoi! dans notre maison!

BANQUO.

Exécrable trépas,
N'importe dans quel lieu!

A Macduff.

Dis que cela n'est pas!

Macbeth et Lenox rentrent.

MACBETH, revenant comme accablé.

Si j'étais mort une heure avant ce crime infâme,
Je n'aurais emporté que joie au fond de l'âme;
Maintenant je n'attends rien du monde et du sort.
La gloire, la grandeur, la vertu, tout est mort.
Tout! Le vin de la vie a coulé trop rapide,

Et ne nous laisse plus qu'une lie insipide.

Malcolm et Donalbain accourent, sortant des bâtiments de droite avec quelques hommes et femmes du château.

MALCOLM.

Quel malheur?...

MACBETH.

Vous vivez, et vous l'ignorez?

MALCOLM.

Quoi?

MACBETH.

De votre sang la source est tarie.

MACDUFF.

Oui, le Roi
Est assassiné!

MALCOLM.

Dieu! par qui?

LENOX.

Mais on soupçonne
Ceux mêmes qui gardaient sa chambre et sa personne;
Car un sang tiède encor souillait leurs bras hideux,
Ainsi que leurs poignards, qu'on a trouvés près d'eux.

MACBETH, avec une douleur feinte.

Oh! combien j'ai regret que ma prompte colère
Leur ait donné la mort, ce trop faible salaire!

MACDUFF.

Et pourquoi les tuer?

MACBETH.

Eh! qui peut, justes cieux,
Se montrer à la fois modéré, furieux,
Insensible et loyal? Ma douleur violente

A devancé les pas de ma raison trop lente.
Là, je voyais Duncan, sur sa couche gisant,
Le front, le sein, les bras, tout inondés de sang,
Déchiré par le fer aux profondes morsures,
Et qui semblait crier par toutes ses blessures...
Et là, ses meurtriers et leur poignard fumant,
Ses meurtriers tout chauds de leur crime... et dormant!
Quel homme ayant un cœur plein de foi, de courage,
Devant un tel spectacle eût contenu sa rage?

LADY MACBETH, feignant de s'évanouir.

Du secours!

MACDUFF, aux gens de la suite.

Portez-la chez elle.

On emporte lady Macbeth.

MALCOLM.

Mes amis,
Qu'avez-vous fait du Roi? Je vous l'avais remis.
M'expliquez-vous, Macbeth, qu'un tel complot se forge
Sans que personne?... Enfin c'est chez vous qu'on égorge!

BANQUO.

Nous sommes enfermés dans le cercle de feu.
Pour moi, je me remets entre les mains de Dieu.
De là j'éclaircirai les terreurs et les doutes
Dont l'essaim nous assiége et vole sous ces voûtes;
De là je combattrai les ténébreux desseins
Des grands traîtres, servis par d'obscurs assassins.

MACBETH.

Moi de même.

TOUS LES ASSISTANTS.

Et nous tous.

BANQUO.

Espère, ombre royale!

MACBETH.

Et demain à Foris! C'est dans la capitale,
En approfondissant cet affreux attentat,
Qu'il faut veiller, mylords, au salut de l'État.

Ils sortent tous, à l'exception des deux jeunes princes

MALCOLM, *à Donalbain.*

Mon frère, nous marchons ici de piége en piége.
L'hospitalité même est vaine ou sacrilége.
Loin, bien loin de l'Écosse allons porter nos pleurs...
Ou voir s'il est des Rois pour venger nos malheurs!

Ils s'échappent sans être vus.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Foris. — Un appartement dans le palais.

Entre MACDUFF, puis LENOX.

LENOX.

Eh bien! Macduff, comment à présent va le monde?

MACDUFF.

Mais vous voyez, Lenox; le mal partout abonde.

LENOX.

Sait-on enfin quels sont les meurtriers du Roi?

MACDUFF.

Ceux qu'a tués Macbeth.

LENOX.

Les malheureux! Pourquoi?

MACDUFF.

Par des ressorts cachés leur main était conduite.

LENOX.

Malcolm et Donalbain ont disparu. — Leur fuite
Fait retomber sur eux cette horrible action.

4

MACDUFF.

O Dieu! contre nature! — Une autre ambition
Qui pourra se trahir... Ainsi, voilà le trône
De plein droit à Macbeth!

LENOX.

Il est parti pour Scône
Depuis trois jours. C'est là qu'il se fait couronner.
Il revient à Foris aujourd'hui, pour donner
Le banquet où l'on doit fêter le nouveau règne.
J'y veux paraître, et vous?

MACDUFF.

Moi, j'ai le cœur qui saigne.
Je porterais un front trop sombre à leur festin.
Puissent leurs chants de joie apaiser le destin!
On vient, séparons-nous. Dans les temps où nous sommes
Je redoute l'approche et les regards des hommes!

Ils sortent.

SCÈNE DEUXIÈME.

Entre BANQUO par un côté opposé.

BANQUO, méditant.

Tu possèdes enfin, Roi, Cawdor et Glamis,
Tout ce que les trois sœurs, devant moi, t'ont promis,
Et je crains que ton bras n'ait aidé la fortune.
Pourtant (et ce penser sans doute t'importune),
Elles t'ont dit aussi que le suprême rang
Ne serait pas transmis aux princes de ton sang.
D'une race de Rois c'est moi qui suis la tige.

Si, par un infernal ou céleste prodige,
Leurs oracles déjà sont accomplis sur toi,
Pourquoi soupçonnerais-je, après ce que je voi,
Leurs avis sur mon sort? Et comment seraient-elles
Infaillibles pour l'un, et pour l'autre infidèles? —

Sons de trompettes au dehors.

Mais, silence!

Macbeth, roi, et lady Macbeth, la couronne en tête, arrivent avec Angus, Menteth, les seigneurs et les dames de la cour. — Seyton suit.

MACBETH, s'adressant à Banquo.

Voilà notre hôte le plus cher,
Le convive, l'ami, que nous irions chercher
Au bout du monde, afin d'honorer notre fête!

LADY MACBETH.

Notre joie eût été sans vous trop imparfaite!

MACBETH.

Nous donnons, ce soir même, un solennel repas:
Nous vous y convions.

LADY MACBETH.

Ne nous refusez pas!

BANQUO.

Que Votre Altesse ordonne, et de ma gratitude
Veuille agréer l'hommage.

Lady Macbeth passe dans ses appartements avec les dames.

MACBETH, avec une familiarité affectueuse.

Ainsi que d'habitude,
N'allez-vous pas monter à cheval?

BANQUO.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Nous aurions désiré l'avantage et l'honneur
De vos sages avis, dans le Conseil intime
Que nous devons tenir aujourd'hui. Notre estime...
Nous vous consulterons demain. — Allez-vous loin?

BANQUO.

Assez loin, vers le lac, seigneur: j'aurai besoin
De ce qui reste encor de jour, et si je tarde...

MACBETH.

Mais ne nous manquez pas surtout.

BANQUO.

Je n'aurais garde.

Fleance paraît au fond avec deux écuyers, et s'approche de son père, qu'il venait chercher.

MACBETH, retenant Banquo.

Nos cousins sont allés cacher leur front maudit,
L'un en Irlande, et l'autre en Angleterre. On dit
Que, niant leur forfait, aux campagnes crédules
Ils s'en vont débitant des fables ridicules.
Nous en reparlerons. — Mais profitez du jour,
Et n'oubliez pas l'heure. Adieu, jusqu'au retour.
— Fleance vous suit-il?

BANQUO.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Je vous souhaite
Des chevaux au pied sûr, à l'allure discrète.
Que Dieu soit avec vous, mes amis. Au revoir!

Banquo sort avec son fils et les deux écuyers.

Aux courtisans.

— Chacun peut de son temps disposer jusqu'au soir;

Nous nous retrouverons à table. Il est utile
Que je sois seul.

Tous sortent, à l'exception de Seyton, à qui Macbeth fait un signe.

SCÈNE TROISIÈME.

MACBETH, SEYTON.

MACBETH, avec mystère.

Eh bien! ces hommes de la ville?...
Sont-ils venus?

SEYTON.

Seigneur, aux portes du palais
Ils attendent tous deux votre ordre.

MACBETH.

Amène-les.

Seyton sort.

MACBETH, seul.

Être où je suis n'est rien, si je n'y suis tranquille.
Le trône est un écueil s'il n'est pas un asile.
Banquo doit suspecter ma foi, pour cent raisons,
Et je dois mesurer ma crainte à ses soupçons...
Et mes précautions à ma crainte. C'est juste.
Il est le ver obscur qui ronge un chêne auguste.
N'a-t-il pas gourmandé les trois sœurs devant moi,
Lorsqu'elles m'ont d'abord salué comme Roi?
Il les consulta même, et leur voix infernale
L'a proclamé le chef d'une race royale:
« Tu ne seras pas Roi, mais tes fils le seront! »
— Quelle aride couronne ai-je donc sur le front!

Devra-t-elle avec moi s'effacer comme un rêve?
Mon sceptre, vain rameau, sans verdure et sans sève,
Aux mains de mes enfants ne fleurirait jamais!...
En sera-t-il ainsi? Non, non, je le promets.
Pour les fils de Banquo j'aurais souillé mon âme,
Assassiné Duncan dans une embûche infâme!
J'aurais perdu le ciel et marché sur la croix,
Pour faire rois ses fils!... Les fils de Banquo rois!..,
Ah! plutôt qu'il en soit ainsi, destin barbare,
Viens dans l'arène, viens, viens; Macbeth te prépare
Un combat corps à corps, sans pitié ni merci...
La mort, l'Enfer, pourvu qu'il n'en soit pas ainsi! —

Entre Seyton suivi des deux Assassins.

Qui va là?

SEYTON.

Seigneur...

MACBETH,

Sors.

Seyton se retire.

Aux Assassins.

Approchez. Il me semble
Que nous avons déjà causé tous trois ensemble.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, Votre Altesse.

MACBETH.

Eh bien! avez-vous réfléchi?
De ses préventions votre esprit affranchi
Conçoit-il clairement par quels noirs artifices
Banquo seul a terni l'éclat de vos services?
Je vous ai dévoilé ses brigues, et comment,

Seul, de votre ruine il s'est fait l'instrument.
J'ai les preuves en main, et vous les verrez toutes.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Altesse, vos discours ont levé tous nos doutes.

MACBETH, des papiers à la main.

Maintenant avez-vous, quand nous vous les montrons,
Un cœur si patient qu'il souffre tant d'affronts?
Une extrême douceur pour des rigueurs extrêmes?
Acceptez-vous ce sort? Sentez-vous en vous-mêmes
L'héroïsme pieux, la sainte humilité
De prier pour cet homme et sa postérité?
Lui, dont le bras puissant, sous qui tout tremble et tombe,
A courbé votre tête au niveau de la tombe;
Et vous et vos enfants, d'anathèmes chargés,
Vous a dans la misère et l'opprobre plongés!

PREMIER ASSASSIN.

Ah! seigneur, tout flétris d'une longue indigence,
Nous n'avons dans le cœur qu'un besoin : la vengeance;
Et vous voyez en nous de misérables gens,
Tellement irrités des mépris outrageants
D'un monde qui nous prend pour des hommes à peine,
Que nous comptons pour rien son amour ou sa haine;
Si navrés de ne voir que des yeux ennemis,
Si las du vil état où le sort nous a mis,
Que notre unique espoir, notre plus chère envie,
C'est, après tant de maux, de mettre notre vie
Sur le premier hasard, facile à rencontrer,
Qui puisse la changer... ou nous en délivrer.

MACBETH.

Banquo!... vous croyez donc, dans votre conscience,
Qu'il est votre ennemi?

LES DEUX ASSASSINS.

C'est là notre croyance.

MACBETH.

Il est aussi le mien; et notre inimitié
Est telle, qu'elle éteint en moi toute pitié,
Et que chaque minute à sa vie ajoutée,
Comme un vol douloureux, semble à la mienne ôtée.
L'existence pour moi n'est plus qu'un mal cuisant
Dont sa mort seule peut me guérir à présent.
Mon ordre souverain, sans que nul me seconde,
Pourrait le balayer de ma vue et du monde.
Je n'ai qu'à dire un mot : Je le veux. — Cependant,
Un éclat aujourd'hui serait trop imprudent :
A de puissants motifs mon autorité cède;
Voilà pourquoi, sans bruit, j'ai recours à votre aide.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Vous pouvez ordonner, Altesse; dût la mort
Nous payer...

MACBETH.

J'applaudis à ce mâle transport. —
Sur le chemin du lac, et vers la sixième heure,
Épiez tous les deux son retour, et qu'il meure!
Prenez bien le moment; car ce soir, sans délais,
Il faut que tout soit fait. — Assez loin du palais,
Entendez-vous? Songez que j'ignore la chose! —
Son fils est avec lui : que pour la même cause

Il ait la même fin. Sa mort m'importe autant
Que celle de Banquo. — Méditez un instant.

LES DEUX ASSASSINS.

Nous sommes prêts, seigneur.

MACBETH.

Pour ma reconnaissance,
Elle n'aura d'égale ici que ma puissance.

Les Assassins sortent.

MACBETH, seul.

Si ton âme, Banquo, doit s'envoler au Ciel,
Ce soir va commencer ton bonheur immortel...
Et le mien sur la terre... et puis l'Enfer sans borne...

LADY MACBETH, rentrant.

Eh! seigneur, sont-ce là vos pensers?—Toujours morne...

MACBETH.

Quels sont les vôtres donc?

LADY MACBETH.

Pourquoi s'entretenir
De funestes tableaux et d'un noir souvenir,
Qui devrait être mort avec ceux qu'il rappelle?
Ainsi que les destins le cœur se renouvelle;
La volonté fait tout; c'est de soi qu'on dépend. —
Qu'avez-vous?

MACBETH.

Nous n'avons qu'entamé le serpent;
Ses tronçons rapprochés fermeront leurs blessures,
Et nous serions plus tard en proie à ses morsures.
Mais que des cieux béants tombent les sept fléaux,
Et que l'œuvre de Dieu s'en retourne au chaos,
Avant que je consente à vivre de contrainte,

A voir à mes repas siéger toujours la crainte;
A passer tout le temps du sommeil, obsédé
De rêves effrayants, ou de pleurs inondé!
Mieux être avec le mort qu'en sa couche de glace
Nous avons envoyé pour monter à sa place,
Que de rester ainsi, comme des criminels
A la torture, avant les tourments éternels! —
Duncan dort dans sa tombe : ah! qu'il me fait envie!
Il a chassé bien loin la fièvre de la vie,
Et repose... Que peut sur lui la trahison?
Rien ne l'atteindra plus; ni poignard, ni poison,
Ni complot domestique, ou conquête étrangère;
Et la terre bénite à son corps est légère!

LADY MACBETH.

Allons, mon noble époux, éclaircissez vos yeux,
Pour paraître au festin et brillant et joyeux!

MACBETH.

Je le serai. — Mais toi, secondant mon adresse,
Du regard, chère épouse, et de la voix caresse
Avant tous ce Banquo, si bien vu dans les cours...
Quoi! toujours de nos fronts masquer nos cœurs! toujours
Sourire! Affreux tourments!

LADY MACBETH.

Cachez-en bien les traces.

MACBETH.

Mon sein est déchiré de scorpions voraces.
— Enfin, Fleance et Banquo respirent...

LADY MACBETH.

Mais je sais
Qu'ils ne sont pas créés immortels. — C'est assez.

MACBETH.

Et certe, ils ne sont pas non plus invulnérables;
Et la nuit va jeter ses voiles favorables. —
Oui, sois contente : Avant que la chauve-souris
Ait commencé son vol circulaire, et qu'aux cris
De la funèbre Hécate, entr'ouvrant son armure,
L'escarbot cuirassé, par son pesant murmure,
Ait sonné le bourdon qui provoque au sommeil,
Un grand acte, que doit ignorer le soleil,
Un acte monstrueux sera fait... Sois contente!

LADY MACBETH.

Qu'est-ce donc?

MACBETH.

Chère amour, du projet que l'on tente
Reste innocente encor, jusqu'au fatal moment
Où tu pourras sourire à l'accomplissement. —
Le soir tombe, et du jour les bienfaisants génies
S'assoupissent, couchés sur les feuilles jaunies;
Tandis que de la nuit les sinistres agents
Vers leur sanglante proie accourent diligents...
Je t'étonne; suis-moi. Que ton cœur se ranime:
Le crime achèvera ce qu'entreprit le crime!

Ils sortent.

SCÈNE QUATRIÈME.

La salle du festin, des tables magnifiquement dressées, musique.

LENOX, ANGUS, MENTETH, seigneurs, dames, suite, gardes, puis MACBETH et LADY MACBETH.

MACBETH, entrant au milieu des convives.

Lenox, Menteth, Angus, vos rangs vous sont connus,
Prenez place, et soyez, vous tous, les bienvenus.

LENOX.

Nous rendons grâce tous, à Votre Altesse.

TOUS.

Vive
Le roi Macbeth!

MACBETH.

Pour nous, comme un simple convive
Nous voulons qu'on nous traite, et qu'il nous soit permis
De nous mêler sans gène à nos dignes amis.
La Reine prendra place à ces tables plus hautes,
Et nous requérons d'elle un salut pour nos hôtes.

LADY MACBETH, à sa place d'honneur.

Ah! c'est du fond du cœur que je leur dis salut!

Toute l'assemblée s'incline.

MACBETH.

Vois, de leur pur amour ils t'offrent le tribut. —
Fort bien. Des deux côtés on est en égal nombre:
Je m'assieds au milieu. — Loin toute image sombre!

Que la coupe circule et le plaisir aussi!

Toasts, musique. Au moment où Macbeth va s'asseoir, il voit entrer un des Assassins, qui se tient debout à une porte latérale.

MACBETH, allant vers l'Assassin et le prenant à part.

Du sang sur ton visage!

L'ASSASSIN, à voix basse.

Oui, de Banquo.

MACBETH.

Merci.

Il est mieux sur ton front qu'il n'était dans ses veines.
En suis-je délivré?

L'ASSASSIN.

J'ai mis fin à ses peines;
Ma main l'a de ce fer à la gorge frappé.

MACBETH.

Bien! et Fleance?

L'ASSASSIN.

Seigneur, Fleance s'est échappé.

MACBETH.

Ah! voilà mes terreurs qui reviennent en foule!
Lui de moins, ma fortune était le char qui roule;
J'étais comme un rocher sur sa base affermi;
Mon existence libre, et sous un ciel ami,
Se dilatait, pareille à l'air fluide, immense!...
Maintenant, dans l'angoisse et ma sombre démence,
Je suis emprisonné, comprimé, garrotté.
— L'autre est-il en lieu sûr?

L'ASSASSIN.

Il est en sûreté

Dans un fossé profond, avec vingt coups d'épée,
Dont le moindre est la mort.

MACBETH.

Ta lame est bien trempée:
Je suis content. — Enfin, le gros serpent n'est plus!
Quant au jeune reptile, en efforts superflus
Qu'il s'épuise à présent! Plus tard il pourra mordre,
Le venin lui viendra; mais j'y mettrai bon ordre.
Va-t'en, nous parlerons demain plus à loisir.

L'Assassin sort.

LADY MACBETH, qui avait occupé l'assemblée pendant cet *a parte*.

Macbeth, votre air distrait a glacé le plaisir.
Venez, à votre voix qu'il puisse enfin renaître!
La fête n'est qu'ennui sans la gaîté du maître.

Avec un ton caressant.

Viens, mon royal époux, répandre autour de toi
Le magique sourire et d'un hôte et d'un roi.

MACBETH.

Oui, tendre conseillère, oui, votre avis est sage.
La paix de votre cœur passe sur mon visage.

LENOX.

A Votre Majesté plairait-il de s'asseoir?

MACBETH, s'approchant des convives.

Nous verrions rassemblé sous notre toit, ce soir,
Tout ce que le royaume avec orgueil honore,
Si notre cher Banquo ne nous manquait encore.
Puissé-je en accuser son incivilité,
Et non quelque malheur qui l'aurait arrêté!

LENOX.

Son absence fait tort à sa parole. — En grâce,

Sire, au milieu de nous daignez prendre une place.

Macbeth, allant pour s'asseoir, aperçoit le spectre de Banquo assis à sa place, invisible pour les autres convives : il recule d'effroi.

MACBETH.

Toutes son pleines!

LENOX, lui désignant son siége.

Non, voici la vôtre.

MACBETH.

Où?

LENOX.

Là. —
Prince, quel trouble affreux!

MACBETH, en désordre.

Qui donc a fait cela?
Qui de vous?

LENOX.

Quoi, seigneur? quoi?

MACBETH, au spectre, que lui seul voit.

Tu ne peux pas dire
Que c'est moi qui l'ai fait! Quel funeste sourire!...
Et quand tu secoûras, les yeux étincelants,
Ton visage de mort et tes cheveux sanglants!...

LENOX.

Voyez dans quel état, seigneurs, le Roi se trouve.
Levez-vous.

LADY MACBETH, descendant de l'estrade.

Non, restez. C'est un mal qu'il éprouve
Dès sa première enfance, et toujours sans danger.
Ne vous effrayez point d'un accès passager,
Nobles amis; le Roi sera mieux tout à l'heure.

Que chacun, sans le voir, à sa place demeure.
En l'observant ainsi, vous aigririez son mal. —

A Macbeth, qu'elle tire à l'écart.

Êtes-vous donc un homme?

MACBETH.

Un homme sans égal;
Car j'ose envisager ce que Satan lui-même
N'oserait entrevoir... Tenez!

LADY MACBETH, à voix basse.

Délire extrême!
C'est une illusion, que produit votre peur;
Semblable à ce poignard, fantastique vapeur,
Qui vers Duncan guidait vos pas dans l'ombre épaisse.
De ces frayeurs d'enfant qu'un guerrier se repaisse!
Pitié!

MACBETH, lui montrant du doigt le spectre.

Là... tiens... regarde! est-il terrible ainsi!...

Au spectre.

Tu peux bien remuer la tête, parle aussi! —
A quel dépôt sacré faut-il donc que l'on croie,
Si la tombe se rouvre et revomit sa proie?

L'ombre disparaît.

LADY MACBETH.

Êtes-vous à ce point de raison dépourvu?

MACBETH.

Aussi vrai que je suis devant toi, je l'ai vu!

LADY MACBETH.

Fi donc! vous n'avez pu voir là qu'un siége vide.

MACBETH.

Et cependant, de sang on fut toujours avide.

Dans les âges anciens bien du sang a coulé,
Avant que par les lois le monde fût réglé!
Dans ces temps, et depuis, armé d'un cimeterre,
Le meurtre, en l'engraissant, a parcouru la terre.
Dès qu'un homme tombait comme un arbre jauni,
On creusait une fosse, et tout était fini!...
Aujourd'hui, rejetant le sceau des froides pierres,
Les morts assassinés s'échappent de leurs bières,
Et viennent tous, le crâne ouvert, le sein fumant,
De nos siéges royaux nous chasser hardiment!...
Le meurtre est moins affreux que cet affreux prodige.

LADY MACBETH.

Cher Macbeth, nos amis vous attendent, vous dis-je.

MACBETH, revenant près des convives.

Ah! pardon, j'oubliais... C'est une infirmité. —
Donnez du vin, allons! pour tous joie et santé!
Je bois au plaisir jeune, aux heures fugitives,
A l'Écosse immortelle, à mes nobles convives,
A notre cher Banquo!... que n'est-il parmi nous!...
Vidons la coupe encor; joie et santé pour tous! —
Je vais m'asseoir.

LENOX, proposant un toast.

Salut! pour faire raison, Sire,
A Votre Majesté. — Tout ce qu'elle désire...

Le spectre de Banquo reparaît.

MACBETH, reculant encore.

Ote-toi!... que fais-tu sur mon siége placé?
Tes os n'ont pas de moelle, et ton sang est glacé;
Et tu ne peux pas voir par ces yeux sans prunelle

Que tu fixes sur moi… Dans ta nuit éternelle
Veux-tu rentrer?… La vie habite ce séjour,
Et dans ton corps sans chair va pénétrer le jour.

LADY MACBETH.

Ce n'est rien qu'un accès; mais j'ai regret qu'il vienne,
Nobles seigneurs, troubler votre joie et la mienne.

MACBETH, au spectre.

Tout ce qu'un homme peut braver, je l'oserais.
Prends l'aspect monstrueux d'un ours des mers, parais
Sous le poil roux d'un tigre, ou la masse difforme
Du lourd rhinocéros. Viens sous toute autre forme
Que la tienne, et mes nerfs ne s'ébranleront pas.
Ou bien, rejette au loin les langes du trépas,
Et que ton bras vivant au combat me réclame,
Et si je tremble alors, traite Macbeth de femme,
De lâche et faible enfant. — Mais ce spectre à l'œil creux,
Ce convive glacé, fantôme douloureux,
Ce Banquo mort qui marche… ah! quelle force humaine
Ne fléchirait devant un pareil phénomène?…

L'ombre disparaît.

Hors d'ici, loin de moi; fuis… Eh bien, dès qu'il part,
Mon sang circule : on voit s'allumer mon regard,
Je redeviens un homme!

LADY MACBETH.

A toute l'assemblée
L'effroi se communique, et la fête est troublée.
Ne pouvez-vous dans l'air suivre ces visions,
Sans que tout votre corps tombe en convulsions?

MACBETH.

Ah! je perdrais le calme où mon âme est rentrée,
A voir que vous pouvez d'une vue assurée
Contempler ces objets, et garder la couleur
De votre front vermeil auprès de ma pâleur!

LENOX.

Eh! quels objets, seigneur?...

LADY MACBETH.

Il ne peut rien entendre.
Son mal croît et s'aigrit. Pardon, mais, sans attendre
Ses ordres pour sortir, retirez-vous sans bruit.

LENOX.

Que Dieu sauve le Roi!

LADY MACBETH.

Salut donc!

A part.

Quelle nuit!

Tous les convives se lèvent et sortent.

SCÈNE CINQUIÈME.

MACBETH, LADY MACBETH, seuls.

MACBETH, toujours troublé.

Oui, le sang veut du sang: tout le mien s'évapore!...
Il coule, répandu sur moi par chaque pore!...
On a vu quelquefois (et c'est de quoi trembler!)

Les pierres se mouvoir et les arbres parler.
Dans le vol des oiseaux découvrant un indice,
Les augures souvent ont guidé la justice;
Et le cri des corbeaux bien souvent a nommé
L'assassin, dans la nuit de son crime enfermé!...
— Que dis-tu de Macduff, qui refuse à son maître
Le serment de vassal, et nous trahit peut-être?

LADY MACBETH.

L'avez-vous mandé?

MACBETH.

Non. L'on dit qu'il s'est enfui.
Mais, quelque part qu'il soit, nous serons avec lui.
Il n'est pas de seigneur chez qui je ne dispose
D'un serviteur, vendu sourdement à ma cause;
Car maintenant à qui se fier dans les cours?
Un Roi, s'il n'y songeait, périrait sans secours.
Demain j'irai trouver les trois sœurs infernales:
L'avenir à leurs yeux déroule ses annales;
Je veux les consulter encore. — Un bras fatal,
Un bras de fer me pousse à connaître le mal,
Fût-ce par des moyens que l'univers réprouve,
Pourvu que l'intérêt de mon repos s'y trouve.
Que ferais-je en mon cœur d'un penchant innocent?
Mon pied marche et ne peut s'arrêter dans le sang.

LADY MACBETH.

Ah! vous avez besoin du baume salutaire
Qui rend le calme à tout ce qui vit sur la terre:
Du sommeil.

MACBETH.

Oui, je sens ma tête s'absorber...
Le triste égarement où l'on m'a vu tomber
Vient du premier effroi d'une âme encor novice;
Nous sommes, en effet, bien jeunes dans le vice...
Mais dans cette carrière on avance à grands pas,
Et de moi, désormais, tu ne te plaindras pas.

Ils sortent lentement par une porte latérale.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une sombre caverne. — Au milieu bout une grande chaudière sur un brasier.

Paraissent LES TROIS SORCIÈRES. Elles vont composer un charme magique avec toutes sortes d'ingrédients et de poisons. Une musique infernale accompagne l'opération, et les lugubres accords sont, de moments en moments, entremêlés de coups de tonnerre.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le chat-tigre là-bas a miaulé trois fois.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois le hérisson a fait glapir sa voix.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Et le harpeur nous crie : Il est temps... à vous trois !

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons autour de la chaudière,
Et jetons-y tous nos poisons. —
Crapaud, qui durant trois saisons

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] bonhomme!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] bonhomme:

[illegible] bonhomme!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] mamie,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] sur la lune

Pendant une éclipse de lune;
Un goître tombé par hasard,
Des lèvres de Tartare, un nez de Turc, un foie
De juif blasphémateur, le doigt tout noir de sang
D'un enfant de fille de joie
Sur la borne écrasé par sa mère en naissant;
Ajoutons par-dessus la peau d'une lamproie
Et les boyaux d'un tigre encor pleins de sa proie,
Pour rendre le mélange et solide et puissant!

TOUTES TROIS.

Redoublons de travail: que le feu tourbillonne;
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paix! voyez encor ce que j'ai:
Versons dans la masse qui tremble
L'écume d'un dogue enragé,
Puis refroidissons tout ensemble
Dans du sang de singe figé.

Hécate arrive suivie de trois magiciennes.

HÉCATE, aux sorcières.

Bien! Hécate applaudit à vos heureux trophées.
Douze parts du profit à vous trois reviendront.
Allons, chantez autour du feu, dansez en rond,
Comme des sylphes et des fées,
Pour charmer les ingrédients
Au fond de la cuve bouillants.

CHŒUR.

En rond, en rond, autour, autour, trois fois, de sorte
Que tout le mal y rentre et tout le bien en sorte!

Esprits noirs, blancs, rouges et gris,
Brouillez ces poisons et ces fanges;
Mêlez, mêlez, mêlez, esprits,
Qui savez faire les mélanges!

PREMIÈRE SORCIÈRE

A la démangeaison de mes doigts, près d'ici
Passe quelque profane.

On frappe.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Et qui donc frappe ainsi?

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Ouvrez, qui que ce soit.

Hécate et les trois magiciennes qui l'accompagnent disparaissent.

MACBETH, *entrant.*

Eh bien! sorcières sombres,
Qui cherchez de la nuit le silence et les ombres,
Que faites-vous ensemble?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Moi,
Je vous adjure ici par l'Esprit, votre Roi :
Je viens savoir mon sort, tout l'avenir!... dussé-je
Me damner avec vous dans le grand sacrilége;
Dussent forêts, châteaux, pyramides crouler;
Dût le grand océan sur les grands monts rouler,
Et le vent du chaos dans les airs et les ondes
Confondre et disperser tous les germes des mondes!...
Répondez moi : je veux des avis sûrs et prompts.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Faïs ta demande.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Et nous te répondrons.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dis : veux-tu recevoir de nos maîtres suprêmes
La réponse... ou de nous?

MACBETH.

Évoquez-les eux-mêmes.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Sur les charbons presque amortis,
Comme une fécondante pluie,
Répandons le sang d'une truie
Qui dévora ses neuf petits;
Et dans la flamme rallumée,
En répétant tout bas le magique alphabet,
Jetons de la graisse exprimée
Du corps d'un assassin séché sur un gibet.

CHŒUR.

Venez, esprits du maléfice,
Puissances d'en bas et d'en haut,
Montez, descendez, il le faut,
Songez à remplir votre office.

Tonnerre. On voit s'élever une tête armée d'un casque.

MACBETH.

Puissance surhumaine, oh! dis-moi, peux-tu bien...

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée : écoute et ne dis rien.

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! le tigre étend sa griffe :
Garde-toi de Macduff, du vieux thane de Fife! —
Ah! laissez-moi partir, j'ai dit ce qu'il fallait.

MACBETH.

Qui que tu sois, merci d'un avis qui me plaît,
Car tu viens de toucher la fibre de ma crainte.
Un mot...

La vision s'enfonce sous la terre.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

On n'en peut rien obtenir par contrainte.
Mais en voici venir un autre plus puissant.

Tonnerre. Un enfant ensanglanté descend de la voûte.

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH.

Par mon âme et mon sang,
Tout mon être s'attache à la voix qui me nomme.

L'APPARITION.

Sois sanguinaire, calme et fier. Méprise l'homme.
Nul mortel, enfanté d'une femme, ne peut
Nuire à Macbeth!

La vision remonte et disparaît.

MACBETH.

Vis donc, Macduff, puisqu'il le veut;
Vis donc! qu'ai-je besoin de te craindre? — Non, traître;
Il faut un double gage au repos de ton maître.
Ta mort est le premier : tu périras... Alors,
Si la peur fait courir ses frissons dans mon corps,
Je lui dirai : « Tu mens; l'aigle est roi dans son aire; »

Et je pourrai dormir en dépit du tonnerre.

Tonnerre. Un enfant couronné, un arbre à la main, s'élève de la terre.

— Mais quel est ce fantôme? il semble un fils de Roi,
Et porte sur son front la couronne...

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tais-toi!

L'APPARITION.

Sois, ainsi qu'un lion, intrépide et féroce.
Ris de tout ce qui s'arme ou conspire en Écosse.
Macbeth ne tombera que lorsqu'il pourra voir
La forêt de Birnam comme un camp se mouvoir,
Et marcher contre lui.

La vision s'évanouit.

MACBETH, plein de joie.

Qui peut briser les chaînes
De l'ordre universel, et forcer les grands chênes
A détacher leurs pieds sous la terre enfoncés?...
J'accepte le présage! Oui, que des insensés,
Qui vont partout semant la révolte, à mains pleines,
N'ébranlent mon pouvoir que lorsque dans nos plaines
La forêt de Birnam marchera contre moi,
Et Macbeth, sur le trône, y vivra sans effroi,
Tout le bail aux mortels souscrit par la nature,
Et n'en redescendra que pour sa sépulture!

Aux sorcières.

— Mais une chose encor dans l'Enfer m'appela.
Dites-moi (si votre art peut aller jusque-là),
Est-il donc vrai qu'un jour, sombre jour d'anathème,
La race de Banquo ceindra mon diadème?

LES TROIS SORCIÈRES.

Assez : ne cherche pas plus loin dans l'avenir.

MACBETH.

Je le veux... Si de vous je ne puis l'obtenir,
Durant l'Éternité, sous un nouveau supplice,
Que votre corps se torde et votre front pâlisse!

La chaudière disparaît.

Mais, parlez, pourquoi donc tout s'est-il englouti?
Et pourquoi ce long cri de la terre sorti?

Hautbois.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parais!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Parais!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Parais!

TOUTES TROIS.

C'est lui qui vous réclame:
Passez devant ses yeux et déchirez son âme;
Puis, comme des vapeurs, évanouissez-vous!

Huit fantômes de rois apparaissent au fond du théâtre et défilent devant Macbeth. Le dernier tient un miroir. Le spectre de Banquo les suit.

MACBETH.

Au premier.

Toi, tu ressembles trop à Banquo : loin de nous!
Mon regard se dessèche aux feux de ta couronne:
Fuis! — Et toi dont le front de même s'environne
D'un cercle d'or, tes traits sont les traits du premier!...
— Un troisième, paré de son royal cimier,
Ressemble au précédent!... Sorcières que j'abhorre,
Pourquoi me les montrer? — Un quatrième encore!...

Puis un autre!... Et toujours ces rapports odieux!
Toujours la même tête!... Ah! fermez-vous, mes yeux!
Cette ligne fatale, hydre immense et féconde,
Se prolongera-t-elle au dernier jour du monde? —
Encore un!... un septième! oh! je n'en veux plus voir!
Un huitième s'avance, à la main un miroir,
Où je découvre, hélas! des Rois, des Rois sans nombre...
Horrible! tout est vrai; car, ce n'est plus son ombre,
C'est Banquo sanglant, pâle, et tel que je le fis,
Qui sourit et du doigt me montre tous ses fils! —

Aux sorcières.

Mais ne verra-t-on pas des siècles entiers, dites,
Avant de voir...

Les sorcières disparaissent avec un rire lugubre.

Plus rien! — Ah! qu'elles soient maudites,
Avec le jour funeste, avec l'antre infernal
Où je les consultai, ces prêtresses du mal!

Appelant.

— Quelqu'un!

Lenox et Angus entrent.

LENOX.

Sire...

MACBETH.

Avez-vous, du fond de ce Ténare,
Vu sortir les Trois Sœurs?

LENOX.

Non, Sire.

MACBETH.

C'est bizarre!...
Elles ne vous ont pas abordé?

LENOX.

Non.

MACBETH.

Que l'air
Se corrompe à l'entour de ces filles d'Enfer!
Et malédictions terribles, éternelles,
Sur quiconque jamais se confirait en elles!
— N'ai-je pas entendu le galop d'un cheval?
Qu'est-ce donc?

LENOX.

Des courriers portant l'avis fatal
Que Macduff maintenant soulève l'Angleterre,
Pour rendre à vos cousins leur sceptre héréditaire!

MACBETH.

Comment! à mes cousins!... et nous nous endormons
Aux avis incomplets de ces fourbes démons,
Qui nous disent le vol des lointaines tempêtes,
Et rien du coup mortel suspendu sur nos têtes! —
Macduff en Angleterre!

LENOX.

Oui, Votre Altesse.

MACBETH.

O temps!
Tu devances les noirs exploits où je prétends.
— Si le fait ne suit pas la pensée, aussi vite
Que le coup suit l'éclair, malheur! rien ne profite.
Le projet différé ne s'accomplit jamais.
Les premiers mouvements de mon cœur désormais
Feront agir mon bras; et fidèle à ce pacte,
Mon idée aujourd'hui va se fondre dans l'acte.

Oui, je veux de Macduff surprendre le château,
Et m'emparer de Fife, et livrer au couteau
Sa femme, ses enfants, ses sœurs, toute sa race.
Sans me vanter d'abord et sans folle menace,
J'y cours, et du succès je saurai m'applaudir,
Avant que le projet ait pu se refroidir!

A Lenox.

Où sont ces courriers? Viens, et crois à mon étoile. —

Appelant Angus.

Angus!...

Il lui parle bas. Angus sort en échangeant quelques signes avec Macbeth.

LENOX, à part.

Ah! tout Macbeth à mes yeux se dévoile!

Macbeth et Lenox sortent.

SCÈNE DEUXIÈME.

En Angleterre. — Une salle dans un des châteaux du roi, avec de larges fenêtres ouvertes sur une riche campagne.

MALCOLM, et MACDUFF.

MALCOLM.

Cherchons quelque retraite obscure, où par les pleurs
Sur ce bord étranger nous calmions nos douleurs.

MACDUFF.

Non, suivis des Anglais, prince, tirons l'épée,
Marchons en braves gens sur l'Écosse usurpée;
Que ses monts glorieux tressaillent sous nos pieds,
Plantons-y vos drapeaux; et, bientôt expiés,
Les triomphes du crime auront leur temps d'épreuves.

De nouveaux orphelins et de nouvelles veuves
Font monter, chaque jour, leurs gémissantes voix
Jusqu'au Ciel, et le Ciel y répond chaque fois,
Comme si de l'Écosse il pleurait la ruine
Et mêlait à nos cris sa parole divine!

MALCOLM, d'un air de méfiance.

Ce que vous m'avez dit peut être vrai... Pourtant,
Ce Macbeth qui n'est plus qu'un monstre révoltant,
Dont le nom seul salit la bouche qui le nomme,
On le crut vertueux, on en fit un grand homme;
Vous l'aimiez tendrement, vous! et même aujourd'hui
Vous n'avez nul sujet de vous plaindre de lui...
Quoique bien jeune encor, le tyran me redoute,
Et ma tête serait de quelque prix sans doute;
Et l'on pourrait jeter, par un soin complaisant,
Une faible victime à ce dieu malfaisant...
C'est qu'on m'a tant trahi!

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître!

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Et sous le poids d'un maître
Un cœur noble et loyal quelquefois peut fléchir.
Pardon... si de ma peur je ne puis m'affranchir,
Elle ne change point ce qu'en effet vous êtes...
Les anges ont toujours les rayons de leurs têtes,
Quoique le plus brillant soit tombé loin de Dieu.

MACDUFF.

J'ai perdu tout espoir.

MALCOLM.

Peut-être au même lieu

Où j'ai trouvé le doute. — Ah! vos fils, votre femme,
Tous ces gages d'amour, ces doux liens de l'âme,
Comment, pour un voyage incertain, hasardeux,
Les avez-vous quittés sans prendre congé d'eux?
Parlez... Dans mes soupçons ne voyez, je vous prie...

MACDUFF.

Péris, ah! péris donc, malheureuse patrie!
Sur ton trône de fer, tyrannie, assieds-toi;
Et vous, servez Macbeth, car il est votre Roi.
Adieu, seigneur, adieu; je ne voudrais pas être
Le lâche qu'en Macduff vous croyez reconnaître,
Pour tout le sol que tient le tyran sur ces bords,
Y dût-on ajouter l'Inde et tous ses trésors!

MALCOLM.

Ne vous offensez pas de mes craintes, vous dis-je;
D'embûches entouré, faut-il que je néglige
Toutes les sûretés?...

MACDUFF, le cœur navré.

Non, non, vous faites bien;
Et Macduff ne demande et ne promet plus rien.
— Donnez-vous, cœur et sang, à la cause des princes;
Sacrifiez vos biens pour grossir leurs provinces;
Blanchissez sous le casque, et, courbé par le temps,
Veillez et combattez pour des Rois de vingt ans;
Gardez, sans rien prétendre ou sans plainte importune,
La même âme à leur bonne ou mauvaise fortune;
Conduit par je ne sais quel prestige fatal,
Quittez pour eux épouse, enfants, château natal,
La nuit, sans dire adieu, de peur qu'on ne vous crie:

« Vous êtes insensé! » Fuyez votre patrie,
Comme un soldat son poste; allez de cours en cours,
Toujours vos Rois au cœur, leur chercher des secours,
Bien long-temps mendiés, arrachés par contrainte;
Puis à leurs pieds, ainsi qu'au pied de la croix sainte,
Déposez pleurs, injure, et fatigue, et péril....
Vous les verrez ingrats jusque dans leur exil!
Heureux si, pour couvrir par une vile étude
Leur royale indolence et leur ingratitude,
Ils ne flétrissent pas, sans pitié ni raison,
Votre fidélité du nom de trahison!

MALCOLM, suppliant.

Macduff, Macduff!...

MACDUFF, avec un noble courroux.

Il faut que mon cœur se soulage,
Et je reprends enfin la majesté de l'âge.
La vérité des Rois approche rarement;
Mais vous l'entendrez, grâce à votre abaissement! —
Un prince qui profane ainsi les vieux services,
Sans aucune vertu, doit avoir tous les vices;
Il sera juge inique et plus lâche soldat,
Fourbe, impie, oppresseur, tout... car il est ingrat!
Éloignez de son front, grand Dieu, ce diadème
Que j'allais de mon sang lui racheter moi-même;
Car, sous son joug honteux si l'Écosse tombait,
L'Écosse de Malcolm regretterait Macbeth! —

Avec un attendrissement douloureux.

Ton père fut un Roi victorieux et sage;
La Reine, dont je vois les traits sur ton visage,
Plus souvent à genoux qu'assise dans sa cour,

Se plaisait en Dieu seul, et vivait chaque jour
Comme s'il eût été le dernier de sa vie!...
Saints exemples perdus! gloire à jamais ravie!
Eux qui le caressaient d'un regard triomphant,
Qui se glorifiaient déjà dans leur enfant,...
En voyant ce qu'il est, de quels sanglots étranges
Doivent-ils attrister, là-haut, le chœur des anges!
De leurs ailes sans doute ils ont voilé leurs yeux,
Car la honte d'un fils rejaillit jusqu'aux cieux.—
Pardon, mânes sacrés! si mes plaintes profanes
Ont troublé votre paix; pardon, augustes mânes!
Si votre vieux soldat, si Macduff une fois
Est sorti du respect pour le sang de ses Rois;
Mais on navre mon cœur, on suspecte mes armes,
On refuse mon sang, on ne voit pas mes larmes;
Et, guerrier sans reproche, outragé sans remord,
Je n'ai plus qu'à mourir d'une inutile mort! —
Adieu, tout est fini.

MALCOLM, à genoux.

Non, Macduff, non, mon père;
Demeure. C'est à toi de pardonner. — J'espère
Que tu pardonneras. Je suis bien criminel,
Mais vois mon repentir, sans mesure, éternel.
J'abjure dans tes bras mes frayeurs sacriléges.
Ah! si tu savais tout, et dans combien de piéges
Le tyran a tenté de surprendre déjà
Ton Malcolm orphelin, que Dieu seul protégea!
Hélas! jusques à toi je n'ai vu que des traîtres,
Des tigres affamés de la chair de leurs maîtres.
Mon frère, Donalbain, sous leurs dents est tombé,

Et par miracle, moi, je m'y suis dérobé;
Mais, toujours poursuivi de quelque noir fantôme,
Je cherchais un refuge et non pas un royaume.
Tu vins... Ton souvenir se mêlait à celui
Du château d'Inverness, d'où je m'étais enfui,
Au souvenir sanglant de cette nuit terrible
Où mon père... N'importe, et mon doute est horrible;
Le nom seul de Macduff me commandait la foi.
Ah! Macduff, par mon père, encor vivant dans toi,
Dont je veux suivre un jour la lumineuse trace;
Par tes fils, qu'en pleurant tu quittas pour moi, grâce!
Grâce!...Que Dieu nous juge!... oh! par la sainte croix,
Macduff, je ne suis pas le méchant que tu crois.
Ni les impurs désirs, ni le mensonge infâme,
Nuls péchés n'ont terni la blancheur de mon âme.
Hélas! mon premier crime est ce même soupçon
Dont j'implore la grâce!... Ah! dis; quelle rançon
Exiges-tu pour rendre à ton Roi ton estime?
Tu pleures... du pardon c'est le langage intime:
Oui, tu m'as pardonné!... L'Angleterre aujourd'hui
Promet à ma fortune un belliqueux appui;
Où sont tous ses guerriers, que je meure à leur tête,
Ou que de mes états j'achève la conquête?
Tu seras mon seul guide au conseil, dans les camps,
Et si Dieu me rappelle au trône des Duncans,
Gouvernant par toi seul les factions contraires,
Tes vœux seront mes lois, tes fils seront mes frères;
Et, sur mon trône assis près de moi, tu verras
S'il faut compter Malcolm au rang des Rois ingrats!...
Pars, je te suis.

MACDUFF, les larmes aux yeux.

De tant d'émotions rapides
Laissez-moi respirer, et sous mes mains avides
M'assurer de ce cœur que je méconnaissais...

On entend un cor.

Qu'entends-je? n'est-ce pas le cor d'un Écossais?
Silence... Oui... Quel avis funeste ou salutaire
Nous vient-on apporter au fond de l'Angleterre?
Voyons!

Lenox paraît au loin.

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENTS, puis LENOX.

MALCOLM.

Un homme vient qui ne m'est pas connu.

MACDUFF, allant au-devant.

Ah! c'est Lenox... Lenox, soyez le bienvenu!

MALCOLM.

Oui, je me le rappelle... O Dieu, toi qui disposes
Des hommes et du sort, détruis bientôt les causes
Qui nous rendent ainsi l'un à l'autre étrangers!

LENOX, s'approchant.

Dieu vous entende, prince, et de tous les dangers
Vous préserve!

MALCOLM.

L'Écosse existe-t-elle encore?

LENOX.

Elle-même à présent s'épouvante et s'ignore;

Notre mère n'est plus, c'est notre tombe à tous.
Pas un être, excepté les bourreaux et les fous,
Qu'en ce triste pays on voie encor sourire.
La pitié qui partout sous la frayeur expire!
De longs gémissements, des sanglots superflus,
Qui déchirent les airs, et que l'on n'entend plus,
Ou qu'on méprise, ainsi que les cris frénétiques
Et les convulsions des nouveaux fanatiques!...
Comme au temps du déluge, aujourd'hui tout amour
Est éteint dans les cœurs. A chaque instant du jour,
Le glas funèbre annonce un mort, sans que personne
S'informe seulement pour qui la cloche sonne.

MACDUFF.

Quel est le plus récent malheur?

LENOX.

En sait-on rien?
Le désastre d'une heure est un désastre ancien.
Chaque heure en produit cent.

MACDUFF.

Comment ma femme est-elle?

LENOX, après un moment d'hésitation.

Mais... bien.

MACDUFF.

Et mes enfants?

LENOX.

Bien aussi.

MACDUFF.

Sois fidèle.
Le tyran à leur paix n'a-t-il pas attenté,
Dis?

LENOX.

Ils étaient en paix lorsque je les quittai.

MALCOLM.

De vos discours, Lenox, ne soyez pas avare :
Dites ce qui se passe et ce que l'on prépare.

LENOX.

Le bruit se répandait, lorsque je suis parti,
Que des braves, au nord, vous créaient un parti.
On doit croire ce bruit certain, à voir l'armée
Qu'à la hâte et sans choix le tyran a formée.
Il est temps de paraître et de nous seconder,
Prince; votre aspect seul ferait tout hasarder,
Donnerait du courage aux plus timides âmes,
Et dans toute l'Écosse armerait jusqu'aux femmes.

MALCOLM.

Que nos braves amis s'apprêtent sans délais!
Nous marchons à leur aide avec dix mille Anglais,
Dont un Roi généreux, sans que je le demande,
Fait soutenir ma cause et que Siward commande.
La chrétienté n'a pas de plus grand général.

LENOX, avec une profonde tristesse.

Comment pour tant de bien vous rendre tant de mal!
Mais je dois proférer des paroles mortelles,
Que l'air devrait dissoudre...

MACDUFF, avec anxiété.

Eh! qui concernent-elles?
La cause du pays?.. ou bien est-ce un malheur
Qui dans une seule âme enferme la douleur?

LENOX.

Il n'est point d'âme honnête et bonne qui ne prenne

Une part de douleur dans cette affreuse peine;
Mais la plus grande part à Macduff seul revient.

MACDUFF.

Donne-moi d'un seul coup tout ce qui m'appartient.

LENOX.

N'exécrez pas la voix qui va d'un bruit atroce
Vous frapper!

MACDUFF, mordant ses lèvres.

Ho! J'entends!...

LENOX.

Votre château d'Écosse
Est pris, et votre femme et vos fils massacrés...
Vous conter les détails de ces faits abhorrés,
Ce serait vouloir joindre, après de si grands crimes,
Votre mort à la mort de ces chères victimes.
Angus a dirigé tous les coups.

MACDUFF, atterré.

Justes cieux!...

MALCOLM.

Homme, n'enfonce pas ton chapeau sur tes yeux;
Donne à ton désespoir une voix et des gestes;
Car les chagrins muets bouillonnent, plus funestes,
Dans le cœur qui se gonfle et se brise en éclats.

MACDUFF.

Mes enfants aussi!...

LENOX.

Femme, enfants, vassaux, hélas!
Tout ce qu'ils ont trouvé.

MACDUFF.

J'étais absent! ô rage! —
Ma femme morte aussi!

LENOX.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Courage!
Consolons nos douleurs par des coups triomphants.
Venge-toi sur Angus, viens!

MACDUFF.

Il n'a point d'enfants! —
Nous étions ennemis, je le sais; mais quel père
Eût songé...

LENOX.

C'est Macbeth par qui seul tout s'opère.
Angus obéissait, et lui-même a péri;
Mais Macbeth jusqu'au bout au carnage a souri.

MACDUFF.

Tous mes jolis enfants! dévorante Chimère!
Tous!... Avez-vous dit tous? Quoi! les fils et la mère
Enlevés à la fois!... ma femme et tous mes fils!

MALCOLM.

Le destin vous provoque, acceptez ses défis.
Combattez le malheur en homme.

MACDUFF.

Oui... oui... je tâche.
Mais je le sens en homme aussi!... Serais-je un lâche
Pour mourir de chagrin?... Le Ciel l'a vu, le Ciel
N'a pas pris leur défense! Ah! père criminel,
C'est toi qui les livras à leurs barbares hôtes!
Malheureux que je suis! Ce n'est pas pour leurs fautes,
Non, c'est pour me punir des miennes, sans retour,
Que le meurtre a fondu sur eux comme un vautour!

MALCOLM.

Que le chagrin se tourne en fureur dans votre âme!

MACDUFF.

Ah! je pourrais verser des pleurs comme une femme! —
Non; abrége, grand Dieu, le temps et le chemin;
Mets-nous front contre front, Macbeth et moi, demain;
Que ce fer le découvre; et, par mon saint baptême,
S'il m'échappe, grand Dieu, pardonne-lui toi-même!

On entend une musique guerrière. L'armée anglaise défile dans la campagne au fond du théâtre.

LENOX.

L'armée anglaise passe, et, drapeaux déployés,
Se dirige vers nous.

MACDUFF.

Oui, c'est Siward! Voyez!
Aux armes! Sur Macbeth que notre deuil retombe!
Jurons de ne poser le fer que sur sa tombe.

A Malcolm.

Votre sceptre usurpé, Roi, vous sera rendu...

En dévorant ses larmes.

Qui me rendra jamais tout ce que j'ai perdu!

Tous sortent l'épée à la main

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Dunsinane, en Écosse, près de la frontière d'Angleterre. — Une salle dans le château fort. — Nuit.

UN MÉDEÇIN et UNE DAME de la Reine.

LE MÉDECIN.

Enfin, voilà deux nuits, madame, que je veille
Avec vous, sans rien voir de l'étrange merveille
Dont vous m'avez parlé. — Quand, la dernière fois,
S'est-elle promenée ainsi la nuit?

LA DAME.

Je crois,
Docteur, vous l'avoir dit hier : j'ai vu la Reine,
— La nuit même où le Roi, craignant pour Dunsinane[1],
Vint camper son armée autour de ce château, —
Lentement se lever du lit, prendre un manteau,
Ouvrir son oratoire, achever une lettre,

[1] *Dunsinane*, prononcez : *Dunsinène*.

La plier, la sceller, puis retourner se mettre
Au lit, sa lampe en main... et, ce qui me confond,
Elle fait tout cela dans un sommeil profond!

LE MÉDECIN.

Parlait-elle en dormant?

LA DAME.

Oh! oui!...

LE MÉDECIN.

Que disait-elle?

LA DAME.

Des paroles, monsieur, qu'une bouche mortelle
Ne doit pas répéter.

LE MÉDECIN.

A moi, vous le pouvez.
Il faut me confier tout ce que vous savez.

LA DAME.

A personne, pas même à vous. — Je n'ai ni preuve
Ni témoin à l'appui de mon récit. — L'épreuve
Aura lieu devant vous, ou bien... Mais la voilà,
Comme les autres nuits; tenez, observez-la!

Entre lady Macbeth, somnambule, un flambeau à la main.

LE MÉDECIN, la suivant des yeux.

Désordre monstrueux! Jusqu'où l'être dévie!
Ce sommeil accomplit les actes de la vie:
L'oreille n'entend pas, les yeux ouverts sont morts,
Un organe invisible en tient lieu dans le corps;
Ou, comme un Roi jaloux de son pouvoir suprême,
L'âme des sens éteints fait l'office elle-même. —

Montrant lady Macbeth qui frotte ses mains.

Mais que fait-elle ainsi?

LA DAME.

Son geste habituel.
C'est comme un mouvement brusque et continuel.
Elle a l'air de laver ses mains, et puis les cache.

LADY MACBETH, se parlant à elle-même dans son sommeil.

La tache tient toujours.

LE MÉDECIN.

Chut!

LADY MACBETH, marchant et s'arrêtant par intervalles.

Exécrable tache!
Disparais donc, te dis-je. — Une, deux, Vite, allons!
Il faut l'exécuter... Que les moments sont longs!
Va donc!... L'Enfer est sombre! — Ah! fi! c'est une honte!
Un guerrier, avoir peur! — Qui demandera compte
De tout ceci?... Quelqu'un viendrait à le savoir,
Ne se tairait-il pas devant notre pouvoir? —
Mais qui l'eût cru, qu'après tant de jours et de peines,
Ce vieillard eût encor tant de sang dans les veines!...

LE MÉDECIN, écrivant sur des tablettes.

Remarquez-vous?... grand Dieu!

LADY MACBETH, s'asseyant près d'une table.

Macduff avait jadis
Une épouse dans Fife: où donc est-elle, dis? —
Quoi! ces mains ne seront jamais blanches! — Tu blesses
Sans tuer... imprudent! — Ah! plus de ces faiblesses,
Macbeth; vous gâtez tout par vos tressaillements!...

LE MÉDECIN, à lui-même.

Va-t'en, va-t'en d'ici! Tu vois que ses tourments
Exhument des secrets enfouis sous la terre.

LA DAME.

Certe, elle a révélé ce qu'elle devait taire.
Dieu lui seul peut savoir ce qu'elle sait.

LADY MACBETH, portant la main à son visage.

On sent
Toujours à cet endroit comme une odeur de sang!
Cette main défîrait tous les parfums d'Asie!

Poussant de longs soupirs.

Oh!... oh!...

LE MÉDECIN.

De quelle horreur profonde elle est saisie!
Le cœur est bourrelé.

LA DAME.

Moi, je ne voudrais pas,
Pour toutes les grandeurs et tout l'or d'ici-bas,
Avoir un pareil cœur dans mon sein.

LE MÉDECIN.

Bien, madame.

LA DAME.

Mais votre art?...

LE MÉDECIN.

N'y peut rien. Tout le mal est dans l'âme; —
Et pourtant j'en ai vu qui marchaient en dormant,
Comme elle, et qui sont morts dans leur lit saintement.

LADY MACBETH, toujours assise.

Mets ta robe de nuit, colore ton front pâle,
Lave tes mains... et prends un air tranquille et mâle. —
C'est l'heure du succès et non du repentir. —
Banquo dort dans sa tombe: il n'en peut pas sortir!

LE MÉDECIN, écrivant sur ses tablettes.

Encor cela !

LA DAME.

Prions, docteur!... je suis plus morte
Que vive!...

LADY MACBETH, se levant précipitamment.

Au lit, au lit!...viens; on frappe à la porte...
Donne ta main... On frappe, et la lune pâlit...
Viens donc. Ce qui s'est fait est fait... Au lit, au lit!...

Elle s'éloigne et disparaît.

LE MÉDECIN.

Quels forfaits!... quels aveux!... Outrageons la nature,
La nature se venge; et, comme la torture,
L'implacable oreiller confesse l'assassin. —
Elle a besoin d'un prêtre et non d'un médecin.
Que Dieu prenne pitié de nous! — Veillez sur elle;
Qu'elle meure du moins d'une mort naturelle!
Écartez de ses mains tout nuisible instrument,
Et soyez attentive à chaque mouvement. —
Le jour paraît, le Roi dans ces murs va se rendre;
Séparons-nous.

LA DAME.

Adieu!... Que venons-nous d'apprendre!

Elle sort.

LE MÉDECIN, seul.

Jusques à la démence on le dit exalté.
Comme, avec le succès, plus d'un chef l'a quitté,
Tout sera su bientôt des soldats, et peut-être
Diront-ils : C'est vertu que de trahir un traître!

Il sort par une porte latérale. — Macbeth arrive par le fond.

SCÈNE DEUXIÈME.

MACBETH, courtisans, officiers. — Fanfares. — Petit jour.

MACBETH.

Qu'on ne me fasse plus de rapports. Eh bien, soit :
Qu'ils m'abandonnent tous! Mon esprit ne conçoit
Nulle ombre de frayeur jusqu'à ce qu'on m'apprenne
La forêt de Birnam marchant sur Dunsinane.
Qu'est-ce que ce Malcolm enfin? N'est-il pas né
D'une femme? L'Esprit que j'ai questionné
Me l'a dit : « Nul mortel enfanté d'une femme
Ne peut nuire à Macbeth. » — Fuyez donc, race infâme;
Lâches thanes, fuyez! vos guerriers resteront.
Sous ces efféminés d'Anglais courbez le front;
L'âme qui me gouverne est trop forte et trop rude
Pour flotter dans la crainte et dans l'incertitude.

Entre un messager tout pâle.

Que l'Enfer te rappelle et te noircisse, toi,
Avec ta face blême et tes yeux morts!... Dis-moi,
Drôle, où donc as-tu pris ce visage de cire?

LE MESSAGER.

On voit dix mille...

MACBETH.

Oisons comme toi.

LE MESSAGER.

Soldats, Sire.

MACBETH.

Va-t'en piquer ta joue et colorer de sang

Tes traits, blancs de frayeur... Lâche! il en faudrait cent
Pour faire un homme!.. Eh bien! quels soldats? et prends garde
D'inventer! quels soldats, voyons, mine blafarde?

LE MESSAGER.

L'armée anglaise, avec le bon plaisir du Roi.

MACBETH.

Sors d'ici. Ta pâleur communique l'effroi.

Il appelle.

Seyton!

A lui-même.

Je me sens mal; mon cœur défaille et saigne
Quand je vois...

Appelant encore.

Seyton, dis-je!

Retombant dans ses réflexions.

Oui, c'est l'heure. Mon règne
Va s'affermir sans terme, ou se perdre soudain!...
J'ai trop vécu. Je vois le monde avec dédain.
Mes jours, long-temps battus, sous l'orage qui tonne
Pâlissent, plus flétris que les feuilles d'automne. —
Donc, tout ce qui soutient, console les vieux ans,
Obéissance, honneurs, respects, soins complaisants,
Doux cortége d'amis... je n'y dois pas prétendre!
A leur place... à leur place, il m'y faut bien attendre,
Ce seront faux serments, basses soumissions,
Vains hommages de bouche, et malédictions
Dans les cœurs!

Appelant très fort.

Hé! Seyton!

SEYTON, accourant troublé.

Seigneur....

MACBETH.

Quelles nouvelles?

SEYTON.

Les rapports étaient vrais, Sire; Anglais et rebelles
Marchent...

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair,
Pendante par lambeaux, montre mes os à l'air.
Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Il n'est pas temps. En grâce,
Sire...

MACBETH.

Au pied de la tour, mon casque et ma cuirasse.—
Prends vingt chevaux: parcours le pays en stupeur,
Et fais pendre tous ceux qui parleront de peur.

Seyton sort.

Le médecin entre.

C'est vous, docteur? Comment, ce matin, va la Reine?

LE MÉDECIN.

Le corps est moins souffrant que l'âme n'est en peine;
D'étranges visions la privent de sommeil.

MACBETH.

C'est pour guérir ce mal que j'ai pris ton conseil.
Ne peux-tu rétablir une âme dans sa gloire,
Arracher un chagrin cloué dans la mémoire,
Effacer les objets empreints sur le cerveau?
Et, par un élixir d'oubli, quelque art nouveau,

Purifier le sein de ces âcres pensées
Qui sur le cœur meurtri se tordent amassées?

LE MÉDECIN.

C'est au malade même alors à se traiter.

MACBETH.

Ta médecine aux chiens n'est bonne qu'à jeter:
Je ne veux rien de toi.

A ses officiers.

Qu'on m'apporte ma lance;
Et de mes éclaireurs doublez la vigilance.
Les thanes n'ont-ils pas osé m'abandonner!
Docteur, si tu pouvais à présent deviner,
Par le seul examen de l'eau de mon royaume,
Quelle est sa maladie, et composer un baume
Qui lui rendît l'éclat de sa jeune santé,
Dans mes quinze palais ton nom serait chanté!
Extirpe-moi ce mal, te dis-je. Quels breuvages
De ces Anglais damnés purgeraient nos rivages? —
Sais-tu qu'ils viennent?

LE MÉDECIN.

Oui, Monseigneur, je le sais;
Vos ordres inquiets me le disent assez.

Seyton rentre avec quelques hommes d'armes.

MACBETH, à Seyton.

Qu'est-ce encor?

SEYTON.

Nous partions pour battre la campagne,
Sire; mais les archers, que la révolte gagne,
Refusent le service, en tenant des propos
Que le respect...

LE MÉDECIN, à part.

Déjà !

MACBETH.

Qu'ils tremblent ! vils troupeaux ! —
Suivez-moi : je ne crains le poignard ni l'épée,
Tant qu'on ne verra point, de son sol échappée,
La forêt de Birnam marcher vers nos remparts.

LE MÉDECIN, à voix basse.

Va, va, ta royauté croule de toutes parts !

Ils sortent tous.

SCÈNE TROISIÈME.

Dans la campagne, près de la forêt de Birnam.

Arrivent, avec des enseignes et des tambours, MALCOLM, MACDUFF, MENTETH, SIWARD, quelques seigneurs écossais. — L'armée anglaise suit.

MALCOLM, aux seigneurs de sa suite.

Nobles cousins, le jour n'est pas loin, je l'espère,
Où nous enchaînerons le tigre en son repaire;
Je livrerai sa tête à vos glaives vengeurs.
Et vous, braves Anglais, dont les camps voyageurs
Suivent notre fortune, et de l'exil au trône
M'ont rouvert le chemin, j'en jure ma couronne,
Infaillible garant de justice et de foi,
L'Écosse acquittera la dette de son Roi. —
La forêt de Birnam s'étend à notre gauche,
Et des bords, où déjà l'avant-garde chevauche,
On peut voir Dunsinane, où Macbeth règne encor.

MACDUFF.

Que tardons-nous? au son de la trompe et du cor,
Emportons le château par une attaque franche.

MALCOLM.

Non. — Que chaque soldat coupe une forte branche,
La tienne d'une main et s'en couvre en marchant.
Faites exécuter cet ordre sur-le-champ.
De notre armée ainsi nous cacherons la masse,
Et mettrons en défaut les espions. L'audace
Ne doit plus seule agir. Nous avons fait beaucoup,
Mais songeons à ne pas risquer le dernier coup.

MACDUFF, après avoir donné l'ordre aux soldats.

On vous obéit, prince.

Arrive Lenox.

MALCOLM.

Apprend-on quelque chose?

LENOX.

Rien, Monseigneur, sinon que Macbeth se dispose,
Aussi hardi guerrier que sujet déloyal,
A tenir vaillamment dans le château royal.
Il attend, comme nous, qu'on en fasse le siége.

MACDUFF.

C'est là son seul refuge; il faut qu'un mur protége
Un tyran qui n'a plus, contre nos bras vainqueurs,
Le cortége du peuple et le rempart des cœurs.
Ce qui peut fuir a fui; mais dans leurs citadelles
Quelques soldats captifs semblent encor fidèles.
Quant à nous, vrais soldats, dont la fidélité
Repose sur l'amour et vit de liberté,
Prince, vous nous verrez, à votre moindre signe,

Verser de notre sang, qui bouillonne et s'indigne,
Tout ce qu'il en faudra pour faire encor fleurir
La tige de nos Rois, qui ne doit pas périr.
Oui, nous vous conduirons au terme de la route;
Et Dieu dans sa bonté nous regarde sans doute,
Puisqu'il donne aujourd'hui, pour forcer les hasards,
La prudence aux enfants et l'audace aux vieillards.

MALCOLM.

Avare de ce sang dont vous êtes prodigue,
Mon père, à votre ardeur j'ai dû mettre une digue.
Mais tout est prêt: Macduff, Siward, nobles amis,
Le destin de l'Écosse en vos mains est remis,
Et son Roi, jusqu'au bout de nos sanglants désordres,
N'est qu'un soldat de plus qui combat sous vos ordres.
Marchons!

L'armée défile avec des branches à la main.

MACDUFF.

J'ai soixante ans; les combats sont douteux...
Sur votre cœur, Malcolm, pressez-moi devant eux!

Tous sortent par la forêt de Birnam.

SCÈNE QUATRIÈME.

Une grande galerie du château de Dunsinane avec des arcades ouvertes sur les glacis

MACBETH, SEYTON, officiers.

MACBETH.

Sur le bord des remparts qu'on plante nos bannières.
Le cri sera toujours: « *Ils viennent!* » — Prisonnières

Autour de ce château, plus que nous dans ces murs,
Les troupes de Malcolm, en des travaux obscurs,
En d'impuissants assauts, consumeront leurs forces.
Laissons-les donc se prendre à de vaines amorces.
Notre château se rit d'un siége ainsi que nous.
Qu'ils restent, ces Anglais, à s'y morfondre tous,
Pour que, de mois en mois, la fièvre ou la famine
Dans leurs camps amoindris les dévore et les mine!
S'ils n'étaient renforcés par de traîtres soldats,
Nous-mêmes, tout d'abord leur portant les combats,
Nous les eussions pressés corps à corps dans la plaine,
Et rudement chez eux renvoyés hors d'haleine!...—
Quel est ce bruit confus?

SEYTON.

Sire, ce sont les cris
Des femmes du château, qui peut-être ont appris...

MACBETH.

Vois.

Seyton sort.

J'ai presque oublié ce que c'est que la crainte.
Eh bien! j'ai vu le temps où d'une terreur sainte
Mon cœur se fût glacé pour des cris dans la nuit;
Où, si de quelque meurtre on répandait le bruit,
Mes cheveux sur mon front se dressaient d'épouvante,
Et s'agitaient, ainsi qu'une moisson vivante!
Maintenant les horreurs, les fléaux, par milliers
Fondent sur mon chemin, avec moi familiers...
J'en marche environné comme de mon escorte. —

A Seyton qui revient.

Quels étaient donc ces cris?

[illegible]

L'OFFICIER.

Si je mens, tuez-moi; mais, par grâce,
Venez, Sire, du haut de la grande terrasse
Le voir vous-même... oui, voir la forêt s'avancer.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, je te ferai hisser
Vivant au premier arbre, où la faim maigre et blême
Dévorera ta chair avant les corbeaux même.
Si tu dis vrai, qu'importe? Oui, ma peur disparaît,
Et je brave à la fois l'oracle et la forêt.
La forêt vient, dit-on; marchons à sa rencontre:
C'est mettre ainsi pour nous ce que l'on croyait contre.
Tout oracle a deux sens. — Que l'on donne l'éveil!
Aux armes! et sortons. — Je suis las du soleil;
Et mon désir serait que toute la machine
De l'univers criât et tombât en ruine!
Destruction, accours! soufflez, vents meurtriers!
Nous périrons du moins sous nos harnais guerriers.

Il sort précipitamment avec sa suite.

SCÈNE CINQUIÈME.

Devant la ville de Dunsinane, on voit les remparts garnis des soldats de Macbeth. — Le château domine, au fond, à gauche.

Arrivent MALCOLM, MACDUFF, LENOX, MENTETH, SIWARD, seigneurs écossais, l'armée anglaise. — Les soldats portent à la main des branches d'arbres.

MALCOLM, aux soldats.

Halte! jetez chacun le rameau qui vous masque,
Soldats, et que vos yeux s'allument sous le casque!

Voilà le but enfin; voilà ces forts, ces tours,
Où nous venons hâter le festin des vautours.
Que Macbeth fasse encor le vaillant, notre armée
Dans un cercle d'airain tient sa ville enfermée;
Il ne peut fuir son sort. Déjà, dans les rochers
Et dans les bois, partout, désertent ses archers,
Nous n'aurons à frapper que des malheureux Kernes,
Tremblants comme des loups surpris dans leurs cavernes.

A Siward.

Vous, généreux Siward, pressez avant la nuit
L'attaque du château, c'est Lenox qui vous suit;
Macduff et nous, tout prêts au signal des alarmes,
Sur les points menacés nous porterons nos armes.

LENOX.

Prince, que je sois fait prisonnier sans combats,
Si l'on ne dit ce soir : « Le tyran est à bas! »

Siward et Lenox sortent avec une partie des troupes.

MALCOLM.

J'y compte.—Maintenant, que tous les clairons sonnent;
Que ces voix du carnage à tous les vents résonnent!
Macduff, veillez au sud; je vole vers le nord.
Vous ne me reverrez que roi d'Écosse ou mort. —
Gloire à la cause sainte, et que Dieu nous soutienne!

Il s'éloigne avec Menteth, les seigneurs écossais et une autre partie de l'armée.

MACDUFF, seul, avec le reste des troupes.

Voilà ma bonne épée; où rencontrer la tienne,
Macbeth? c'est toi, toi seul qu'il me faut, assassin!
Ah! si quelque autre fer se plonge dans ton sein,
Ma femme et mes enfants, du fond des noirs royaumes,

M'obsèderont toujours, lamentables fantômes.
Je ne saurais verser d'autre sang, roi bourreau;
Viens, ou mon glaive oisif rentre dans le fourreau.
Toi, toi seul! — O fortune, à qui nul ne commande,
Montre-le-moi, c'est tout ce que je te demande.

Il sort avec le reste de l'armée.

SCÈNE SIXIÈME ET DERNIÈRE.

Mouvement de troupes au fond du théâtre. Alarmes et bruits de guerre dans le lointain. Les soldats de Macbeth ont disparu des murs pour se porter sur un autre point de la ville où se donne l'assaut.

MACBETH, arrivant en désordre du côté du château, son épée couverte de sang.

Pourquoi joûrais-je ici le vieux héros romain,
En me donnant la mort avec ma propre main?
Ah! tant que je verrai des hommes, mon épée
A boire de leur sang sera mieux occupée.
Vaincu, trahi, je rôde autour de mon château;
Ils m'ont comme enchaîné tout en vie au poteau;
Mais je veux tout briser sous les fers que je traîne,
Et, comme l'ours captif, ensanglanter l'arène.

MACDUFF, revenant l'épée à la main.

Ah! Macbeth!..—Tourne-toi, monstre, et vois qui je suis!

MACBETH.

C'est toi seul que j'évite entre les hommes... fuis!
Du sang des tiens déjà mon âme est trop nourrie.

MACDUFF.

Je n'ai rien à te dire, exécrable Furie;
Mon glaive seul répond.

Ils combattent.

MACBETH.

Va, tu perds tes efforts;
Ton glaive blesserait plutôt l'air que mon corps.
Qu'il cherche un ennemi tout au moins vulnérable!
Mes jours sont protégés d'un charme impénétrable:
Nul mortel enfanté d'une femme jamais
Ne pourra rien sur moi.

MACDUFF, toujours combattant.

Ce charme, en qui tu mets
Ton assurance, est nul. Que ton génie habile
T'apprenne que, des flancs de sa mère immobile,
Macduff fut avant l'heure arraché par le fer.

MACBETH, reculant avec terreur.

Ah! malédiction sur ta langue d'enfer!
Elle a tué d'un mot la moitié de ma force.
Que la crédulité fasse à jamais divorce
Avec ces noirs démons, tous ces trompeurs devins,
Qui brouillent nos cerveaux par leurs oracles vains,
Dont le sens ambigu, les promesses perverses,
Pour l'oreille et l'esprit ont des faces diverses. —
Va-t'en, je ne veux pas me battre avec toi... non!

Il fait le tour du théâtre en reculant toujours.

MACDUFF, le poursuivant et courant droit sur lui.

Rends-toi donc, lâche! et vis, pour être avec ton nom,
Exposé dans Foris devant la populace,
Comme un monstre bizarre enchaîné sur la place!
Pour enseigne on peindra ton effigie en grand,
Avec cet écriteau : « Venez voir le tyran. »

Nouveaux bruits de guerre au dehors.

MACBETH, relevant son épée.

Je ne me rendrai point, pour baiser la poussière,
Aux aboîments hideux d'une foule grossière,
Ni pour rugir au char de Malcolm attaché;
Et, quoique la forêt de Birnam ait marché,
Quoique tu ne sois pas enfanté d'une femme,
Jusqu'au dernier effort je veux pousser mon âme.

Se couvrant de son bouclier.

Allons! attaque-moi, Macduff, à coups pressés;
Et maudit soit celui qui crîra : « C'est assez! »

Ils combattent de nouveau avec plus de fureur.

MACDUFF.

Tiens!.. tiens!.. et comme moi que Dieu te fasse grâce!..

MACBETH, blessé mortellement.

Ah!.. qu'est-ce donc?.. Malcolm va régner... mais sa race
A celle de Banquo cédera le pouvoir...
Je lui lègue l'oracle... et tout mon désespoir!

Il tombe mort. Macduff, atteint également près du cœur, se soutient à peine.

En ce moment, des trompettes et des clairons sonnent la victoire du côté de la ville; les troupes anglaises, qui ont pris Dunsinane d'assaut sur d'autres points, couronnent les remparts et y plantent les drapeaux de Malcolm. Les portes s'ouvrent, les ponts s'abaissent. MALCOLM, LENOX, MENTETH, SIWARD, les seigneurs écossais sortent triomphalement de la ville, suivis d'une nombreuse escorte, et s'avancent vers les deux combattants.

MACDUFF, prêt à mourir, montrant à Malcolm le corps de Macbeth.

Je meurs... mais il est mort! — Salut, Roi, car vous l'êtes!
La paix enfin jaillit du choc des deux athlètes. —
Mes fils... je vous rejoins! — Mon Dieu, j'ai tant souffert,
Que ce prix glorieux devait bien m'être offert,

De contempler Malcolm vainqueur sous nos bannières,
Et de pouvoir crier, pour paroles dernières :
Vive le roi d'Écosse!

Tous répètent : *Vive le roi d'Écosse!*

MALCOLM, penché sur Macduff expirant.

Ah! j'en jure par toi,
L'Écosse renaîtra libre enfin sous son roi!

Les vivats et les fanfares se succèdent. — Les drapeaux saluent. — La toile tombe.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

DE

MACBETH.

Avant de présenter quelques commentaires sur l'œuvre, il est essentiel de rappeler certains détails biographiques sur l'auteur. On ne peut bien faire apprécier un grand poëte qu'en reportant la pensée des lecteurs au milieu des circonstances, des événements, des mœurs parmi lesquels il a vécu. L'homme ne doit pas être séparé de l'écrivain ni l'écrivain de son siècle. Je ne crois donc pas sans intérêt de reproduire ici quelques passages de la Vie de Shakspeare par Letourneur :

« Williams Shakspeare naquit, en l'année 1564, à Stratford-sur-l'Avon, dans le comté de Warwick. Sa famille était ancienne et considérée dans le pays. Jean Shakspeare, son père, possédait encore, au seizième siècle, quelques fiefs donnés par la couronne à son trisaïeul, en récompense de ses services militaires sous le règne de Henri VII. Il avait été lui même premier magistrat de Stratford. Pour suppléer au modique revenu de son faible patrimoine, il embrassa le commerce des laines. Borné dans sa fortune et chargé

de dix enfants, dont notre poète était l'aîné, il le destina à exercer la même profession, et ne lui donna qu'une éducation négligée, conforme à ses vues.

» A peine le laissa-t-il quelque temps à l'école publique de Stratfort, où l'on prétend que Shakspeare apprit tout ce qu'il a jamais su en latin, et bientôt, interrompant les études de son fils, il le rappela dans la maison paternelle.

» Le jeune Shakspeare vint modestement reprendre son rang parmi ses frères et oublia les premières leçons des Muses dans les arides et pénibles détails du négoce.

» Il n'avait pas encore atteint l'âge de dix-sept ans que, soit par obéissance aux volontés d'un père, soit par une douce et libre invitation de son cœur, il s'engagea dans les nœuds du mariage. Il épousa la fille d'un riche laboureur, nommée Hataway, qui faisait valoir un bien considérable dans le voisinage.

» Son destin paraissait décidé, et c'était fait de Shakspeare. Ses talents extraordinaires allaient périr étouffés en lui-même, lorsqu'un écart de jeunesse vint au secours de son génie et le jeta violemment de cette route obscure dans le chemin de la gloire, où la nature l'appelait.

» Il s'était lié avec quelques jeunes gens ardents comme lui. Un jour, pour inquiéter sir Thomas Lircy, gentilhomme du lieu, jaloux à l'excès de sa chasse, ces jeunes gens, ignorant ou dédaignant les suites d'une pareille imprudence, s'introduisirent furtivement dans son parc et lui dérobèrent un daim. Le baronnet, irrité de ce larcin, poursuivit en justice les ravisseurs. L'indignation que Shakspeare en conçut fit jaillir la première étincelle du feu poétique qui dormait dans son sein : il essaya son talent dans une chanson ou ballade satirique qu'il composa contre son ennemi. Une satire n'était pas un moyen propre à calmer le gentilhomme : il redoubla ses poursuites, et elles devinrent si vives que Shakspeare se vit contraint d'abandonner brusquement sa profession, son pays et sa famille, pour aller chercher un asile dans Londres.

» Perdu dans cette grande ville comme dans un désert, sans

appui, sans connaissances, seul enfin, et soumis à la loi impérieuse du besoin, que devint Shakspeare ? Il lui fallut accepter le premier emploi que lui présenta la fortune. Du temps d'Élisabeth les carrosses étaient rares, et ceux que leur aisance pouvait dispenser d'aller à pied se rendaient à cheval dans les quartiers de la ville un peu éloignés, où les appelaient leurs affaires ou leurs plaisirs. On venait à cheval à la comédie.

» Shakspeare, errant dans les rues de Londres, se trouva conduit par le hasard devant une salle de spectacle. Tout à coup, inspiré par un instinct secret, il s'arrête ; et bientôt, par un effort de courage, s'abaissant avec sa fortune, il se présente et s'offre à garder les chevaux des personnes qui se trouvaient sans domestique. Sa fidélité, sa promptitude lui acquirent en peu de temps la confiance. Tel fut le premier degré par lequel il s'éleva à cette hauteur sublime où l'a placé son génie. Ce fut ainsi, pour nous servir de son expression, *que Shakspeare secoua l'adversité, comme le lion secoue les gouttes de rosée tombées sur sa crinière.*

» Les comédiens du *Globe*, qui étaient alors les plus suivis, ne le laissèrent pas long-temps languir à l'entrée de leur spectacle ; et, recueillant en lui un trésor qui devait les enrichir, ils s'empressèrent de l'admettre dans leur troupe. Rien ne nous apprend que Shakspeare ait excellé dans cette profession, ni même que ses talents aient surpassé ceux de ses camarades dans l'art du comédien. Son nom se trouve imprimé selon l'usage et confondu parmi ceux des autres, à la tête de quelques anciennes pièces ; mais on ignore quels étaient ses rôles favoris. On sait seulement qu'il remplissait à merveille celui du spectre dans sa tragédie d'Hamlet.

. . . .

» Ce serait un spectacle intéressant que de suivre le poète dès le premier pas, de le voir s'acheminer vers le terme d'une carrière escarpée et périlleuse, d'observer quel nouveau degré de perfection une année laissait à l'année suivante. Mais l'étrange oubli de son propre mérite, ou peut-être même l'ignorance in-

concevable qui aveuglait ce grand homme sur la valeur de ses productions, nous a privés de cet avantage. A peine étaient-elles sorties de ses mains qu'il les abandonnait, comme des enfants de rebut, avec une indifférence égale pour toutes, sans aucune marque de prédilection, sans aucune époque de leur naissance. Dans le désordre de cet abandon où l'auteur a jeté tous ses ouvrages, tout ce qu'ont pu faire les différents éditeurs a été de marquer la date de quelques-uns de ses drames par les passages qui s'y trouvent.

» La plus grande partie de ses pièces fut représentée devant Élisabeth. Cette reine lui donna plus d'un témoignage distingué de son estime. Elle lui faisait rendre compte devant elle du plan de ses pièces, et l'aidait même quelquefois de ses conseils. C'est à cette princesse, qui garda sur le trône un célibat précieux à son amour-propre et peut-être utile à son pays, que le poète fait allusion dans le *Rêve d'une nuit d'été* lorsqu'il parle de *cette Vestale couronnée que l'Occident admire.*

» Parmi tous ces caractères différents sortis en foule de la plume de Shakspeare, Élisabeth aimait surtout le caractère original de Falstaff dans les deux parties d'*Henri IV:* elle avait tant de plaisir à le voir qu'elle désira que le poète le reproduisît et le peignît amoureux dans une troisième pièce. Jamais volonté de souveraine ne fut plus heureusement exécutée. Shakspeare prend sa plume féconde, déjà Élisabeth est obéie, et le joyeux Falstaff a reçu une nouvelle existence dans *les Commères de Windsor.*

. . . .

» Élisabeth n'eut pas seule la gloire de récompenser les talents de Shakspeare; le comte de Southampton, fameux dans les histoires de son temps par son intime liaison avec l'infortuné comte d'Essex, se montra jaloux de partager avec elle cet honneur, et Shakspeare lui donna à son tour une preuve de son estime en agréant ses bienfaits et en lui dédiant deux de ses poëmes. Ce fut alors que le père de Shakspeare songea à s'honorer d'un fils qu'il avait peut-être effacé de son cœur. Il tira des Archives de la Nation l'extrait de ses anciens titres de noblesse, et la vanité du

vieillard voulut soutenir du faste d'une généalogie l'éclat que la gloire de son fils réfléchissait sur ses cheveux blancs.

» Ce ne fut point dans une lice solitaire et sans rivaux que Shakspeare moissonna ses lauriers. Trois poètes, ses contemporains, ont laissé des noms célèbres et des ouvrages qui sont encore estimés de leur nation. Beaumont et Fletcher, l'Oreste et le Pylade du monde poétique, étaient entrés dans la même carrière et n'étaient pas des concurrents indignes de lui. Ces deux poètes s'illustraient alors l'un l'autre en confondant leurs talents et leurs travaux, et plus encore par l'exemple d'une amitié trop rare, pour l'honneur des lettres, parmi ceux qui les cultivent. Leur constance à s'aimer fut peut-être plus merveilleuse que celle des deux amis de la fable, puisqu'elle alla jusqu'au sacrifice mutuel de leur amour-propre, sacrifice quelquefois plus pénible que celui de la vie.

» Shakspeare était roi du théâtre lorsque Ben-Johnson se présenta, jeune, inconnu et sans appui. La troupe des comédiens dédaigna son premier essai, et leur ignorance barbare allait immoler ce talent naissant. Shakspeare arrive, et, bien supérieur à ces despotes littéraires qui voudraient étouffer quiconque aspire à régner avec eux, il accueille le jeune auteur, fait jouer sa pièce et donne à l'Angleterre un poète dramatique de plus.

» Shakspeare, au sein de la gloire, se ressouvint du gentilhomme impitoyable qui avait fait autrefois contre sa jeunesse un si lâche abus de son autorité. Il lui pardonnait aisément une persécution qui était la cause de sa grandeur; mais, afin qu'une pareille injustice ne demeurât pas entièrement impunie, il voulut à son tour lui faire ressentir quelques pointes de ce pouvoir que lui donnait le génie. Le poète l'affubla du personnage ridicule du juge de Shallow, dans *les joyeuses Commères de Windsor*. Il borna là l'effet de son juste ressentiment. C'était traiter généreusement un cruel ennemi, dont la fureur l'avait autrefois comme proscrit, banni hors de sa patrie, et l'avait exposé au danger de périr dans l'indigence en voulant faire expier une faute légère, une étourderie de jeunesse, par la prison ou la mort.

» Shakspeare enrichissait tous les ans le théâtre de Londres d'une abondance de chefs-d'œuvre toujours accueillis avec transport par un peuple idolâtre de son génie. Il passa plusieurs années dans le charme de ces applaudissements universels. Mais plus l'homme est grand, et plus vite il se détrompe de ces jouissances de la vanité. Shakspeare fut bientôt rassasié de gloire. Bien différent de ces âmes faibles et pusillanimes qu'effraie le silence de la solitude, et qui ne s'enhardissent à supporter la vie qu'au milieu du tumulte des villes, le pompeux fracas de ses triomphes le fatiguait toutes les fois qu'il se retraçait les douceurs d'une retraite paisible. Il avait toujours aimé la nature; et, depuis qu'il s'était vu comme banni de son sein, il s'était consolé dans son exil à la peindre. Mais c'est dans la vie champêtre qu'il avait joui de tous ses charmes. Sans cesse cette image de ses premiers plaisirs, le doux souvenir des lieux qui l'avaient vu naître, importunaient tendrement son cœur. Il résolut d'abdiquer tout ce vain faste de renommée pour aller reprendre une vie tranquille. Un jour, se dérobant tout à coup à sa gloire, il disparut et retourna sans éclat dans sa chère patrie.

. . . .

» Shakspeare était âgé d'environ quarante-six ou quarante-sept ans lorsqu'il revint à Stratford. Oubliant comme un songe et les applaudissements de la capitale et les chefs-d'œuvre qu'il avait produits, il y vécut en vrai sage, l'espace de sept années, dans la société d'un petit nombre d'amis et de quelques nobles du voisinage, qui s'honoraient alors de leur liaison avec ce grand homme, et qui s'égayaient des restes de l'humeur enjouée du poète.

» On a conservé un de ses impromptus qui lui était échappé au milieu de la gaieté franche et cordiale de leurs entretiens. Un jour qu'un certain M. Combe, fameux dans le canton par son usure et ses richesses, conversait avec notre poète et plusieurs amis communs, Combe s'avisa de dire en plaisantant à Shakspeare qu'il s'attendait bien à avoir une épitaphe de sa façon s'il mourait avant lui, et que, ne pouvant savoir ce qu'on en dirait alors, il

serait bien aise de l'apprendre de sa bouche. Shakspeare paya sur-le-champ sa curiosité par quelques vers dont voici la traduction :

Ci gît un usurier puissant
Que nous appelons Dix-pour-Cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'ira point en paradis.

. . . .

» A peine Shakspeare avait atteint sa cinquante-troisième année : il était à cet âge où les hommes se promettent encore un long avenir. Ses amis se réjouissaient en mesurant l'espace qui lui restait à parcourir, lorsque la mort vint tout à coup l'enlever. Shakspeare fut inhumé dans la grande église de Stratford. On lui érigea dans ce lieu même un monument en cuivre assez honorable pour ce temps. Il est représenté assis sous une espèce d'arcade avec un coussin devant lui, tenant une plume de la main droite et de l'autre un rouleau de papier. On lit sur le coussin le distique suivant :

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, Olympus habet.

» Il avait trop de droits à la reconnaissance de sa patrie pour qu'elle ne lui érigeât pas dans Westminster un monument digne de la gloire que ses talents avaient répandue sur elle. Ce monument lui fut élevé en 1740 avec cette inscription : *Guillelmo Shakspeare, anno post mortem* 124, *publicus amor posuit.* — Il est majestueux et simple. On y voit sa statue de grandeur naturelle ; ses traits sont aimables et pleins de douceur, il est penché sur un piédestal qui porte quelques volumes de ses pièces. Au bas, sont plusieurs bustes de rois et de particuliers, emblèmes de ses différents caractères, et du milieu de ces livres sort un rouleau déployé sur lequel on lit quelques vers tirés de *la Tempête.*

» A côté est le célèbre Rowe, son premier commentateur.

» Shakspeare eut trois filles. Deux furent mariées : l'aînée, Judith, épousa Thomas Quincy, dont elle eut trois fils morts sans postérité ; Susanne, la cadette, la bien-aimée de son père, épousa le docteur Jean Halle, médecin estimé. Celle-ci ne laissa qu'une fille, mariée d'abord à Thomas Nash Ecuyer, puis en secondes noces à sir Jean-Bernard d'Abbington, qui mourut sans enfants. En sorte que la famille de Shakspeare est éteinte depuis long-temps et qu'il ne reste de lui que ses ouvrages, immortelle postérité !

» Sa femme, plus âgée que lui lorsqu'il l'épousa, lui survécut et mourut à soixante-sept ans, l'année même où les deux comédiens Hemminges et Condelle publièrent in-folio la première édition complète des œuvres de Shakspeare.

» Si ce poète par ses grands talents souleva contre lui l'envie, la bonté de son cœur, la douceur de son caractère et sa modestie la désarmaient toujours, et il força ses rivaux à lui pardonner sa gloire, même avant sa mort. Un jour, les amis de Ben-Johnson, pour le flatter, s'efforçaient de rabaisser le mérite de Shakspeare : — Ah ! mes amis, s'écria-t-il, ne disons pas de mal des divinités.

» On disait à la cour de Jacques I[er] : Allons voir à Stratford Jupiter qui s'humanise.

. . . .

» Un matin, il visitait, après une longue absence, une dame qu'il avait connue. Il la trouva en deuil de son mari, chargée de trois enfants et ruinée sans ressource par un procès qu'elle venait de perdre. A la vue de cette famille plongée dans la misère, Shakspeare se sent ému d'une tendre pitié. Il sort, il vole chercher des secours, et bientôt il reparaît avec une somme considérable qu'il avait empruntée. Il embrasse avec transport la mère et les enfants pleurant dans ses bras. Tout autre cœur que le sien, enchanté de lui-même, eût goûté alors le plaisir de la bienfaisance; mais lui, mécontent de ce peu de bien qu'il faisait, il s'écrie en pleurant, par un désir plus généreux encore que son action : Oh ! c'est à présent, pour la première fois, que je voudrais être ri-

che ! — Voilà à peu près tout ce qu'on a pu sauver de l'oubli dans la vie de cet homme illustre. L'histoire fait peu d'attention à celle des grands poètes et des grands philosophes. Ce n'est que dans leurs écrits qu'ils laissent une trace brillante de leur existence. »

. . . .

Les honneurs publics rendus à la mémoire du grand poète dans sa patrie ne s'arrêtèrent pas aux monuments qui lui furent élevés. Le célèbre acteur Garrick conçut, en l'année 1768, l'idée de la fondation d'une fête solennelle et périodique sous le titre de *Jubilé de Shakspeare*, qui fut célébrée la première fois avec une pompe extraordinaire le 6 septembre 1769, pour être ainsi renouvelée tous les sept ans à pareille époque. Les récits de cette première solennité sont fort curieux. Elle dura plusieurs jours, pendant lesquels ce ne furent que processions, cortéges, poésies déclamées et chantées, oraisons funèbres, symphonies, danses, courses, galas, représentations théâtrales. Garrick y figura glorieusement, comme auteur et comme acteur, devant toute l'aristocratie de la Grande-Bretagne et une immense population.

On aime à voir de semblables hommages autour de la tombe des hommes de génie, trop souvent méconnus ou négligés de leur vivant; ce sont comme les magnifiques remords des nations.

Une chronique d'Holinshed, composée d'après Hector Boëce, a fourni à Shakspeare le sujet et les incidents de sa tragédie de *Macbeth*. Il importe d'en retracer ici une analyse succincte et de remonter, pour ainsi dire, le fleuve jusqu'à sa source, comme on l'a fait dans plusieurs éditions et traductions du poète anglais.

. . . .

« Vers l'année 1034, Duncan succéda, sur le trône d'Écosse,

à son grand-père. Macbeth, cousin germain de Duncan par sa mère, était fils de Sinel, thane de Glamis. Duncan, dont la douceur et la bonté allaient jusqu'à la faiblesse, n'était pas un prince belliqueux ; tandis que Macbeth, excellent capitaine, se distinguait surtout par son courage ; mais on reprochait à son caractère une légère teinte de cruauté.

» L'indulgence excessive de Duncan ayant diminué son pouvoir, quelques ambitieux se soulevèrent, et Banquo, thane de Lochaber, chargé de recueillir les revenus du roi, fut contraint de châtier sévèrement les plus coupables. On se révolta. Banquo, pressé de toutes parts et couvert de blessures, eut beaucoup de peine à s'enfuir. Alors Macdowald, chef des factieux, organisa une espèce d'armée en état de résister à la puissance royale. Il dépeignit Duncan comme une *sainte soupe au lait* (*saint hearted milksop*), comme un homme sans énergie, sans courage, et bien plus fait pour commander à des moines qu'à des guerriers écossais. L'insurrection fit de rapides progrès, surtout dans les îles occidentales ; et bientôt de nombreux soldats arrivés d'Islande vinrent se ranger sous les drapeaux du rebelle Macdowald. Les troupes de Duncan furent battues, et leur chef, fait prisonnier par Macdowald, eut la tête tranchée.

» Macbeth représenta au roi que sa faiblesse et son indulgence étaient cause de tous ces malheurs. En même temps il s'offrit à les réparer si Duncan lui donnait le commandement de l'armée ainsi qu'à Banquo. Au seul nom de Macbeth, au bruit de son approche, les rebelles, frappés de terreur, se dispersèrent, et Macdowald, redoutant les supplices qu'avait mérités sa félonie, s'enferma dans son château avec sa femme et ses enfants ; mais enfin, désespérant de pouvoir soutenir plus long-temps le siége, il se tua après avoir massacré toute sa famille. Macbeth entra victorieux dans la citadelle ; et, trouvant le cadavre de Macdowald, il lui fit couper la tête pour l'envoyer au roi ; le corps décapité fut pendu à un gibet. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardents et les plus acharnés dans cette guerre, Macbeth les fit impitoyablement mettre à mort ; et cette cruauté, plus odieuse

encore par la violation de la foi promise, exaspéra les habitants des îles, qui se répandirent contre lui en sanglants outrages. Mais ils expièrent bientôt leurs imprudentes menaces, et de riches présents, une soumission complète, réussirent difficilement à désarmer l'implacable vainqueur.

» Quelque temps après Suénon, roi de Norwége, fit une descente en Écosse. Duncan avait confié une partie de ses forces à Macbeth et à Banquo. Il commandait le reste. Mais, battu par Suénon, il se réfugia dans le château de Perth, où le roi de Norwége vint l'assiéger. Duncan allait d'un moment à l'autre tomber entre les mains de son ennemi; par bonheur, ayant trouvé le moyen de faire savoir à Macbeth le danger de sa position, il lui demanda des secours. Cependant, pour éviter un dernier assaut, qui n'eût pas manqué de lui être fatal, le roi d'Écosse promit au Norwégien de se rendre, et même le jour où l'on ouvrirait les portes fut indiqué. Les assiégeants, qui souffraient beaucoup de la disette, demandaient, en attendant, des vivres. Duncan leur en envoya; mais le pain et la bière étaient mélangés d'un narcotique si puissant que les Norwégiens affamés tombèrent presque aussitôt dans un profond sommeil. Alors, à un signal, les portes furent ouvertes aux troupes de Macbeth, qui, trouvant des malheureux engourdis et incapables de fuir ou de se défendre, en firent un horrible carnage. Il n'y eut dans toute l'armée norwégienne que onze hommes qui parvinrent à s'échapper. Suénon eut le bonheur d'être de ce petit nombre; mais son vaisseau, qui n'avait point assez de bras pour la manœuvre, fut assailli par une épouvantable tempête qui manqua de l'engloutir. Tous les autres navires, battus par l'ouragan, se brisèrent en s'entre-choquant et coulèrent bas dans un lieu nommé les Sables-de-Drownelow, où on les apercevait encore à la mer basse en 1574.

» Duncan, pour remercier le Ciel, ordonna de grandes processions. Mais il apprit tout à coup le débarquement d'une armée danoise sous le commandement de Canut, roi d'Angleterre, qui venait venger son frère Suénon. Les deux frères furent aussi malheureux l'un que l'autre; Macbeth et Banquo défirent com-

plétement Canut, et ce dernier fut contraint de payer un tribut considérable pour avoir la permission d'enterrer ses morts à Saint-Colmes-Inch, où, du temps de la chronique, existaient encore de vieux tombeaux danois.

» Quelque temps après cette victoire, Macbeth et Banquo, se rendant à Foris, furent accostés au milieu d'un bois par trois femmes d'un accoutrement bizarre. Elles saluèrent Macbeth roi; et, comme Banquo se plaignait de ne pas recevoir à son tour une prédiction favorable, elles lui répondirent, de même que dans la tragédie, qu'il serait, lui Banquo, bien plus heureux que Macbeth, qu'il ne régnerait pas comme Macbeth, mais qu'il deviendrait le père d'une longue suite de rois qui gouverneraient l'Écosse.

» Macbeth n'avait pas oublié cette mystérieuse apparition quand le thane de Cawdor, s'étant révolté contre Duncan, fut mis à mort; et tous les titres, tous les honneurs du rebelle passèrent à Macbeth, qui dès lors, ainsi que Banquo, commença de croire fermement aux prédictions des trois sibylles.

» Néanmoins Macbeth aurait pu arriver au trône par une voie légitime; les fils de Duncan n'avaient point encore l'âge exigé par les lois d'Écosse pour régner. Alors, si le roi venait à mourir sans laisser d'héritiers en ligne directe qui eussent l'âge de monter sur le trône, on devait élire le plus proche parent du monarque défunt. Mais Macbeth, trop ambitieux pour attendre et voyant d'ailleurs que Duncan avait désigné son fils aîné, Malcolm, pour successeur avant l'âge nécessaire, Macbeth voulut obtenir le trône par un assassinat. Sa femme, plus ambitieuse et plus cruelle encore que lui, ne cessait de l'exciter à commettre un crime qui devait leur donner la couronne. Sur ces entrefaites, Macbeth, ayant réussi à faire venir dans son château d'Inverness le roi, qui n'avait pas le moindre soupçon, égorgea le malheureux Duncan et se fit proclamer à sa place.

» Le meurtre du roi est rapporté sans aucun détail dans la chronique d'Holinshed; mais ceux qui se trouvent dans la tragédie sont empruntés à la même chronique dans un autre pas-

sage. Ils concernent le roi Duffe, assassiné, une soixantaine d'années auparavant, par un seigneur écossais. Ce roi Duffe, qui protégeait son peuple contre les vexations des nobles, fut déclaré par eux indigne de gouverner, ennemi de la noblesse et des grands. L'irritation augmenta de jour en jour, et Donwald, gouverneur du château de Foris, se chargea d'accomplir à lui seul la vengeance réclamée par tous les gentilshommes. Ce fut principalement sa femme qui l'encouragea dans cet abominable projet. Le roi Duffe venait souvent loger au château de Foris, et rien n'était plus facile que de l'assassiner. En effet Duffe, arrivant quelque temps après, se coucha sans aucun soupçon; et l'épouse de Donwald, qui avait eu soin de jeter dans la boisson des chambellans un mélange soporifique, ne tarda pas à les voir tomber dans une sorte de léthargie. Aussitôt elle appela quatre soldats qui étaient du complot; et, comme Donwald, épouvanté de l'action qu'il allait commettre, sentait son courage faiblir, sa femme l'entraîna dans la chambre du roi, qui fut assassiné pendant son sommeil.

» Ensuite, à l'aide des quatre soldats, ils emportèrent le cadavre, qu'ils mirent sur le dos d'un cheval; puis, ayant détourné une petite rivière à quelques milles du château, ils creusèrent une fosse dans le lit même de la rivière et y enterrèrent la victime; après quoi ils firent repasser les eaux par-dessus la fosse, de peur qu'elle ne fût découverte, et que les blessures du roi ne saignassent à l'approche de ses assassins.

» Donwald, entrant ensuite dans l'appartement du prince, tua les chambellans, qu'il accusa du meurtre. Ce régicide fut suivi de prodiges terribles: le ciel resta pendant six mois enveloppé de profondes ténèbres, et le soleil ne parut point avant que les coupables ne fussent découverts et mis à mort. Après ce juste supplice, la terre, si long-temps nue et stérile, se couvrit bientôt de fleurs et de fruits, quoique la saison fût passée.

» Macbeth régna dix-sept ans. Les dix premières années de son règne, bien qu'entachées d'exécutions sanglantes et de cruautés de tous genres, se distinguèrent par un gouvernement

ferme et solide et par des lois qui ne manquent pas de sagesse. Enfin ses barbaries ne connurent plus de bornes : non moins superstitieux que féroce, il consulta les devins et les sorcières, qui, par des conseils équivoques et perfides, l'entraînèrent de crime en crime à sa perte. »

. . . .

On peut s'étonner que Shakspeare, qui a modelé toutes les situations de sa tragédie sur les événements rapportés dans cette chronique, ait fait de *Macbeth* sa plus belle création. C'est que l'invention réelle d'une tragédie et d'un poème, comme d'un tableau, n'est pas dans le sujet ni dans les faits, mais dans les caractères, dans les sentiments, dans les développements, dans la poésie des détails et du style. Les tragiques grecs, auxquels il faut toujours revenir, ont aussi composé leurs chefs-d'œuvre sur des chroniques traditionnelles, et ils n'en sont pas moins les suprêmes créateurs et inventeurs.

Cette tragédie de *Macbeth*, comme l'a remarqué Schlegel, a beaucoup de rapports avec la célèbre trilogie d'Eschyle : *Agamemnon, les Coéphores, les Euménides*. Dans l'œuvre de Shakspeare il y a également trois actions ou plutôt trois parties distinctes de la même action, une sorte de triple unité : le régicide de Duncan, le meurtre de Banquo et la chute de Macbeth. « La première, a dit un critique moderne dans *Monthly review*, nous montre comment Macbeth est parvenu à la souveraine puissance ; la seconde, comment il en a abusé ; la troisième, comment il l'a perdue. Un chœur d'êtres surnaturels, les sorcières, agissant comme les Furies d'Eschyle, annonce dans les deux poèmes tragiques la destinée du héros ; et de la connaissance d'une nécessité irrésistible résulte, pour l'esprit du spectateur, une atténuation des atrocités qui seront commises. »

Je ne pousserai pas plus loin les réflexions générales sur *Macbeth ;* tout a été dit par les célèbres commentateurs anglais Rowes, Waburton, Ben-Johnson, Pope, Malone, Henley, Steevens, Farmer, Richardson, etc. ; et c'est à leurs excellents travaux que

l'on doit recourir pour toutes les appréciations, de même que je les ai scrupuleusement étudiés pour l'interprétation des passages obscurs ou indécis du texte.

C'est ainsi, comme je l'ai dit dans la préface, que je me suis abstenu d'un jugement approfondi et détaillé sur le génie et les œuvres de Shakspeare. MM. de Châteaubriand, Villemain et Guizot n'ont-ils pas donné leurs dissertations sur ce grand poète? Quand de tels hommes ont parlé, on ne peut que se taire ou répéter leurs paroles. — N'avons-nous pas les éloquentes leçons de M. Saint-Marc Girardin, les beaux et savants commentaires de M. Amédée Pichot? — N'avons-nous pas tout ce qu'a publié M. Philarète Chasles? Peut-on concevoir une critique plus judicieuse, plus profonde, plus inspirée? On a presque lu Shakspeare quand on a lu ce que M. Philarète Chasles en dit; on connaît tout à fait la poésie de l'un quand on connaît la prose des traductions de l'autre. Pour moi, c'est aux publications de cet écrivain éminent que j'ai dû, en grande partie, l'amour et l'intelligence des compositions et du style de Shakspeare. Je ne puis oublier non plus quelques articles de M. Jules Janin, qui a su faire passer dans ses pages si colorées tout le frais enchantement des figures de Cordélia, de Juliette ou de Desdémone, qu'il ressuscite en les touchant de sa plume magique.

J'ai puisé à toutes ces sources fécondes des lumières et la flamme dont j'avais tant de besoin pour me diriger et m'exciter dans mon travail. J'aurais pu m'abstenir de l'éloge, il m'est moins facile de me dispenser de la reconnaissance.

Après la tragédie de Ducis, drame informe dans son ensemble, mais où l'on remarque de très-beaux fragments, comme dans tout ce qu'a écrit ce poète, je ne connais, sur nos théâtres, d'autre imitation du *Macbeth* de Shakspeare qu'un grand opéra représenté, il y a vingt ans environ, avec peu de succès, quoique la musique de M. Chelard contînt des morceaux d'un ordre très-élevé. — Mais, indépendamment des différentes traductions en prose, nous avons eu de nos jours la traduction, en vers blancs, de *Macbeth* par M. de Sorsum, qui a été enlevé trop tôt à la

littérature ; ouvrage d'un homme qui connaissait tous les secrets de la langue anglaise et toutes les ressources de la nôtre. Les vers blancs, qui ont le grave inconvénient de n'être pas des vers chez nous, ont du moins l'avantage de reproduire très-exactement les vers anglais dans un langage cadencé. Puis M. Léon Halévy a fait un *Macbeth*, en vers rimés qui, je crois, devait être donné au théâtre de l'Odéon, et dont plusieurs morceaux très-estimables ont été publiés séparément. Enfin M. Jules Lacroix a fait imprimer en 1840 sa traduction si fidèle et si poétique de *Macbeth*, qui a vivement frappé tous les esprits littéraires. Nous avons terminé notre travail, chacun de notre côté, sans nous concerter et sans nous en rien communiquer, comme le dit M. Jules Lacroix dans son avant-propos ; et, quoique nous ayons eu tous deux en vue une reproduction aussi exacte que le vers français peut la donner, des différences essentielles existent dans nos deux versions, en ce que la sienne, n'ayant été faite que pour l'impression, est plus littérale (ce qui était du reste une difficulté de plus), et que la mienne, destinée d'abord au théâtre, présentait dès l'origine des modifications et arrangements qu'il ne m'a pas été possible de faire complétement disparaître depuis, quand j'eus renoncé à toute idée de représentation. Quoi qu'il en soit, la traduction de M. Jules Lacroix est un des beaux monuments de cette nature que possède notre langue. La versification en est toujours précise, mâle et colorée, serrant de près l'original, comme une armure le corps. Le sens de Shakspeare est partout rendu ponctuellement, et la phrase française n'en est jamais gênée, et le poète ouvre ses ailes, comme si le traducteur ne suivait point son modèle pas à pas. Après avoir énoncé en quoi nos deux ouvrages diffèrent, j'aurais de l'orgueil à pouvoir dire qu'ils se rapprochent en quelque chose; car M. Jules Lacroix, dans cette poésie traduite, s'est montré tout ce qu'il est dans ses poésies d'invention.

D'autres pièces de Shakspeare ont été depuis quinze ans traduites en vers français, dans leur entier ou par fragments, avec une haute distinction. Sans parler des reproductions partielles de

Roméo et Juliette, dont il sera fait mention dans les notes de cette tragédie, il faut rappeler en première ligne l'*Othello* de M. Alfred de Vigny et son *Marchand de Venise*, qui n'a pas été représenté; ce que regrettent tous les connaisseurs, car c'est un des drames les plus saisissants de Shakspeare, et un des ouvrages de M. de Vigny les plus habilement écrits. — Vient ensuite un *Hamlet* de M. Léon de Wailly, dont il a été publié un grand nombre de fragments qui révèlent un poète et un écrivain supérieur. M. Davesiès de Pontès, auteur d'une si élégante traduction des *Amours des Anges* de Thomas Moore, en a une autre d'*Hamlet* en portefeuille, de moitié avec M. Jules Lacroix. Ce qui a transpiré de cette œuvre donne une haute idée de son mérite poétique et littéraire. — Pour être complétement exact, je dois dire qu'il existe dans les cartons de l'Académie royale de musique un grand opéra d'*Hamlet*, dont j'ai composé le poème en collaboration avec M. Émilien Pacini, jeune poète de beaucoup de talent, que j'ai été très-heureux d'avoir deux autres fois pour collaborateur, et à qui l'on doit l'excellente traduction du *Freyschutz*. — Le théâtre de l'Odéon a donné l'année dernière un *Falstaff* imité de Shakspeare par MM. Vacquerie et Meurice, dont le retentissement poétique a été très-grand parmi les gens de l'art. C'est en effet un ouvrage d'une exécution et d'une couleur exquises. On regrette seulement que des exigences scéniques aient déterminé, bien à contre-cœur, les jeunes auteurs à coudre une intrigue vulgaire au drame si franchement bizarre du poète anglais. Certes M. Vacquerie, qui s'était déjà placé si haut par son sévère et délicieux recueil de poésies, a dû souffrir beaucoup d'une pareille nécessité. Le prologue de *Falstaff* est un petit chef-d'œuvre d'esprit et de poésie : il est de M. Théophile Gauthier. — Parmi les traductions partielles de Shakspeare, il faut citer les pathétiques scènes du *Roi Lear*, que M. Antony Deschamps a fait renaître dans la poésie française avec cette justesse de ton, cette énergie d'expression, cette chaleur d'âme, cette versification simple et savante tout ensemble, qui font de sa traduction de *la Divine Comédie* un livre classique dans la

plus noble acception du mot. — Il faut signaler encore les scènes de *Timon d'Athènes*, rendues merveilleusement en vers français par M. Louis Delâtre, dans son beau recueil : *les Chants d'un voyageur*. C'est de la comédie satirique du plus grand éclat et de la plus grande profondeur dans Shakspeare, et M. Delâtre, qui avait déjà donné ses brillantes preuves de poète, a trouvé en lui-même des forces nouvelles pour lutter victorieusement avec le colosse anglais.

Voilà, autant que je puis le croire, le procès-verbal assez exact de nos traductions en vers de l'Eschyle britannique. Il serait pourtant injuste d'oublier la *Galerie des Femmes de Shakspeare* publiée par M. O'Sullivan. Chaque livraison de cet ouvrage contient la peinture analytique du caractère d'une des héroïnes de Shakspeare avec un court exposé de la pièce dont elle fait partie et une citation prise dans le rôle. Quelques-uns de nos écrivains chargés de ce travail ont donné les citations en vers français. Dans ce nombre on a remarqué surtout mesdames A. Tastu et Louise Colet, toujours si poétiquement inspirées et si avidement écoutées et applaudies; MM. Népomucène Lemercier et Casimir Delavigne, dont, hélas! on n'applaudit plus que les ouvrages; et M. Jules de Rességuier, ce poète d'*une puissante élégance*, ainsi que l'a nommé M. Charles Nodier, de qui les jugements restent dans la mémoire, comme ses ravissantes œuvres d'imagination, comme ses moindres paroles, d'une si grande valeur : Esprit si riche qu'il n'a que de la monnaie d'or!

Je crois pouvoir remettre ici sous les yeux du lecteur les deux chapitres que j'ai écrits dans cette collection. Ils ont de l'intérêt par leur nature même, en ce qu'ils présentent l'esquisse (avec des citations en vers) de deux ouvrages, types éminents des deux principaux genres dramatiques dans lesquels a excellé Shakspeare, indépendamment de la tragédie, savoir : le drame fantastique et la comédie.

ANALYSE DU SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

Nous sommes dans Athènes. Deux noces vont se célébrer, celles de Thésée avec Hippolyte, reine des Amazones; celles de Démétrius avec Hermia, fille d'Égée. Mais Hermia s'est prise d'amour pour Lysandre, qui brûle aussi pour elle. Cependant Égée insiste pour que sa fille épouse Démétrius, qui a sa parole; Hermia refuse, et le prince Thésée lui annonce que, d'après la loi d'Athènes, si elle n'obéit pas à son père, elle n'a plus qu'à choisir entre la mort et le cloître des Vestales. Les deux jeunes gens quittent furtivement la ville pour aller chercher un secret hymen sur une rive étrangère. Ils se sont donné rendez-vous dans un bois voisin, au tomber du jour.

La vengeance et l'amour poussent Démétrius sur leurs pas. Hélène y court aussi; Hélène, que Démétrius avait aimée avant de voir Hermia, et qui est restée fidèle à ce volage amant, et dont la douleur s'accroît encore de l'amitié qui l'unit à cette jeune Hermia, sa compagne d'enfance. Toutes deux déplorent la malice du destin en se jurant de s'aimer toujours, malgré cette rivalité involontaire. Démétrius, qui cherchait Hermia, rencontre Hélène et l'accable de ses dédains. La nuit arrive. Obéron et Titania, le roi et la reine des fées, reprennent possession de leur empire et remplissent le bois de leurs sylphes et de leurs charmes magiques.

Un sommeil inconnu s'empare des quatre amants, et alors commence une action fantastique mêlée à l'action réelle. Ce ne sont plus que méprises réciproques et échanges d'amour, occasionnés par les philtres et les talismans des fées et des esprits; car Obéron et Titania étaient en guerre cette nuit-là. Enfin ils se raccommodent, et l'harmonie se rétablit aussi dans le cœur des mortels: si bien qu'au réveil Démétrius retrouve en lui-même toute l'ardeur de son premier amour pour Hélène, qui n'a pas

cessé de l'aimer; il renonce à la main d'Hermia, et dégage ainsi la parole d'Égée. Tout s'arrange : Thésée n'a plus besoin de sévir; trois couples sont heureux; et, pour fêter ces belles noces, des artisans d'Athènes viennent représenter devant la cour une tragédie de Pyrame et Thisbé, sorte de prologue où Shakspeare s'est plu à encadrer une spirituelle et judicieuse critique des acteurs de son temps.

Nous n'avons fait encore qu'indiquer les personnages chimériques de cette œuvre, et cependant ils y sont presque tout : ils en sont la grâce et l'originalité. Mais comment analyser ces créatures aériennes? C'est dans les poésies mêmes de Shakspeare qu'il faut chercher à les connaître; lui seul peut toucher à leurs formes délicates sans les offenser; son imagination seule peut danser avec elles parmi les rayons de la lune et se coucher à leurs côtés dans le calice des roses. Qu'il nous suffise de dire que les amours d'Obéron et de Titania ont leurs quiproquos et leurs orages comme ceux des amants d'Athènes, et qu'il en résulte une double intrigue pleine de surprises et d'agréments.

Le titre de cette pièce, ainsi qu'on l'a remarqué, en annonce toute l'action : ce n'est qu'un jeu léger, fugitif et vague, comme le songe d'une nuit d'été. Au reste l'ouvrage est rempli de traits anachroniques : des héros de l'ancienne Grèce conduits par les fées du moyen âge, ces mêmes hommes rendus spectateurs d'un jeu théâtral qui a tout le caractère des pièces modernes, un mélange singulier des mœurs antiques et des mœurs actuelles, et le changement rapide et alternatif du monde vrai en un monde allégorique présentent, au premier aspect, un ensemble bizarre. Mais comme chaque partie de l'œuvre est bien composée! que de charme et de vérité dans le style de cette fiction!... Au surplus, n'oublions pas que c'est un rêve, et qu'il n'y a de réel dans tout cela que le génie de Shakspeare.

NOTICE SUR LE PERSONNAGE DE TITANIA.

Qu'on se figure la grâce, la bonté et l'amour sous une forme de jeune fille avec des ailes de sylphe et une baguette de fée, et on aura presque Titania. Titania, c'est la personnification idéalisée de tout ce qui est charmant dans la nature, c'est la puissance de la déesse avec la faiblesse de la femme. Elle commande avec douceur à tout un peuple d'esprits; et que leur commande-t-elle? c'est de tuer le ver caché dans le sein odorant des fleurs : ou de faire la guerre aux chauves-souris pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller ses petits sylphes; ou d'écarter la chouette, qui dans la nuit insulte par son cri sinistre aux jeux aériens des fées; c'est enfin de mettre en fuite tout ce qu'il y a de laid ou de malfaisant. Titania se plaît surtout à favoriser les chastes amours, à réunir les cœurs divisés par la méchanceté des hommes ou les rigueurs du sort. Et puis elle veut que tout soit musique et danse autour d'elle. Rien ne lui plaît comme les rondes et les concerts de ses légères et tendres sylphides. Sa vie immortelle se nourrit, minute par minute, de l'amour et des arts, les deux seules belles choses de la terre qu'on retrouvera sans doute au ciel. Titania parle une langue plus molle que la brise d'un soir d'août; Titania glisse dans l'air, et à peine ses pieds ont-ils touché nos gazons qu'elle s'étend voluptueusement sous un berceau de myrtes pour y chercher un frais sommeil sans rêve, ou de beaux rêves sans sommeil.

Cependant un grand chagrin a pénétré jusqu'au fond de son cœur, comme un scorpion dans une rose. Obéron, son époux, le roi des fées, veut qu'elle lui cède son nain, jeune enfant dérobé à un roi de l'Inde. Titania l'aime cet enfant, dont la mère était une fée mortelle attachée à sa cour. De là des querelles qu font que tous les sylphes se cachent de frayeur dans les épis de blé. Obéron, pour se venger de la reine, appelle le lutin Puck et lui ordonne de chercher une fleur magique dont le suc, ex-

primé sur les yeux endormis de Titania, la frappera d'aveuglement et son cœur aussi, de telle sorte qu'elle se prendra d'amour pour le premier objet que rencontrera son réveil, fût-ce un âne ou un singe, et qu'elle lui cédera son petit page sans savoir ce qu'elle fait. Le charme s'accomplit, et c'est sur le tisserand Bottom, à qui Obéron a prêté une tête d'âne, que tombe l'amour de l'aveugle Titania.

Le pauvre Bottom, effarouché de cette bonne fortune, à laquelle il ne comprend rien, cherche à s'enfuir de la forêt où Titania l'a rencontré à son réveil, et voilà comme Titania lui parle dans sa folie d'amour :

Ne cherche pas, mon ange, à sortir de ce bois,
De ma belle prison de mousses et de feuilles.
Tu resteras ici, mortel, que tu le veuilles
Ou non. Car mon oreille est ivre de ta voix,
Et mes yeux de ta forme ; et je commande en reine
A ce peuple d'esprits qu'à ma suite je traîne.
Sur mon empire un seul été règne toujours ;
Tu règnes sur mon cœur, toi ! Viens là, mes amours ;
Viens, je te donnerai pour tes pages des fées
Couvertes d'ambre et d'or et de perles coiffées.
Elles t'iront chercher dans l'abîme des eaux
Mille joyaux sacrés que n'ont point vus les hommes ;
Puis elles chanteront durant tes légers sommes
Sur un doux lit de fleurs caressé de roseaux.
Et je saurai si bien, par ma toute-puissance,
Épurer, en jouant aux flammes d'un éclair,
Les éléments grossiers de ton humaine essence,
Que tu prendras le vol d'un jeune esprit de l'air !
— Holà ! Fleur-de-Pois, Mite, et Graine-de-Moutarde,
Et Toile-d'Araignée ! allons, et qu'on ne tarde !

Quatre fées se présentent.

PREMIÈRE FÉE.

Me voilà toute prête.

DEUXIÈME FÉE.

Et moi de même.

TROISIÈME FÉE.

Et moi.

QUATRIÈME FÉE.

Et moi, reine, où faut-il aller?

TITANIA.

Voilà mon roi
Et le vôtre. Soyez aimables et polies
Pour ce fils de la terre, et faites-vous jolies.
Chantez autour de lui, dansez devant ses pas;
D'abricots savoureux, de la grappe des treilles,
De mûres au sang noir, et de pêches vermeilles,
Et de figues d'Athène embaumez ses repas.
Dérobez tout leur miel aux fécondes abeilles
Pour tempérer son vin de Crète ou de Naxos,
Et dévalisez-les de leurs cires, pareilles,
Dans leur cuisse gonflée, à la moelle des os,
Pour en faire un flambeau, nocturne météore,
Que vous allumerez à l'œil du ver-luisant,
Et qui caressera d'un rayon complaisant
Le songe ou le réveil du mortel que j'adore.
Aux insectes, de l'ombre et du silence amis,
Arrachez doucement leurs ailes bigarrées
Pour écarter, avec leurs gazes colorées,
Les longs dards de Phébé de ses yeux endormis.
— Esprits, inclinez-vous comme devant un mage,
Et d'un culte divin prodiguez-lui l'hommage.

PREMIÈRE FÉE.

Salut, mortel, salut!

DEUXIÈME FÉE.

Salut!

TROISIÈME FÉE.

Salut!

QUATRIÈME FÉE.

Salut !

TITANIA.

Maintenant, aux accords d'un invisible luth,
Portez-le sous mon myrte en berceau. — Prenez garde !
Bien. — La lune d'un œil humide nous regarde ;
Et, quand son chaste front laisse tomber des pleurs,
C'est qu'elle plaint, hélas ! la jeunesse des fleurs,
Si rapide sourire ; ou qu'elle se lamente
Sur quelque vierge en peine et qui devient amante.
Dors, mon enfant, je vais t'enfermer dans mes bras !
— Allons, dispersez-vous, sylphides, fuyez toutes. —
Ainsi le chèvrefeuille en amoureuses voûtes
Se courbe et s'entrelace. — Oh ! va, tu m'aimeras ! —
Ainsi dans ses anneaux la liane avec force
De son sauvage époux emprisonne l'écorce. —
Oh ! j'ai soif de ton souffle embaumé. Laisse-moi
Boire le pur nectar de ta lèvre chérie...
Je donnerais, vois-tu, pour un baiser de toi,
Tout mon royaume de féerie !

On ne saurait croire combien toute cette poésie est délicieuse dans Shakspeare ! Puissent quelques personnes sagaces en deviner ici quelque chose, comme on entrevoit une taille divine sous un informe *domino !*

Enfin Obéron, après avoir obtenu son nain par subterfuge, lève le charme qui pesait sur les yeux de sa reine et changeait son cœur : ils reprennent l'un pour l'autre leur premier et immortel amour, et vont hâter les trois noces athéniennes ; puis ils s'évaporent avec tout leur peuple de fées et d'esprits, car le coq a chanté.

ANALYSE DE COMME IL VOUS PLAIRA.

Frédéric a usurpé le duché de son frère aîné. Le vieux duc s'est exilé dans la forêt des Ardennes avec quelques seigneurs fidèles, parmi lesquels se distingue Jacques, le mélancolique Jacques, un des caractères les plus originaux créés par le génie de Shakspeare. Rosalinde, fille du vieux duc, est restée à la cour de l'usurpateur, qui l'a retenue toute petite auprès de sa propre fille Célie. Cependant Frédéric, jaloux du mérite de sa nièce et de l'affection que tout le monde lui porte, la chasse bientôt de ses états. Célie la suit par dévouement d'amitié jusque dans la forêt des Ardennes. Pour éviter les périls, Rosalinde s'est déguisée en jeune garçon, et Célie en bergère. Là, se trouve le seigneur Orlando, qui, après avoir combattu et triomphé dans une joute à la cour de Frédéric, était venu rejoindre le vieux duc, dont il partageait la mauvaise fortune. Mais il avait vu Rosalinde dans le palais de Frédéric; il l'aimait et en était aimé. — Trompé comme tous les autres, il ne la reconnaît pas sous son déguisement. De là, une intrigue romanesque et amusante et des épreuves amoureuses d'un excellent comique ou d'une poésie délicate. A la fin, Frédéric, qui venait avec une armée pour s'emparer de son frère et le faire périr, est arrêté par un ermite qui le convertit. Il rend au vieux duc ses états et se retire dans un monastère. Rosalinde se découvre et épouse Orlando; Célie épouse le seigneur Olivier, son amant; Phébé, une jeune bergère, épouse son berger Sylvius; et tous s'en vont avec joie à la cour du vieux duc, excepté le mélancolique Jacques, qui est heureux de tout ce bonheur, mais qui demande à rester dans ses forêts.

NOTICE SUR LE PERSONNAGE DE ROSALINDE.

Fière et douce, aventureuse et sage, espiègle et tendre, rieuse et passionnée, faible et courageuse, naïve et inspirée, — une Grâce — une Muse — un Ange — un Lutin — telle est la femme que Dieu a faite, telle est la Rosalinde de Shakspeare. C'est une jeune fille complète, avec des défauts charmants et des vertus charmantes aussi, chose plus belle et plus rare. Oh ! si la vertu savait être toujours aimable, quel tort elle ferait au vice ! Mais elle lui fait trop souvent beau jeu, en se bornant pour elle-même à un succès d'estime qui tourne bientôt à l'ennui, tandis que le vice usurpe la vogue par mille séductions. Pour Rosalinde, elle n'a qu'un seul défaut un peu grave : une trop grande facilité d'amour. C'est-à-dire qu'elle aime vite celui qu'elle aimera toujours, et qu'elle avoue tout haut et tout de suite ce que d'autres femmes font semblant de taire, ou ce qu'elles cachent réellement, faute d'aimer beaucoup.

Un peu d'amour sans doute est facile à cacher !

Comme s'écrie Juliette, l'autre divine enfant de Shakspeare.

Rosalinde est la plus jolie brune du monde, avec sa physionomie mobile, son regard pétillant, son parler vif et spirituel à tout coup. Et il y a des gens qui croiraient à cause de cela qu'elle n'a pas une sensibilité bien profonde. Eh ! mon Dieu, la gaieté de l'esprit n'a rien d'incompatible avec la mélancolie même ; et si Rosalinde a des étincelles dans les yeux, c'est qu'elle a un foyer dans le cœur. Elle pourrait dire, en le disant mieux, ce qu'autrefois j'ai fait soupirer à la *jeune Emma :*

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère... oh ! non pas.
Je chante ? écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

Quant à ces femmes qui sont, dès le matin, perdues de mélancolie, et qui, le soir, se parent encore de leur tristesse.... masques sans visages dessous! Tout en étalage, rien au magasin!

Oh! que tu vaux bien mieux, ma charmante Rosalinde, passant du rire aux larmes, de la gentillesse à la dignité, de l'épigramme à l'élégie! Toi si variée sans être variable, car tes sentiments sont fidèles sous ton humeur changeante. — Tu ne fais point la sensible, tu l'es. Quand ta cousine Célie s'exile avec toi, tu ne lui dis presque rien de ta reconnaissance, mais tu fais tout pour la marier à celui qu'elle aime. Est-il un meilleur remercîment? — Quand tu revois ton vieux père, tu ne te fonds pas en sanglots ni en extases; tu craindrais de l'attendrir ou de l'exalter imprudemment. Tu mesures les émotions et la joie même à sa faiblesse. Mais avec quelles nobles et puissantes paroles tu l'avais vengé, en son absence, des outrages de l'usurpateur! Comme tu étais bien sa fille! — Et que tu nous plais encore par ta hardiesse empruntée, par ta gracieuse mutinerie, quand, sous l'habit d'homme qui te déguise aux yeux de ton cher Orlando, tu peux lui dire et lui répéter de ces choses d'amour qu'une jeune fille ose à peine penser en rêvant, et t'enivrer de ses réponses enflammées et de ses longs aveux à sa Rosalinde, absente pour lui! — Et tes doctes conseils ou tes amusantes leçons à tous ces bergers-amants qui viennent te consulter!... Toute cette cour d'amour dans la forêt des Ardennes!

Shakspeare n'oublie jamais d'appeler les harmonies ou les contrastes de la nature au secours des situations dramatiques. C'est un charme et une puissance qui ne sont qu'à lui. Le langage épuré du vieux duc et de ses seigneurs, les entretiens délicats, enjoués ou passionnés de Rosalinde, de Célie et d'Orlando, forment une *antithèse* ravissante et imprévue avec les grands chênes sauvages et les sombres enfoncements des bois où on les entend. C'est aussi un contrepoids agréable et philosophique aux discours violents et brutaux de Frédéric et de ses gens, au milieu des fleurs de son parc et des riches et élégants lambris de son palais.

Enfin, l'âme du spectateur ou du lecteur est heureuse, comme le *mélancolique Jacques,* de tous les bonheurs que le poète a rassemblés au dénoûment de son œuvre, mais surtout du bonheur de Rosalinde. — Et on est certain de celui d'Orlando, car un peu trop de franchise et d'expansion, voilà tout ce qu'on a pu reprocher à sa Rosalinde; et ces petits défauts de la jeune fille deviendront les plus adorables qualités de la femme.

Voici un passage qui donnerait une juste idée de l'imagination et du langage de Rosalinde, si mes vers, très-fidèles à la lettre de Shakspeare, l'étaient encore à son esprit. — C'est à la 3e scène du 4e acte. — Rosalinde, déguisée en jeune garçon, s'amuse à éprouver et à intriguer Orlando, en lui disant d'agir comme si c'était la vraie Rosalinde qui fût devant ses yeux.

ORLANDO.

Ah! j'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes,
Parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Et vous faites
Fort mal. Car je vous dis, en sa personne, moi:
Je ne veux pas de vous.

ORLANDO.

Il faut donc que je meure
En personne?

ROSALINDE.

Non pas. — Mourez, comme j'en voi,
Par procuration, jeune homme, à la bonne heure.
— Le pauvre monde est presque âgé de six mille ans,
Et, depuis qu'à grands pas le vieux faucheur moissonne,
Il ne s'est jamais vu d'hommes assez galants
Pour expirer d'amour... expirer en personne!
— Ce type des amants, Troïlus, eut, un jour,
Le crâne fracassé d'un bon coup de massue;
Et cependant (voyez l'espérance déçue!)
Il avait fait, dix ans, tout... pour mourir d'amour!

— Léandre, si vanté, sans l'accident funeste
D'une très-chaude nuit, eût vécu tout le reste
De ses jours, fort heureux, ainsi qu'auparavant,
Quand même Héro, par goût, se fût mise au couvent.
Car, sachez que, n'ayant que la lune pour lampe,
Léandre se baignait, un soir, dans l'Hellespont;
Mais que sa jambe y fut prise par une crampe,
D'où vient qu'il se noya. — Voilà tout, j'en répond.
Et les historiens nous disent, d'âge en âge,
Que c'était pour Héro de Sestos. — Badinage!
Purs mensonges que tout cela, je vous promets.
Il est vrai qu'avant nous nos pères disparurent,
Que les frêles humains dans tous les temps moururent,
Et que les vers toujours s'en sont régalés... Mais
Qu'il en soit mort un seul pour fait d'amour, jamais.

Maintenant, si l'on passe aux traducteurs en prose de Shakspeare, on retrouve encore les plus beaux noms littéraires de notre époque : cette même *Galerie* s'est enrichie des tableaux de madame la princesse de Craon, de mesdames Desbordes-Valmore, George Sand, Belloc, etc., et de MM. de Jouy, de Pongerville, Dupaty, Paulin Pâris, Gérusez, Frédéric Soulié, etc. Il est seulement à regretter que les citations n'aient pas été écrites en vers par M. de Pongerville, dont tout le monde admire la poésie, et par M. Dupaty, qui, dans sa tragédie des *Croisades*, connue de quelques privilégiés et qui le sera bientôt du public, nous révélera, on peut l'affirmer sans crainte, un poète aussi vigoureux, un artiste aussi parfait qu'il s'était montré toujours écrivain plein d'esprit et de grâce.

Dans la *Bibliothèque anglo-française*, dirigée encore par M. O'Sullivan, qui l'a augmentée d'excellentes notices critiques et historiques, figure, en tête des traducteurs, indépendamment de plusieurs écrivains déjà cités plus haut, M. Jay, dont les tra-

ductions de Shakspeare peuvent être regardées comme des modèles du style coloré, de l'exactitude sans servilité et de la sévère élégance; M. Nisard, qui marque tout ce qu'il écrit au coin du goût et de la science profonde du langage; MM. Ernest Fouinet, Mennechet, Lebas et quelques autres dont les noms sont également accoutumés aux légitimes succès.

Je me complais, je l'avoue, dans cette nomenclature des modernes traducteurs de Shakspeare; c'est comme une couronne de talents et de renommées sur le front du grand poète méconnu de la France pendant deux siècles, et qui obtient enfin, dans le nôtre, une réhabilitation à laquelle je n'ai cessé de travailler moi-même depuis près de vingt ans. Qu'on me pardonne le soin religieux que je mets à rassembler tous ces hommages des esprits les plus éminents ou les plus cultivés de notre époque, pour réjouir et honorer la mémoire de l'immortel Shakspeare, et pour apprendre, par tant d'exemples, aux gens du monde et même à des gens de lettres qu'ils peuvent, sans aucun scrupule, reconnaître un génie salué roi par toute l'Europe, et admettre qu'une gloire de deux cents ans n'est point une gloire usurpée.

Quant à la traduction complète des œuvres de Shakspeare par MM. Guizot et Amédée Pichot, ou plutôt à la refonte si perfectionnée de la traduction de Letourneur, c'est un monument qui restera, parce que les bases en sont aussi solides que les ornements en sont riches et de bon goût.

Il est temps d'arriver aux notes particulières sur *Macbeth* et sur mon travail, et je les aborde sans plus de détours.

ACTE PREMIER.

I.

Page 3.

Quand nous remettrons-nous à notre œuvre ordinaire! etc.

Les trois Sorcières, aux éclats de la foudre, venant maudire et

blasphémer, puis, jetant dans l'ombre *un sort* sur Macbeth tandis qu'il combat au loin, placent tout d'un coup l'action et les spectateurs sous l'influence de la terreur. C'est un des grands secrets de Shakspeare. Les expositions de ses drames sont, en quelque sorte, comme les ouvertures des opéras, qui donnent d'avance la couleur générale de l'œuvre. Cette apparition des êtres surnaturels au lever de la toile convenait essentiellement à une tragédie épique comme *Macbeth*.

C'est ainsi que M. Alexandre Soumet ouvre sa magnifique tragédie de *Saül* par les imprécations menaçantes de la pythonisse, qui est comme la personnification de l'Esprit du mal, et qui vient dérouler, avec un rire d'enfer, devant les spectateurs le lugubre prologue du drame terrible dont ils vont être témoins. Pour de semblables inventions, il ne suffit pas d'être auteur dramatique, il faut être encore grand poète. Aussi M. Alexandre Soumet nous a-t-il donné *la Divine Épopée*, mêlant de cette sorte la palme de Milton au laurier de Shakspeare.

II.

Page 4.

Pourquoi loin de Foris, sire, en ce jour d'alarmes, etc.

J'ai dit dans la préface que j'avais quelquefois supprimé un changement de décors et conservé la scène dans un même lieu quand l'action ne me paraissait pas devoir en souffrir. En voici un exemple. Dans la pièce de Shakspeare cette seconde scène se passe à Foris, au palais du Roi, où se rendent les messagers apportant des nouvelles de la bataille. Cela est plus naturel et plus exactement vrai; mais il faut tout de suite après revenir dans la plaine de bruyères, pour retourner encore presque immédiatement dans le palais du Roi. Cette course continuelle d'un lieu à l'autre, que Shakspeare fait faire à l'esprit et aux yeux du spectateur, est fatigante et monotone; et l'art est trop sacrifié à une

importune réalité. J'ai pensé que le vieux Roi, impatient de nouvelles, pouvait s'être rendu lui-même, avec ses fils et sa suite, dans la plaine qui avoisine le champ de bataille, et c'est là qu'il apprend les victoires de Macbeth et qu'il donne ses ordres. Puis il retourne dans sa capitale. De cette manière le premier acte ne nous montre qu'une seule fois la plaine de bruyères et une seule fois le palais de Duncan. Il me semble que la composition y gagne plus que la vérité n'y perd.

II.

Page 9.

— D'où viens-tu donc, ma sœur?
— De tuer le pourceau.

Tout le dialogue des Sorcières, dans la première partie de cette scène, est d'un grotesque d'images et d'expressions qui caractérise profondément la différence de ces décrépites et hideuses Parques des nations du nord avec les Furies de la fable grecque, toujours nobles et belles, jusque dans l'horreur qu'elles inspirent. Les Sorcières ne peuvent pas avoir les traits ni le langage des Euménides; Shakspeare l'a parfaitement senti. Toutefois j'avais retranché pour la représentation la plupart de ces détails, plus curieux de style et de mœurs qu'intéressants pour la scène. Si jamais un théâtre voulait représenter cette pièce, il pourrait se servir des arrangements qui suivent :

SCÈNE III.

LES TROIS SORCIÈRES, revenant chacune d'un côté différent.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

D'où viens-tu donc, ma sœur?

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

De consulter l'Esprit.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Moi de même.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

J'ai lu ce qui n'est pas écrit.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moi de même.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Forfaits monstrueux !

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Grande alarme !

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Beaucoup de sang !

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Rions ! accomplissons le charme !

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour ! le tambour ! Macbeth est en chemin. »

Le reste de la scène suit comme dans la pièce imprimée (fin de la page 10).

IV.

Page 12.

Salut, Macbeth, salut! Un jour, tu seras roi!

Les Sorcières ont d'abord salué Macbeth thane de Glamis ; il l'était en effet par la mort de Sinel, son père, dont lui seul avait encore connaissance ; puis elles l'ont salué thane de Cawdor : il va l'être par la disgrâce et le supplice inattendu de ce seigneur, qu'on lui annoncera au nom du Roi dans la scène suivante. Ces deux premières vérités troublent étrangement l'esprit de Macbeth, et lui font croire à la vraisemblance de la troisième prédiction : « Tu seras roi ! » — Toute cette combinaison est pleine d'habileté.

A dater de ces paroles des Sorcières, il n'y a plus de repos pour Macbeth... Mon frère Antoni, dans une des belles odes de notre temps, a jeté allégoriquement toute la destinée du général de Duncan à travers la vie du poète. Cette ode, qui est un hommage au génie, étant dédiée à M. Victor Hugo, retrace à grands traits, dans sa longue et cependant trop courte métaphore, les événements et les funestes émotions de Macbeth. Ce n'est donc pas seulement une excellente poésie, c'est encore un très-bon commentaire; et, à ce titre, je la donne ici.

LE POÈTE.

ODE

A VICTOR HUGO.

« Comme autrefois Macbeth, ramenant son armée
De sang et de carnage encor tout enflammée,
Rencontra les trois Sœurs et fut muet d'effroi
Lorsque, posant le doigt sur leurs bouches livides,
Elles firent sortir de leurs mâchoires vides :
« Salut, Macbeth, tu seras roi! »

Et puis, l'esprit troublé par les vieilles Sorcières,
Ne vit plus ses soldats passer sur les bruyères,
N'entendit plus des cors le murmure lointain;
Mais, pâle, et l'œil hagard, et la tête baissée,
Marchant vers Inverness, parlait à sa pensée,
Impatient de son destin;

Ainsi, tout palpitant sous un regard sublime,
D'une autre royauté la future victime
Rencontre le génie à son fatal moment;
Et lui : Salut, dit-il, car tu seras poète!
Et, comme les trois Sœurs, cet incomplet prophète
Montre la palme seulement.

Alors, pour accomplir sa redoutable tâche,
Le condamné s'avance agité sans relâche,
Tel qu'un vaisseau qui suit le flux et le reflux;
Il veut se reposer... Tonnant à son oreille,
Une voix formidable en sursaut le réveille:
Debout! tu ne dormiras plus.

Comme un simple convive il s'asseoit à la table
Et veut prendre sa part; mais le sort indomptable
Change les cris de fête en un funèbre écho;
Il veut boire à la coupe, et sa lèvre se glace;
Car il voit se lever à sa lugubre place
L'ombre sanglante de Banquo.

Que de fois, s'enfonçant dans la sombre carrière,
Il se rejettera tout à coup en arrière
Et voudra voir le but s'éloigner de sa main!
Poussé par le génie et par ses destinées,
Il marchera bientôt à plus grandes journées,
Foulant les ronces du chemin.

Enfin on le verra, triste, assis sur un trône
Que cette foule aveugle en criant environne,
Comme si celui-là pouvait être usurpé;
Et, se tournant alors vers sa belle complice,
Le poète dira, lui montrant son supplice:
Muse, pourquoi m'as-tu trompé?

Mais, non plus qu'à Macbeth, l'homme né de la femme
Ne pourra lui ravir cette divine flamme
Qui sans cesse l'anime et le consumera;
Et, quand viendra le temps, il rendra la couronne
Et ce sceptre si lourd à celui qui les donne
Et seul aussi les reprendra. »

ANTONI DESCHAMPS.

M. Ponsard s'est souvenu des Sorcières de Shakspeare lorsque, dans sa tragédie de *Lucrèce*, il fait dire par la sibylle : « *Salut, Brutus, premier consul romain !* »

V.

Page 15.

Le roi, Macbeth, a su la défaite rapide, etc.

C'est dans la bouche de Macduff que je mets ce discours, c'est lui que je charge avec Lenox du message du Roi auprès de Macbeth. Dans Shakspeare deux autres seigneurs, Rasse et Angus, en sont chargés. Ce petit changement de personnages, indifférent en lui-même, a, selon moi, un véritable avantage pour l'économie du drame. Lenox et surtout Macduff ont des rôles importants ; Rasse et Angus, au contraire, n'avaient presque plus rien à dire dans le reste de l'ouvrage : j'ai préféré faire de ceux-ci des personnages muets et renforcer d'autant les deux premiers. Il y a là double bénéfice. Fondre en un seul, quand on le peut sans inconvénient, plusieurs personnages secondaires est toujours une bonne opération ; elle facilite la représentation, simplifie les rouages et corrobore le principe de l'unité, si essentiel dans toutes les parties d'une œuvre dramatique. C'est une des rares licences que je me suis permises avec Shakspeare, comme l'indique un passage de ma préface.

VI.

Page 17.

S'il meurt, ses fils n'ayant pas l'âge, etc.

D'après la loi d'Écosse, ainsi que la chronique le rapporte, la couronne devait revenir de plein droit à Macbeth, en sa qualité de plus proche parent du Roi, si ce Monarque mourait sans laisser de fils qui eussent l'âge pour régner... et les deux jeunes

Princes sont en effet mineurs encore au moment de l'action. J'ai ajouté deux vers pour faire ressortir cette circonstance, qui éclaire la situation, et que Shakspeare a négligé de rappeler, sans doute parce qu'elle était trop connue de son public.

VII.

Page 20.

. . . . Malcolm est dès demain
Prince de Cumberland, etc.

Le roi d'Écosse, selon la même loi, pouvait désigner un de ses fils pour lui succéder en le nommant prince de Cumberland, quel que fût d'ailleurs l'âge de ce fils; et cela au détriment du premier Prince du sang. — C'est ce que fait Duncan. Voilà un nouvel obstacle sur la route de Macbeth. Que le Roi meure, le trône appartient dès à présent à Malcolm, quoiqu'il n'ait pas atteint sa majorité. Les idées de Macbeth en sont bouleversées; mais son feu d'ambition va s'en accroître.

VIII.

Page 25.

Ce château me paraît dans un site charmant.

Rien de plus gracieux et de plus touchant que cette entrée du vieux Roi dans le château d'Inverness. Duncan s'abandonne aux émotions les plus douces de la nature et de l'amitié, et cette calme sérénité ajoute à la terreur de la situation et à la pitié des spectateurs, qui savent que le meurtre l'attend dans les foyers de l'hospitalité.

J'ai terminé le premier acte sur ce tableau, quoique dans les éditions de Shakspeare il ne se termine qu'après la grande scène où lady Macbeth décide son mari à tuer lui-même le Roi. Cette

scène, qui fait faire un grand pas à l'action, me paraît mieux placée en tête du second acte, beaucoup moins long d'ailleurs que le premier. Au surplus, la division des actes, comme on sait, était souvent fort arbitraire dans les pièces de Shakspeare; et j'ai pu me permettre ce changement, qui me plaît, sans me croire coupable d'infidélité.

ACTE DEUXIÈME.

I.

Page 28.

Il est là, sous ma garde! il rit, exempt de faute;
Je suis né son parent, son vassal... c'est mon hôte.

Tout ce plaidoyer de Macbeth en faveur de Duncan vous pénètre au fond de l'âme dans l'original; et quelle force d'argumentation infernale ne faut-il pas à lady Macbeth pour replonger son mari dans la voie du meurtre! Elle y parvient cependant; et plus tard, le crime consommé, elle fléchira sous ce poids. et elle en mourra! tandis que Macbeth domptera enfin ses remords et marchera, fier et indomptable, de forfaits en forfaits, après avoir long-temps hésité pour commettre le premier! Cette double courbe en sens inverse que décrivent l'homme et la femme est un des plus vrais et des plus philosophiques tableaux qu'un poète ait jamais tracés : l'homme indécis, plein de trouble et même de pitié avant le meurtre; puis, l'acte commis, affrontant les cris de sa conscience et tous les dangers; la femme, au contraire, ardente et impitoyable dans son ambition, et poussant au crime le bras de son mari, puis retrouvant toute la faiblesse de sa nature quand la chose est accomplie, et succombant physiquement à ses impressions morales!...

II.

Page 32.

C'est un faucon royal, qu'en sa haute demeure, etc.

Ces phénomènes effrayants qui ont marqué la nuit du meurtre de Duncan, Shakspeare en a rejeté la peinture dans une scène épisodique à la fin du deuxième acte. J'ai supprimé cette scène et reporté ici les beaux détails qui s'y trouvent, et qui me semblent mieux à leur place.

III.

Page 35.

Va dire à Milady qu'elle sonne la cloche,
Quand ma boisson de nuit sera prête là-haut.

C'est le signal convenu pour avertir Macbeth que sa femme a enivré avec une liqueur soporifique les deux chambellans qui gardent Duncan, et qu'on peut sans crainte accomplir le meurtre. Macbeth reste seul à attendre dans les ténèbres ce sanglant appel, et voilà qu'un poignard lui apparaît dans l'air, aux éclats de la foudre, et semble lui indiquer la chambre du Roi. Cette apparition, qui n'est que la pensée visible de Macbeth, produit le plus terrible effet. Au reste tout ce monologue est pur et correct de style et de versification autant qu'il est sublime d'idées et profond de sentiments. Tous les passages capitaux des tragédies de Shakspeare sont irréprochables de forme et d'expression, et le goût y domine avec le génie; c'est ce qu'on ne saurait trop répéter.

IV.

Page 37.

Ce qui les engourdit exalte encor mon âme.

Lady Macbeth, qui a fait boire jusqu'à l'ivresse complète les officiers de Duncan, a bu elle-même du vin pour s'animer. Elle l'annonce ainsi.

V.

Page 38.

. . . . J'ai fait le coup... Dans l'ombre,
N'as-tu pas entendu quelque bruit! etc.

Macbeth, effaré, sort de l'appartement du Roi, tenant deux poignards dans ses mains. Cette indication, qui manque dans le texte anglais, est nécessaire pour l'intelligence de la scène. Macbeth, comme sa femme le lui avait dit, s'est servi pour le meurtre des poignards que portaient les deux chambellans; et, dans son trouble, il les apporte tout sanglants. Aussi lady Macbeth va-t-elle les lui faire reporter, et il s'en servira encore une fois pour tuer les deux officiers, qu'il sera censé avoir punis de cet assassinat, dont ils seront accusés par lui-même. Tout le dialogue qui suit l'entrée de Macbeth est effrayant de réalité. On croit assister au premier égarement d'esprit d'un homme qui vient de commettre un crime. — M. Népomucène Lemercier, dans sa belle tragédie d'*Agamemnon*, si parfaitement empreinte d'ailleurs du génie antique, a imité presque mot pour mot ce dialogue dans la scène entre Égisthe et Clytemnestre, qui suit le meurtre du Roi d'Argos. Seulement les rôles sont intervertis, puisque c'est Clytemnestre qui a fait le coup.

VI.

Page 39.

. . . . L'un d'eux s'est écrié :
Dieu nous assiste! et l'autre : *Amen*, etc.
. . . .
Je n'ai pu dire *amen*, quand ils disaient entre eux :
« *Dieu nous assiste!* » . . . .

Ces détails sont d'un intérêt profond et d'une vérité frappante, comme l'exclamation qui suit :

« Ah! Macbeth a tué le sommeil, le doux baume
Des blessures du cœur, l'hôte doré du chaume, etc. »

Notre tragédie française, qui excelle par d'autres qualités, n'atteint pas à ce naturel suprême, à cette pathétique simplicité.

VII.

Page 42.

Vous avez le sommeil, ami, plus dur qu'un roc.

Il y a en cet endroit, dans la tragédie de Shakspeare, un monologue burlesque d'un portier ivre qui va ouvrir à Macduff, et l'entretien continue sur le même ton avec ce seigneur. J'ai supprimé la scène et le portier, qui, dans ma traduction, s'est fondu dans le personnage de Seyton, serviteur de la maison de Macbeth. Rien n'est moins convenable que de froids quolibets dans une telle situation ; rien n'était plus facile que de les faire disparaître. Ces espèces d'intermèdes d'un bas comique sont des concessions que le poète faisait au mauvais goût de son siècle. C'est peut-être à cette condition qu'il lui était permis ensuite d'être pur et sublime.

VIII.

Page 48.

Loin, bien loin de l'Écosse allons porter nos pleurs,
Ou voir s'il est des Rois pour venger nos malheurs!

Je termine là le deuxième acte, à la fuite des jeunes Princes et au départ de Macbeth et de tous les seigneurs pour Foris, où ils vont aviser aux mesures à prendre pour la tranquillité de l'État et la punition des assassins du Roi, que nul ne soupçonne encore. Shakspeare a encore ajouté une longue scène, dont j'ai parlé plus haut, entre Rasse et un vieillard. J'en ai pris quelques détails pittoresques pour la seconde scène de cet acte, et j'ai reporté le reste, qui tient à l'action, dans la scène qui ouvre mon troisième acte, entre Macduff et Lenox. J'ose croire que les personnes qui s'occupent de l'art dramatique approuveront cette distribution.

ACTE TROISIÈME.

I.

Page 53.

Être où je suis n'est rien si je n'y suis tranquille.

Encore un beau monologue! Macbeth avance dans le chemin du crime. Après la mort de Duncan et la fuite des deux jeunes Princes, il a été couronné par droit de succession légitime; mais les trois Sœurs qui lui avaient dit: « *Tu seras roi!* » ont dit en même temps à Banquo que ses descendants seraient rois d'Écosse à leur tour. Macbeth, qui doit croire aux prédictions des

Sorcières, est importuné de cette royauté future des enfants de Banquo : il prend donc la résolution de le faire périr, ainsi que son jeune fils. De là l'entretien avec les deux assassins dans la scène suivante, scène d'une grande originalité et d'une simplicité vigoureuse de style.

II.

Page 60.

> Lenox, Menteth, Angus, vos rangs vous sont connus,
> Prenez place, etc....

Nous voici à la fameuse scène du festin royal. A peine les convives y ont-ils pris place qu'un des assassins se présente à une porte latérale. Macbeth court à lui : il apprend que Banquo est assassiné, mais que son fils s'est échappé. Les terreurs lui reviennent en foule avec les remords; et, quand il veut s'asseoir au festin, son siége est occupé par le spectre de Banquo. Trois fois il veut prendre sa place, trois fois le spectre s'y oppose. Le trouble et l'horreur de Macbeth sont si grands que sa femme, malgré tous ses efforts pour cacher cet affreux état, se voit enfin obligée de congédier l'assemblée. Depuis l'*Oreste* d'Eschyle, jamais le remords n'avait été peint avec une telle vigueur dans toutes ses nuances et sous toutes ses formes. C'est une des scènes que je me suis efforcé de rendre avec la plus scrupuleuse exactitude. La poésie en est si belle dans l'anglais !

III.

Page 68.

> Demain j'irai trouver les trois sœurs infernales.
> Je veux les consulter encore..... etc.

Macbeth, demeuré seul avec sa femme, revient à lui et s'occupe quelques moments de ses graves intérêts. Les jeunes fils de

Duncan se sont réfugiés l'un en Irlande, l'autre en Angleterre, et Macduff s'est enfui sans qu'on sache de quel côté. Macbeth en conçoit de grandes craintes; le fils de Banquo, qui s'est échappé, les augmente encore. Il veut donc interroger sur son propre avenir les Sorcières qui lui ont dit si vrai jusqu'à présent. Il ira les trouver demain dans leur caverne ténébreuse. Lady Macbeth l'entraîne pour lui faire prendre un repos dont il a tant de besoin. Et je finis l'acte sur ce morne tableau. La prostration des forces suit naturellement les crises de fureur et d'effroi.

Shakspeare allonge encore ce troisième acte par deux scènes inutiles: la première, entre les Sorcières, qui vont reparaître encore au commencement du quatrième acte; la seconde, entre Lenox et un seigneur, qui répètent ce que nous savons.

ACTE QUATRIÈME.

I.

Page 71

Le chat-tigre là-bas a miaulé trois fois, etc.

Nous sommes dans l'antre des Sorcières et en plein maléfice. Les singuliers détails de ces cérémonies magiques, l'appel des ingrédients bizarres qui doivent bouillir dans la chaudière infernale, les danses et les chants grotesquement farouches des trois Sœurs, tout représente aux yeux comme à l'esprit du spectateur une véritable scène du *sabbat*. Plusieurs ont prétendu que Shakspeare ne savait rien; alors il devinait tout: car aucun poète n'a peint les mœurs et jusqu'aux moindres coutumes des différents siècles et des différents peuples avec plus de vérité que lui; jamais aucun poète dramatique n'a fait parler à ses personnages une langue plus appropriée à leur état, à leur caractère, que ne l'a fait Shakspeare, du moins dans les parties éminentes de ses chefs-d'œuvre. Quant aux anachronismes, aux dissonances

qu'on peut lui reprocher avec raison, c'est évidemment inadvertance ou caprice ; on ne peut pas savoir et ignorer à la fois.

Je n'avais pas conservé pour le théâtre cette scène de magie dans son ensemble. Elle demande un art de pantomime et une association de la musique avec les paroles, qu'on obtiendrait difficilement chez nous ; et puis certains mots, certains noms que Shakspeare a mis dans la bouche des Sorcières, et qui sont caractéristiques et par conséquent très-poétiques, ne sembleraient qu'étranges aux oreilles françaises. Les yeux du lecteur sont moins susceptibles ; la réflexion vient au secours de l'intelligence, qui peut quelquefois se trouver surprise. J'ai donc rétabli dans cette traduction tout le lyrisme extraordinaire, que j'avais cru devoir retrancher pour la représentation, en m'efforçant de faire rendre au vers français quelque chose des effets de rhythme et de lugubre harmonie qui abondent si merveilleusement dans la poésie de Shakspeare. Dans le cas très-improbable où mon *Macbeth* pourrait être un jour représenté, voici comment la scène pourrait aller, dégagée de toutes ses *beautés dangereuses :*

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le chat-tigre là-bas a miaulé trois fois

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois le hérisson a fait glapir sa voix.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Et le harpeur nous crie : Il est temps... à vous trois

TOUTES LES TROIS, tournant autour de la chaudière.

Redoublons de travail : que le feu tourbillonne !
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne !

Puis on sauterait à la page 74 :

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes doigts, près d'ici
Passe quelque profane, etc.

Et le reste suivrait comme dans la traduction jusqu'à la page 75, après le mot de Macbeth : « *Évoquez-les eux-mêmes.* »

Là on supprimerait les huit vers lyriques de la première Sorcière, et on arriverait au petit chœur ainsi modifié :

Puissances d'en bas et d'en haut,
Venez, esprits du maléfice ;
Montez, descendez, il le faut :
Songez à remplir votre office.

Puis le drame reprend ; et, avec la meilleure volonté du monde, il n'y a plus rien à supprimer.

Les apparitions disent à Macbeth *de se garder de Macduff*: c'est précisément ce vieux et loyal guerrier qu'il redoutait. Mais elles ajoutent : « *Nul mortel né d'une femme ne pourra jamais te nuire ;* » et encore : « *Tu ne tomberas que lorsque la forêt de Birnam marchera contre toi.* » Voilà donc Macbeth rassuré par l'absurdité de ces dangers impossibles et pouvant donner un libre cours à ses fureurs. Il reconnaîtra plus tard la réalité de ces mêmes dangers, et la catastrophe lui donnera la funeste explication de ces oracles ambigus.

Cependant une chose l'inquiète beaucoup dès ce moment. Les Sorcières ont prédit que la race de Banquo monterait un jour sur le trône d'Écosse. Macbeth les adjure de lui affirmer solennellement si le fait est certain. Les Sorcières font passer sous ses yeux tous les fils et descendants de Banquo, la couronne au front. — Macbeth en est atterré. « *Mais,* reprend-il, *ne verra-t-on pas des siècles entiers avant de voir cette chose ?* » — car il pourrait se consoler si sa propre race devait occuper le trône pendant une longue suite de siècles. — Les Sorcières, sans lui répondre, font entendre un rire satanique, et tout s'évanouit ; et Macbeth reste dans sa cruelle perplexité.

II.

Page 80.

. . . . Macduff maintenant soulève l'Angleterre
Pour rendre à vos cousins leur sceptre héréditaire.

A peine les Sorcières ont-elles disparu qu'on vient donner cette nouvelle à Macbeth, qui s'écrie :

Comment ! à mes cousins ? Et nous nous endormons
Aux avis incomplets de ces fourbes démons
Qui nous disent le vol des lointaines tempêtes,
Et rien du coup mortel suspendu sur nos têtes !

En effet, il s'occupait de la royauté future des fils de Banquo, et voilà un péril actuel, imminent, qui le menace : le retour possible des Princes légitimes, auquel il ne pensait pas, et dont les Sorcières n'avaient point parlé. Tout cela est ingénieux, logique, parfaitement observé et combiné.. Ce double sens et ces lacunes sont on ne peut mieux dans la nature des prédictions et au point de vue de l'intérêt dramatique.

III.

Page 81.

Cherchons quelque retraite obscure, où par les pleurs
Sur ce bord étranger nous calmions nos douleurs.

Macduff est passé en Angleterre, où il a rejoint Malcolm pour l'exciter à reconquérir le trône et mettre à sa disposition son bras, ses amis, sa fortune. Mais Malcolm, qui a été l'objet déjà de beaucoup de trahisons, et qui a vu périr son frère, victime des embûches de Macbeth et de ses émissaires, n'ose pas d'abord

se fier à Macduff; et, pour éprouver sa foi, il se peint lui-même sous les traits les plus odieux et comme adonné à tous les vices. La fidélité du vieux général résiste encore. Le principe de la légitimité, le dévouement au sang de ses Rois l'emportent et survivent dans son âme jusqu'à ce que, terrassé par l'excès des atrocités dont s'accuse Malcolm, il va lui dire un adieu éternel et mourir de douleur. C'est alors que le jeune Prince, reconnaissant sa loyauté, se jette à ses pieds, pour confesser que tout cela n'était qu'une épreuve, et qu'il est aussi innocent qu'il s'était fait vicieux : et Macduff pense mourir de joie.

Cette scène d'épreuve est neuve, originale et très-philosophique, en ce qu'elle fait ressortir dans Macduff la puissance d'un principe sur tous les intérêts. Je ne sais comment j'ai été amené à en changer la grande donnée. C'est une des deux modifications radicales que j'ai hasardées dans mes traductions, comme je l'ai annoncé dans la préface. Je dois au moins compte des raisons qui m'ont fait adopter une autre marche dans la seconde partie de cette scène, que je conduis, pour sa première moitié, comme Shakspeare. Chez moi Malcolm est tout à fait de bonne foi dans sa méfiance, qu'il exprime cependant en termes très-mesurés et comme craignant d'outrager un vieux guerrier, que le seul soupçon a trop blessé. Mais je m'arrête là; et, au lieu des accusations que le jeune Prince porte contre lui-même pour éprouver Macduff, c'est Macduff qui prend la parole, et qui, tout en demandant pardon aux mânes de son Roi et en pleurant des larmes de sang, tonne avec l'autorité de l'âge et de la vertu contre l'ingratitude du Prince exilé, à qui il sacrifiait sa famille, son repos et sa vie. Ses discours ramènent Malcolm, et la réconciliation s'ensuit. Je crois de cette sorte la scène plus touchante, si elle est plus vulgaire. J'ai voulu renforcer l'élément pathétique dans cette terrible tragédie de *Macbeth*. Quelques personnes très-versées dans l'art du théâtre m'y ont encouragé; les autres me pardonneront-elles ?

Au surplus, voici la fin de la scène telle qu'elle est dans l'original. J'emprunte la traduction si poétique de M. Jules Lacroix.

C'est un grand danger de plus pour moi, mais je ne veux rien déguiser des beautés de Shakspeare.

Tout va de même jusqu'au moment où Malcolm dit : *Ne vous offensez pas de mes craintes*, etc. (p. 83).

Puis, Shakspeare et M. Paul Lacroix continuent ainsi :

MALCOLM.

Ce n'est point que sur vous ma défiance tombe....
Oui, sous un joug de fer notre pays succombe ;
Il pleure, il est en sang. — Chaque instant que voilà
Ajoute une blessure aux blessures qu'il a.
Plus d'un bras néanmoins veut rompre ses entraves !
Édouard m'offre ici des milliers de ses braves !
Mais, eussé-je broyé le plus vil des tyrans
Et mis sa tête au bout de mon épée, apprends,
O malheureux pays, qu'il faudrait que tu visses
Chez celui qui succède encore plus de vices !

MACDUFF.

Qui pourrait-ce être ?

MALCOLM.

Moi ! moi, dis-je, en qui je sens
Tous les vices pousser des germes si puissants
Que, lorsqu'ils s'ouvriront, Macbeth, noir et féroce,
Va paraître aussi pur que la neige. — Et l'Écosse,
Livrée à mes fureurs, sans bornes désormais,
Ne verra plus en lui qu'un agneau.

MACDUFF.

Non, jamais
Aux légions d'enfer il ne fut, je vous jure,
Démon pire que lui !

MALCOLM.

Je sais qu'il est parjure,
Sanguinaire, lascif, méchant, avare, faux,
Hypocrite ; qu'il porte au cœur tous les défauts

Qui sur terre aient un nom!... Mais elle est sans mesure,
Ma soif de voluptés! — En proie à ma luxure,
Vos épouses, vos sœurs, vos femmes de plaisir
N'en pourraient pas combler le gouffre; — et mon désir
Briserait, au mépris de toute convenance,
La barrière opposée à mon incontinence.
Macbeth vaut mieux qu'un Roi semblable, je le sens.

MACDUFF.

Ce vice immodéré tyrannise les sens:
Il a plus d'une fois renversé des couronnes
Et prématurément rendu vides les trônes. —
Mais règne sans frayeur, tu pourras à loisir
Laisser abondamment tes passions choisir,
Et paraître encor froid et chaste près des femmes.
Nous avons bien assez de complaisantes dames,
Et tu n'enfermes pas un vautour qui pourrait
En dévorer jamais autant qu'il en viendrait
D'elles-mêmes s'offrir à ton royal caprice.

MALCOLM.

Outre ces vils penchants, je couve une avarice
Ardente, insatiable!... Une fois au pouvoir,
Je ferais égorger les nobles pour avoir
Les domaines de l'un et les joyaux de l'autre.
Plus mon trésor avide engloutirait le vôtre,
Plus ma faim serait grande: et, convoitant leur bien,
Je forgerais maint crime à tous les gens de bien.

MACDUFF.

Je sais que l'avarice est plante vigoureuse
Et jette une racine encor plus dangereuse
Que la luxure, fruit de l'été. — Bien des fois
Ce glaive fut celui qui massacra nos Rois.
Mais ne crains rien; l'Écosse est riche, assez, je pense,
Pour combler tes désirs les plus vastes. — Compense
Chacun de ces défauts par une qualité.

MALCOLM.

Je n'en possède point !... Franchise, loyauté,
Clémence, modestie, équité, tempérance,
Courage, piété, force, persévérance,
Ces royales vertus, je les hais ! — Par milliers
Les vices dans mon cœur, toujours multipliés,
Abondent. — Oui, je veux, moi, sans miséricorde
Jeter dans les enfers le lait de la concorde,
Bouleverser la paix universelle, et puis
Je désunirai tout sur terre, si je puis !

MACDUFF.

Écosse ! Écosse !

MALCOLM.

Eh bien ! si tu crois qu'un tel homme
Soit fait pour gouverner, parle donc ! Je suis comme
J'ai dit.

MACDUFF.

Pour gouverner !... Non, non ! pas même fait
Pour vivre ! — O nation, misérable en effet !
Sous le voleur sanglant du sceptre de ton maître,
Ton âge d'or, oh ! quand le verras-tu renaître,
Puisque le rejeton des monarques anciens
Lui-même se réprouve et blasphème les siens ? —

A Malcolm.

Ton noble père fut un très-saint Roi !... La Reine,
Ta mère, humiliait son front de souveraine,
Toujours agenouillée en prières. — Adieu ! —
Ces vices dont lui-même il s'accuse, grand Dieu !
Voilà ce qui m'exile à jamais de l'Écosse ! —
Sèche donc, espérance inutile et précoce !

MALCOLM.

Macduff, ce beau courroux, fils de l'intégrité,
A banni de mon cœur son incrédulité :

Avec ta bonne foi je me réconcilie. —
Macbeth, ce noir démon, m'observe et multiplie
Tous les piéges d'enfer pour attirer mes pas,
Et la prudence fait que je n'y tombe pas. —
Mais que Dieu juge seul entre nous deux et tienne
Dorénavant mon âme attachée à la tienne!
Va, j'ai calomnié ma nature, et je doi
Rétracter tout le mal que j'ai dit contre moi.
Ma jeunesse est encore inconnue à la femme,
Et je ne fus jamais un parjure, un infâme.
Mes désirs ne vont pas au delà de mon bien.
Je n'aurais pas trahi le démon. — Vois combien
J'aime la vérité plus que la vie!... et songe
Qu'en m'accusant... j'ai fait là mon premier mensonge. —
Ainsi, que le pays dispose de mon bras,
De mon sang!... Fais de moi tout ce que tu voudras.
Déjà le vieux Siward, avant ton arrivée,
Allait se mettre en marche avec une levée
De dix mille soldats réunis sur un point.
Nous l'accompagnerons. — Le sort ne voudra point,
S'il est juste, trahir la plus juste des causes! —
Vous vous taisez?

MACDUFF.

Peut-on concilier des choses
Aussi douces, aussi fâcheuses? . . . .
. . . .

Je désire que les amis de l'art veuillent bien lire avec quelque soin les deux versions. Même quand on doit perdre son procès, on aime à être écouté de ses juges, afin que du moins les circonstances atténuantes n'échappent pas à leur pénétration.

IV.

Page 87.

Qu'entends-je? n'est-ce pas le cor d'un Écossais?

Immédiatement après la grande scène entre Malcolm et Macduff je fais arriver Lenox qui apporte des nouvelles de l'Écosse, qu'il a abandonnée par suite des cruautés de Macbeth, pour se rallier à la cause du jeune Prince. Dans Shakspeare ces deux scènes sont séparées par une autre scène fort courte dans laquelle un médecin vient annoncer que le roi d'Angleterre est occupé à imposer les mains à une foule de malheureux pour les guérir des écrouelles. J'ai supprimé cet incident qui interrompt sans nécessité le cours de l'action.

V.

Page 88.

Quel est le plus récent malheur? etc.

Macduff, sur le récit que fait Lenox des fléaux qui accablent l'Écosse, demande des détails avec l'anxiété d'un vague pressentiment. Il a quitté toute sa famille, tout ce qui lui est cher, pour venir trouver Malcolm. Pendant ce temps Macbeth, qu'ont excité encore les apparitions de la caverne, a fait dévaster le château de Macduff et égorger sa femme, ses enfants, tous les habitants du château. Rien de plus pathétique et de plus admirable que la manière dont Lenox apprend ces horribles massacres à Macduff et que l'expression de la douleur de ce vieux guerrier. Cette scène, dit M. de Chateaubriand, reste sans égale.

VI.

Page 91.

. . . . Il n'a point d'enfants!

Dans Shakspeare cette exclamation de Macduff a pour objet Malcolm, qui cherche à consoler le malheureux père en lui montrant l'espoir de la vengeance. « *Il n'a point d'enfants!* » s'écrie Macduff : mot touchant qui exprime si bien que Malcolm ne peut comprendre la douleur d'un père. Quelques traducteurs et commentateurs ont pensé que ce cri se rapportait à Macbeth. Macduff voudrait se venger, mais quelle vengeance exercer contre un homme qui n'a pas d'enfants?..... Le mot qui n'était que tendre et mélancolique dans l'autre sens devient, par cette dernière interprétation, d'un tragique sublime. Il serait donc très-désirable que ce fût là le vrai sens. Mais une circonstance rend la chose impossible : c'est que Macbeth a des enfants, ou tout au moins un fils. Indépendamment de ce que les chroniques font mention de ce fils, nommé Lulah, qui fut proclamé roi après la mort de son père, lady Macbeth, dans la pièce même de Shakspeare, au deuxième acte, parle de son enfant, qu'elle a nourri de son lait. D'ailleurs Macbeth, s'il n'avait pas d'enfants, ne se préoccuperait pas tant de ceux de Banquo, qui doivent enlever la couronne aux siens, selon la prédiction des Sorcières; il ne dirait pas au troisième acte : « Quoi! mon sceptre, rameau stérile, ne fleurirait jamais aux mains de mes fils! » Macbeth a donc au moins un enfant; cela est exprimé dans la tragédie, et cela est indispensable à l'intérêt. Comment donc concevoir que l'exclamation « *Il n'a point d'enfants!* » ne s'applique pas à Malcolm? C'est en supposant qu'elle ne s'applique pas non plus à Macbeth, mais bien à Angus, qui a été chargé par lui de l'assassinat de la femme et des enfants de Macduff. C'est ainsi que j'ai fait dans ma traduction. De cette manière le mot conserve toute

sa valeur tragique sans offenser la vérité historique ni celle du drame.

Au surplus, j'ai retranché encore, vers le milieu du quatrième acte, une scène où les assassins envoyés par Macbeth égorgent la femme et les enfants de Macduff. C'est une froide horreur qu'il est inutile de montrer aux yeux, puisque le récit en doit être fait avec tant de pathétique dans la grande scène qui termine cet acte, et dont il vient d'être question.

Pour rendre cette fin d'acte plus intéressante encore, je fais passer au fond du théâtre l'armée anglaise, à la tête de laquelle va se mettre Malcolm pour entreprendre la conquête de son royaume. Ce tableau m'a paru devoir jeter du mouvement scénique après la scène de larmes qui vient d'avoir lieu.

ACTE CINQUIÈME.

I.

Page 93.

Enfin, voilà deux nuits, madame, que je veille, etc.

Macbeth et sa terrible compagne sont parvenus de crime en crime au dernier degré de la puissance, au but suprême de leur ambition. L'ère des châtiments commence : les remords pour l'une, les désastres pour l'autre. Voici d'abord lady Macbeth qui va étaler devant le spectateur l'épouvantable plaie de son âme dans un sommeil phénoménal. Cette scène du somnambulisme est une invention qui, selon l'expression de M. Villemain, dans son admirable *Essai*, atteint le sublime de l'horreur tragique et surpasse les Euménides d'Eschyle.

Lady Macbeth (Frédégonde dans la tragédie de Ducis) sort, dans son sommeil, pour aller tuer Malcolm, qui est couché dans le palais ; elle se trompe de porte, et elle tue son propre fils.

Quel affreux réveil ! C'est un incident très-dramatique et qui surgit bien de la situation, mais qui ne pouvait trouver place dans le drame de Shakspeare, puisque Malcolm est alors à la tête de son armée. C'est un beau détail perdu ; mais la composition générale du *Macbeth* anglais est tellement supérieure qu'on n'y peut rien regretter.

II.

Page 94.

Ce sommeil accomplit les actes de la vie.

Je me suis laissé entraîner à mettre dans la bouche du médecin quelques vers qui peignent les phénomènes du somnambulisme, que Shakspeare n'a fait qu'indiquer.

III.

Page 97.

Elle a besoin d'un pretre et non d'un médecin.

Voilà un de ces vers tout faits dont je parle dans la préface, et qui se trouvent dans toutes les traductions. C'est presque le mot à mot anglais. Il en est de même de cet autre vers du premier acte :

Quand sera la bataille et gagnée et perdue ;

et des vers du *Roméo :*

Car c'est le rossignol, et non pas l'alouette,
Dont la voix a frappé mon oreille inquiète.
. . . .
. . . . C'est ma pauvreté
Qui l'accepte, seigneur, et non ma volonté.
. . . .
. . . . Car rien
Ne saurait être mal si Juliette est bien.

et de quelques autres vers encore qui préexistaient, avec d'imperceptibles différences, dans les premières traductions en prose. Ce sont des plagiats innocents à force d'être inévitables.

IV.

Page 106.

. . . . . Comme j'étais sur la tour du guichet,
Devant Birnam, j'ai vu la forêt qui marchait.

Malcolm a ordonné à ses troupes de couper des branches d'arbres dans la forêt de Birnam et de s'en couvrir en marchant pour cacher la masse de l'armée. Ainsi se réalise en apparence la supposition incroyable faite à Macbeth dans la caverne des Sorcières. Il en est bouleversé, mais il ne fléchit pas.

V.

Page 110.

Ah! malédiction sur ta langue d'enfer!

Macbeth, au dénoûment, se mesure avec Macduff dans un duel qui a les grandes proportions homériques, et qui s'interrompt plus d'une fois pour laisser quelque repos aux deux combattants et le champ libre à leurs défis, à leurs violentes paroles de provocation. *Nul mortel enfanté d'une femme ne pourra rien sur Macbeth*, a dit la seconde apparition dans la caverne : Macbeth s'en vante à Macduff, qui lui répond que le fer l'a tiré avant l'heure des flancs de sa mère ; elle ne l'a donc pas enfanté elle-même. Toute la force de Macbeth tombe devant cette révélation. Cependant il continue à se battre en désespéré, et il est tué en blessant Macduff à mort.

VI.

Page 111.

. . . . . Malcolm va régner; mais sa race
A celle de Banquo cédera le pouvoir....
Je lui lègue l'oracle... et tout mon désespoir!

Ce sont les dernières paroles que je mets dans la bouche de Macbeth expirant, afin de compléter le sens des prédictions, qui résulte, il est vrai, des différentes parties du drame, mais qu'il m'a paru nécessaire de rappeler et de spécifier plus clairement que ne l'a fait Shakspeare. Malcolm va en effet régner; mais, dans un avenir éloigné, les descendants de Banquo monteront sur le trône; ce qui est conforme à l'histoire et à la prédiction véridique, mais incomplète, des Sorcières. Ce qu'elles ont dit doit arriver, mais elles n'ont pas dit tout ce qui arrivera.

VII.

Page 112.

. . . . Ah! j'en jure par toi,
L'Écosse renaîtra libre enfin sous son Roi!

Pendant le combat de Macbeth et de Macduff, Malcolm s'est emparé de la ville et du château de Dunsinane. Il en descend vainqueur pour recevoir le dernier soupir de son fidèle général, qu'il fait saluer par tous les drapeaux; et la toile tombe. J'ai retranché une assez longue tirade de Malcolm, que l'on n'écouterait pas, une fois l'action finie. J'ai aussi simplifié un peu les changements de décors dans ce dernier acte, rempli de marches et de contre-marches, me rapprochant toujours, autant que possible, de l'*unité* quand elle ne nuit pas à la grande physionomie et à la libre allure de l'œuvre.

Mais je me suis efforcé de reproduire sans aucune altération, volontaire du moins, le ton ou plutôt les différents tons de Shakspeare, « ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, » comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristi- » ques de notre scène : Corneille, Molière, Beaumarchais, » selon les expressions de M. Victor Hugo, si éminent critique dans les moments où il n'est pas sublime poète ! Pour y parvenir, j'ai employé dans mes traductions, et surtout dans celle de *Roméo et Juliette*, drame à caractères plus variés, tantôt le vers carré et de forme régulière, ainsi que dans nos anciennes tragédies ; tantôt le vers brisé et à césure mobile, ainsi que dans les drames actuels ou dans *les Plaideurs* de Racine et les poésies de La Fontaine, selon que les personnages ou les situations l'exigeaient. C'est un art fort difficile quand on veut rester dans des proportions justes et harmoniques, et j'y aurais sans doute été plus heureux si j'avais eu pour me guider la *Prosodie de l'École moderne* que vient de publier M. Wilhem Ténint, savante et ingénieuse syntaxe de la versification, qui ne pouvait être que l'œuvre d'un poète, et qui sera également utile à ceux qui font des vers et à ceux qui en lisent, s'ils tiennent à les bien faire ou à les bien sentir.

Lorsque j'ai parlé dans la préface de conseils éloquents et de glorieux exemples qui m'avaient poussé à l'étude des littératures étrangères, je pensais d'abord à M. Henri de Latouche, un des hommes de notre temps qui ont le plus d'esprit et un des esprits les plus poétiques. Le premier, il m'initia aux mystères lyriques de nos voisins par ses entretiens lumineux et par quelques excellentes imitations de ballades allemandes alors inédites, harmonieux préludes de ses *Adieux*, qui ne seront pas les derniers, il faut l'espérer pour sa gloire comme pour nos plus exquises jouissances. Puis j'avais en vue les fortes et brillantes traductions de Schiller par M. le baron de Barante, et cette grande collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, traduits en fran-

çais avec tant d'éclat par MM. Benjamin Constant, Charles de Rémusat, le comte de Saint-Aulaire, le comte Alexis de Saint-Priest, Alphonse Denis, Ferdinand Denis, Trognon et plusieurs des écrivains que j'ai déjà cités.

Ainsi je fus conduit aux sources littéraires de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Espagne, et j'y puisai les premières compositions que j'ai répandues dans le public; de même que l'*Ode à la Fontaine de Blanduses*, par M. de Cormenin, si pur poète avant d'être si grand prosateur, me fit hasarder mes premiers essais lyriques; de même que la prose si forte de pensées, si pittoresque d'expressions, de M. de Lourdoueix, qui a été également très-poète lorsqu'il l'a voulu, m'a fait écrire, en 1824, mes premiers chapitres de mœurs et de philosophie. J'ai toujours pris mes encouragements dans mes admirations.

Cependant parut la *Marie Stuart* de M. Lebrun, c'est-à-dire la tragédie de Schiller passant dans notre langue et sur notre théâtre avec les vives couleurs de sa poésie, la vérité de son dialogue, le naturel inusité de sa diction, et cette mélancolie touchante, et ces jets vigoureux qui contrastent si admirablement dans l'œuvre originale. Tout cela était conservé frais et entier dans celle de M. Lebrun; mais le poète avait en même temps élagué ou modifié, avec un sentiment très-juste et un goût très-sûr, tout ce qui, dans la contexture du drame, pouvait contrarier nos mœurs théâtrales. Succès d'art, succès de larmes! Ce fut une révolution sans secousse, quoique profonde, opérée sur la scène tragique où la noble muse des anciens maîtres avait, naguère encore, si glorieusement inspiré l'*Agamemnon* de M. Lemercier, *les Templiers* de M. Raynouard, l'*Omasis* de M. Baour-Lormian et le *Ninus II* de M. Brifaut. — *Marie Stuart* fut suivie de l'*Élisabeth de France*, par M. Al. Soumet, et du *Fiesque* de M. Ancelot, deux tragédies également tirées de Schiller, mais d'une imitation plus éloignée, et qui soutinrent et accrurent encore la renommée de leurs auteurs. — Enfin je connaissais un *Guillaume Tell* de Pichat, traduction aussi fidèle que poétique du chef-d'œuvre de ce même Schiller, et qui,

donnée à l'Odéon, après la mort si regrettable du poète de *Léonidas*, et au moment de la révolution de juillet, sans ce dernier degré de perfection qui est presque tout dans les arts, n'eut pas le retentissement qu'on en devait espérer.

Ces beaux exemples m'enhardirent à tenter avec Shakspeare ce qui avait été si heureusement accompli avec Schiller. — Mais le sort de l'*Othello* de M. Alfred de Vigny, à qui, malgré son grand et légitime succès poétique, le théâtre s'obstine à préférer celui de Ducis, m'éclaira bientôt. Je vis que la nature des tragédies de Schiller, qui sont, à vrai dire, d'admirables drames historiques, était tout à fait dans les sympathies actuelles du public, tandis que les tragédies-chroniques de Shakspeare (les seules de ce poète qu'on puisse représenter) s'en éloignaient par leur idéalité et leurs proportions, en se rapprochant, par plus d'un point, du grandiose de la Melpomène antique, sans en avoir la consécration traditionnelle. C'est ainsi que j'ai été peu à peu découragé de la représentation pour mes traductions de Shakspeare et qu'après bien des soupirs paternels je me suis décidé à les faire imprimer comme des œuvres purement littéraires.

Et, si elles pouvaient prendre une place modeste parmi les glorieuses traductions de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, mon ambition pour elles serait plus que satisfaite.

Les traductions, comme je l'ai indiqué dans la préface, forment en effet une des premières gloires de notre littérature contemporaine. Celles des *Géorgiques* par Delille, d'*Ossian* et de *la Jérusalem* par M. Baour-Lormian, de *Lucrèce* et d'*Ovide* par M. de Pongerville, sont d'imposants monuments poétiques qui ont fait à leurs auteurs des noms éclatants et désormais inséparables des chefs-d'œuvre que leur talent nous a conquis. La traduction de *Tacite* par Dureau de la Malle a suffi pour sa renommée. Celle de *Platon* par M. Cousin est d'un ordre si élevé qu'elle est placée dans l'opinion au même rang que ses ouvrages originaux. Il en est de même de la traduction des *tragiques grecs* par M. Patin, un des plus beaux titres littéraires de notre

temps. Nous ne pouvons oublier non plus, car personne ne l'oubliera, la traduction d'*Homère* par M. Dugas-Montbel, dont la perte prématurée a si douloureusement frappé tous les amis des lettres.

Et cette intelligence parfaite, ce sentiment profond des chefs-d'œuvre anciens ou étrangers, est tellement un des traits saillants de notre physionomie littéraire depuis l'époque voltairienne, que nos plus grands écrivains dans ce laps de temps, Bernardin de Saint-Pierre, madame de Staël, M. de Chateaubriand, M. Ballanche, ont semé d'admirables traductions partielles la magni-gnifique prose de leurs ouvrages, comme Lebrun-*Pindare* et surtout André Chénier ont fait pour leurs immortelles poésies. Cette salutaire tendance est loin de s'affaiblir. M. Alex. Guiraud, un des poètes qui a en lui-même le plus d'idées et les plus grandes idées, nous a donné, dans ses *Chœurs* de *Myrrha*, une délicieuse imitation du grec. M. Sainte-Beuve, cet écrivain d'une individualité si caractérisée, a jeté dans ses belles *Consolations* une traduction exquise de *la Vita nuova* de Dante. — Les *poésies latines* de M. Jules de Saint-Félix sont appréciées comme de merveilleuses études de l'antique. — Tout le génie biblique n'a-t-il point passé dans les poésies sacrées de M. de Lamartine qui serait à lui seul la gloire d'un siècle? et toutes les grâces, tout le charme adorable des saintes Écritures ne respirent-ils pas dans les vers de *la Madeleine* et de la *Judith* de madame Émile de Girardin? enfin, avec quelle délicate sensualité les esprits cultivés ne savourent-ils point les souvenirs et le parfum virgiliens exhalés çà et là des lyriques épîtres de M. Charles de Lacretelle, dont le génie, à vingt-cinq ans, était mûr pour l'histoire, et se trouve maintenant jeune pour la poésie?

Je serais coupable de passer sous silence les remarquables et consciencieux travaux de M. Marmier sur les poètes du Nord, et tous ceux de M. Mollevaut qui, entre autres excellents ouvrages, nous a donné une traduction en prose de l'*Énéide* dans un système de mot à mot qui rend tout l'original en demeurant tout français. J'en dirai autant de celle de *la Jérusalem* par M. Au-

guste Desplaces, jeune poète du plus bel avenir. Quant au *Silvio Pellico* de M. Antoine de La Tour, c'est un des succès les plus populaires et les plus littéraires à la fois : on est heureux de voir la vogue s'attacher quelquefois au véritable et sérieux talent. — Dans un temps plus favorable à la poésie, l'*Énéide* de M. Barthélemy aurait produit sur les masses la même sensation que sur les hommes de l'art. — Je ne finirai pas sans proclamer le juste succès du *Médecin de son honneur*, drame d'un mâle caractère, pour lequel Caldéron vient de trouver en M. Hippolyte Lucas un interprète très-habile et très-éloquent. Le style et la versification du poète français sont tout à fait dignes du grand poète espagnol. — Je dirai encore combien mon amitié a été heureuse du nom brillant que s'est fait le prince Élim Mettscherski par ses *Boréales*, où sa lyre moscovite nous révèle, en si beaux vers français, quelques-uns des chefs-d'œuvre de son pays ; et combien elle va être heureuse encore à la prochaine apparition des *Nuits* d'Young traduites par madame d'Altenheym (Gabrielle Soumet), la jeune muse si inspirée, qui partage avec mademoiselle Louise Bertin les honneurs de la haute poésie philosophique, et avec madame Marie Ménessier-Nodier le rare privilége de continuer la gloire paternelle. — J'arrive, après tout le reste, à une œuvre qui est une des premières dans mon opinion, à la traduction en vers, par M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), du *Vingt-Quatre février*, cette terrible tragédie de Werner qui poursuivait les songes de madame de Staël. M. Paul Lacroix, qui a le don de la fécondité incessante dans ses romans, heureusement si nombreux, a en même temps, choses en général peu conciliables, la faculté de soigner et de polir ses poésies avec un art sévère et curieux. Sa traduction du *Vingt-Quatre février* se distingue par la précision du vers, la sombre énergie du coloris, et une fidélité pleine d'aisance dans sa manière. Elle est bien la sœur de la traduction du *Macbeth*, par M. Jules Lacroix : c'est beaucoup dire en quelques mots.

Certes à aucune époque de notre littérature les traductions n'avaient été si multipliées et si remarquables. Je me suis

étendu sur nos richesses et notre gloire en ce genre... C'est, pour moi, une espérance ou un danger. Tout avenir est voilé.

Au moment de terminer, j'apprends que M. Alexandre Dumas a fait une traduction en vers d'*Hamlet*, et j'en lis dans un journal le fameux monologue : *To be or not to be*. Je n'ai rien vu, même de M. Alexandre Dumas, qui fût plus coloré, plus vivant, plus poétiquement dramatique. Après tant d'éminentes œuvres d'imagination, voici une œuvre toute de style. Les talents du premier ordre ont la miraculeuse puissance des transformations, comme l'a dit, je crois, M. Malitourne, écrivain lui-même d'un grand style et d'un grand esprit.

FIN DES NOTES DE MACBETH.

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE PRINCE DE VÉRONE.
LE COMTE PARIS, JEUNE COUSIN DU PRINCE.
CAPULET, } DEUX SEIGNEURS DÉJA VIEUX, CHEFS DE DEUX FAMILLES
MONTAGU, } ENNEMIES.
LA SIGNORA CAPULET, } LEURS ÉPOUSES.
LA SIGNORA MONTAGU, }
ROMÉO, FILS DE MONTAGU.
JULIETTE, FILLE DE CAPULET.
MERCUTIO, PARENT DU PRINCE, AMI DE ROMÉO.
TYBALT, NEVEU DE CAPULET.
BENVOLIO, PARENT DE ROMÉO.
DOM LAURENCE, RELIGIEUX DE L'ORDRE DES FRANCISCAINS.
LA NOURRICE DE JULIETTE.
FRÈRE JEAN, UN DES SERVITEURS DU COUVENT.
BALTHAZAR, } DEUX DOMESTIQUES DES MONTAGUS.
ABRAHAM, PERSONNAGE MUET. }
SAMSON, } DEUX DOMESTIQUES DES CAPULETS.
GREGORIO, }
UN PAGE DE PARIS.
UN APOTHICAIRE.
DEUX MUSICIENS, PARLANT.
UN OFFICIER.
UN CITOYEN.
PETRO, DOMESTIQUE DE LA NOURRICE, PERSONNAGE MUET.
CITOYENS DE VÉRONE, DAMES, JEUNES FILLES, SBIRES, MOINES, MASQUES, MUSICIENS, ETC.

La scène est à Vérone, excepté au commencement du cinquième acte, où elle passe à Mantoue.

ROMÉO ET JULIETTE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une grande rue de Vérone.

GRÉGORIO et SAMSON, portant la livrée des Capulets et armés de dagues et d'épées.

SAMSON.

Tant pis, si je les trouve encor sur mon chemin;
Quand je suis échauffé, je suis prompt de la main.

GRÉGORIO.

Oui, mais tu n'es pas prompt à t'échauffer, peut-être?

SAMSON.

L'ombre d'un Montagu me met au champ.

GRÉGORIO.

Se mettre
Au champ... c'est fuir.

SAMSON, se promenant d'un air fanfaron.

Moi, fuir! Grégorio, bien trouvé!

Moi, Samson!... j'ai toujours pris le haut du pavé,
Et le prendrai toujours sur les gens, homme ou femme,
De l'indigne maison Montagu.

GRÉGORIO.

Sur mon âme,
C'est la preuve, mon cher, que tu n'es qu'un poltron :
Le plus faible s'appuie au mur.

SAMSON.

Mon saint patron,
Vous l'entendez !

GRÉGORIO.

D'ailleurs, c'est affaire à nos maîtres.
Capulets, Montagus, qu'ils s'arrangent!

SAMSON.

Ces traîtres
De Montagus! Il faut nous conduire en tyrans.
Hommes, femmes, amis, domestiques, parents,
Cela m'est égal!...

GRÉGORIO.

Tiens; brave Samson, dégaîne;
Voici quelqu'un des leurs.

Balthazar et Abraham paraissent dans le fond, portant la livrée des Montagus et également armés.

SAMSON, la main à son côté.

Voici ma dague. — Haine,
Colère!... ferme, allons! — Tu vas voir.

GRÉGORIO.

Ton dos.

SAMSON.

Moi?—
Çà, de notre côté mettons d'abord la loi.
Laissons-les attaquer les premiers.

GRÉGORIO.

Pour mon compte,
En passant auprès d'eux je n'aurai pas de honte :
Je vais les regarder de travers, comme il faut;
Dame, ils se fâcheront s'ils veulent!

SAMSON.

Dis plutôt
S'ils l'osent.—Pour ma part, je vais mordre mon pouce,
En les toisant des yeux. Ils auront l'humeur douce,
S'ils ne m'attaquent pas.

Balthazar et Abraham, qui avancent toujours, se trouvent assez près pour entendre ce propos.

BALTHAZAR, bas à Abraham.

On veut nous intriguer.

A Samson, d'un ton querelleur.

L'ami, mords-tu ton pouce afin de nous narguer?

SAMSON.

Qui, moi?... Je mords mon pouce.

BALTHAZAR.

Et fais-tu ce manége
Pour nous insulter, dis?

SAMSON.

C'est pour, c'est pour...

A Grégorio.

Aurai-je

La loi de mon côté si je dis oui?

GRÉGORIO.

Jamais.

SAMSON, à Abraham et à Balthazar.

Non, ce n'est pas, messieurs, pour vous insulter; mais,
Je mords mon pouce, moi.

GRÉGORIO, à Balthazar.

Cherchez-vous donc querelle?

BALTHAZAR.

Point.

SAMSON.

Une querelle, ah!... je suis tout prêt pour elle.
Je sers un aussi bon maître que vous.

BALTHAZAR.

Ma foi!

Pas un meilleur.

SAMSON.

D'accord.

GRÉGORIO, voyant Tybalt accourir.

Dis meilleur, j'aperçoi
Un parent de mon maître.

SAMSON.

Un meilleur maître.

BALTHAZAR.

Arrête;
Tu mens.

SAMSON.

Flamberge au vent.

A Grégorio.

Et la botte secrète!

Ils se battent tous quatre.

Arrivent Benvolio et Tybalt par deux rues opposées.

BENVOLIO, tirant son épée.

Malheureux! voulez-vous vous séparer!

TYBALT, accourant, à Benvolio.

Eh! quoi!
L'épée en main parmi ces drôles? Tourne-toi,
Benvolio, vois ta mort.

Il le menace de son épée.

BENVOLIO.

Eh! Tybalt, je ne songe
Qu'à mettre ici la paix. Aide-moi donc!

TYBALT.

Mensonge!
Quoi! tu parles de paix en agitant le fer!
La paix! je hais ce mot comme je hais l'enfer,
Et tous les Montagus et toi-même. — En défense!

Ils se battent tous.

Un officier arrive avec des sbires et des citoyens armés. On entend une cloche.

L'OFFICIER.

Vos pertuisanes; tous! Rébellion! offense!
Arrêtons Montagus et Capulets.

Capulet et sa femme entrent d'un côté: — Montagu et sa femme, de l'autre.

CAPULET.

Holà!
Mon épée!...

LA SIGNORA CAPULET, retenant son mari.

Où vas-tu, cher Capulet?...

CAPULET.

Voilà
Le vieux Montagu. Tiens! comme il lève la sienne...

MONTAGU, à Capulet.

C'est donc toi?...

LA SIGNORA MONTAGU.

Cher époux... seigneur... qu'il vous souvienne!..

MONTAGU, continuant.

Toi, lâche Capulet!...

A sa femme.

Ne me retenez pas;
Je veux...

LA SIGNORA MONTAGU.

Je ne veux point vous laisser faire un pas.

Ils croisent tous le fer. — Arrivent le prince, Pâris, suite, gardes. — Bruit de fanfares et de timbales.

LE PRINCE.

Quoi, rebelles sujets, tous les jours en alarmes!
Ne cesserez-vous point de profaner vos armes,
De les rougir du sang de vos concitoyens?
Nous saurons, s'il le faut, trouver quelques moyens...
Montagus, Capulets, allons, que tout s'apaise;
Votre prince irrité vous parle, qu'on se taise.
Vos querelles, déjà, pour quelques vains propos,
De Vérone, trois fois, ont troublé le repos,
Et trois fois on a vu les anciens de la ville
S'armer, pour châtier la discorde civile,

De glaives redoutés jadis des ennemis,
Et, dans nos longues paix, sous la rouille endormis!...
Si jamais votre haine effraie encor nos fêtes,
Les chefs, dans les deux camps, le paîront de leurs têtes.
J'en fais serment. Rentrez enfin dans le devoir. —
Capulet, suivez-moi. Vous, Montagu, ce soir,
Vous vous présenterez à ma cour de justice. —
Mais que cette fureur tombe et s'anéantisse;
Que l'on vive amis, tous! sous peine de la mort.

Tout le monde se disperse. Le prince sort le dernier avec sa suite.

MONTAGU, à sa femme, en sortant.

Notre fils Roméo, c'est un bienfait du sort
Qu'il n'ait pas été là pendant cette dispute.
Sa jeune tête aurait sans doute...

Ils disparaissent.

SCÈNE DEUXIÈME.

CAPULET, PARIS.

PARIS, retenant Capulet qui suivait le prince.

Une minute,
Noble Capulet...

CAPULET.

Comte... eh! mais, mille pardons...
L'ordre du Prince...

PARIS.

Un mot; et nous nous y rendons.—
Tout le monde est peiné de ce nouvel outrage

Que deux hommes d'honneur, deux hommes de votre âge
Se sont fait l'un à l'autre; et c'est grande pitié
De vous voir endurcis dans cette inimitié.
Mais, avec mon amour, votre intérêt commande
Que je vous renouvelle aujourd'hui ma demande :
Votre maison peut-être a besoin de soutiens;
Le prince est mon parent, seigneur, et si j'obtiens
La main de votre fille...

CAPULET.

Une offre aussi flatteuse,
Pâris, n'aura jamais de réponse douteuse.
Mais, je répète ici ce que j'ai dit souvent,
Juliette est bien jeune, elle sort du couvent,
Ne connaît pas le monde et peut attendre encore.
A peine l'avez-vous entrevue, et j'ignore
Si votre cœur sait bien lui-même ce qu'il veut.

PARIS.

Un moment a suffi. Je l'aime, et rien ne peut,
Croyez-moi, de projets faire changer mon âme.
Tous deux, nous connaissons plus d'une heureuse femme
Qui n'avait pas son âge en prenant un mari.

CAPULET.

Mais combien dont l'éclat dans sa fleur s'est flétri !
Je n'ai que cette enfant. Tout bonheur nous vient d'elle.
Et toute crainte encor! — Si, d'un amour fidèle,
Vous vous sentez l'aimer, faites-lui votre cour.
Je pense que son cœur vous paîra de retour.
Son choix sera le mien. Cher Pâris, j'apprécie
Vos nobles procédés et vous en remercie.

Je dois donner ce soir la fête, où nos amis,
Sous le masque joyeux, tous les ans sont admis;
Venez-y... L'entrevue y sera moins gênée.

PARIS.

Mon service au palais prend toute ma journée,
Mais je m'échapperai, ne fût-ce qu'un instant.
Vous me comblez.

CAPULET.

Allons, le Prince nous attend.

Ils sortent.

SCÈNE TROISIÈME.

Une place de Vérone. — Un petit bois au fond. — La maison de Capulet dans l'éloignement à gauche.

MERCUTIO et BENVOLIO.

BENVOLIO.

Non, point de Roméo! Sais-tu qu'au train qu'il mène,
On le voit tout au plus une heure par semaine?
Tous les matins, il part et va, je ne sais où;
Les nuits, il ne dort point; je crois qu'il devient fou.
Qu'en dis-tu, Mercutio?

MERCUTIO.

Pour rien tu te désoles.
C'est un jeune homme, imbu de l'esprit des écoles,
Qui rêve poésie, amour et cætera.
Dans quelque coin, bien seul, il se retrouvera...

Tiens, le vois-tu là-bas, planté dans ce bois sombre?

Roméo paraît au fond du théâtre.

BENVOLIO, allant à Roméo.

Bonjour, cousin! tu fuis les humains, comme une ombre?
Vraiment, il faut venir jusqu'ici pour te voir...
Nous te disons bonjour à sept heures du soir!

ROMÉO, rêveur.

Que la marche du temps est lente!

BENVOLIO.

Eh! bien! tu pleures?

ROMÉO, lui serrant la main.

Benvolio!...

BENVOLIO.

Quel chagrin allonge ainsi tes heures?

ROMÉO.

Le chagrin de ne pas posséder un moment
L'objet qui les ferait couler rapidement.

MERCUTIO.

Nous sommes amoureux?

ROMÉO.

Sans espoir et sans terme.

MERCUTIO.

Bien entendu.

ROMÉO, distrait.

Je pense... à quelle heure se ferme
L'église de Saint-Paul?.. Quel combat insensé
A troublé ce matin la ville?... Ah! je le sai,
Oui... ne m'en dites rien. Grands combats pour la haine...

Se frappant le sein.

Et pour l'amour aussi!

Mercutio rit avec Benvolio.

Vous vous moquez... A peine
Si Roméo le sent.

A Mercutio.

Tu perds tes traits railleurs.
Roméo, voyez-vous, est quelque part ailleurs!
Amour! chaos informe! illusion charmante!
Sérieuse chimère! espoir qui nous tourmente!
Délice empoisonné! grâce!...

MERCUTIO.

Et peut-on savoir
Le nom de la beauté?...

ROMÉO.

Je n'ai pu que la voir
Et l'adorer. Son nom... le reste,... je l'ignore.

MERCUTIO.

Et comment?...

ROMÉO.

L'autre soir (le jour du météore),
Je parcourais la ville avec notre Espagnol;
Les vêpres se chantaient dans l'église Saint-Paul;
Nous entrons. Nous voyons les chapelles remplies
De tout ce que Vérone a de femmes jolies...
Mais non. Je n'en vis qu'une, une seule beauté!
Dans tous leurs mouvements, mon regard enchanté
Suivait ses yeux, sa bouche, entrevus sous la gaze;
Et les heures fuyaient, dans cette pure extase,

Comme les grains bénits qui roulaient sous ses doigts.
Une vieille priait auprès d'elle ; et je dois
Penser qu'elle aperçut mon trouble un peu profane,
Car elle fit un signe, et saluant sainte Anne,
Dont elles invoquaient l'image, elle emmena
La jeune fille au loin... Le respect m'enchaîna...
Je ne les revis plus. — Mercutio, quelle est-elle ?
Est-ce un ange qui prend les traits d'une mortelle ?
Ou, si de notre terre elle fait son séjour,
A-t-elle fui nos murs ? s'y cache-t-elle au jour ?
Quel est son nom, sa ville, et son heureuse mère ?...
Je la cherche, et le cœur plein d'une angoisse amère,
J'épuiserai ma vie à poursuivre les pas
D'un fantôme adoré qui ne reviendra pas !

MERCUTIO.

Donc, il faut l'oublier, et ta gaîté première...

ROMÉO.

L'aveugle, tout à coup privé de la lumière,
Oublia-t-il jamais le spectacle des cieux.

MERCUTIO.

Dans ton cœur fasciné laisse entrer par tes yeux
Quelque nouvel amour. Contemple d'autres belles.

ROMÉO.

J'ai pour tout autre amour un cœur, des yeux rebelles.

MERCUTIO.

Rosaline naguère a troublé ta raison,
Ainsi...

ROMÉO.

Paix, Mercutio, point de comparaison !

MERCUTIO.

Écoute : cette nuit, la rencontre est heureuse,
Le vieux Capulet donne une fête nombreuse,
Où toutes les beautés de Vérone viendront
Disputer de fraîcheur, des roses sur le front.
C'est un gala qui tient à d'anciennes coutumes.
Nous sommes à deux pas, et j'attends nos costumes.
Viens-y.

ROMÉO.

Chez Capulet ?

MERCUTIO.

A tous ressentiments
On fait trêve, ce soir. — Sous nos déguisements
Nous brusquerons d'ailleurs les compliments d'usage.
Si nos amphitryons nous font mauvais visage,
N'aurons-nous pas un masque ? il rougira pour nous.
Et si ton inconnue, à ce grand rendez-vous
Allait se retrouver ? quelle bonne fortune !
Du moins, y verras-tu trente beautés pour une
Qui remplaceront bien ses attraits envolés.
Décidément, veux-tu venir ?

ROMÉO.

Si vous voulez
Conduire la tristesse au bal, je suis des vôtres.

BENVOLIO.

Vraiment, il faudra bien faire comme les autres,
Et danser avec nous, mon cher.

ROMÉO.

Non, sur ma foi ;
Vous avez le cœur libre et le pied léger ; moi,

C'est une âme de plomb, au plaisir inhabile,
Qui m'attache à la terre et me rend immobile.

Le jour baisse. — Des masques arrivent avec des flambeaux, suivis de quelques pages portant à la main différents costumes. — On voit la maison de Capulet s'illuminer par degrés.

MERCUTIO, regardant des costumes.

Ah! voilà nos amis et nos masques! — Pas mal.

ROMÉO.

Je ne suis pas d'humeur de vous suivre à ce bal.

MERCUTIO.

Pourquoi?... Les Capulets te font-ils peur, mon brave?

ROMÉO.

Non pas. — J'ai fait un songe...

MERCUTIO.

Ah! ceci devient grave;
Un songe!

ROMÉO.

Un songe affreux, mais dont la vague horreur
Échappe à la mémoire, en laissant la terreur.

MERCUTIO.

Je vois: la reine *Mab* t'a visité. C'est elle
Qui fait, dans le sommeil, veiller l'âme immortelle.
Aussi mince et moins longue, en toute sa hauteur,
Que l'agate qui brille au doigt d'un sénateur,
Elle vient dans un char, traîné par des atomes,
Sur des fronts endormis balancer des fantômes.
Une écorce de noix forme son char léger,
Qu'a creusé l'écureuil ou l'insecte étranger
Qui, depuis deux mille ans, travaille pour les fées;

Un sylphe y dessina des pavots en trophées;
Sa triple roue ovale, a, pour ses longs rayons,
Les pattes du faucheur, dont nous nous effrayons;
Sur le magique char, l'aile d'une cigale
Étend l'abri mouvant de son ombre inégale;
Les brides, les harnais, frêles, inaperçus,
Sont les fils vaporeux que la Vierge a tissus;
Établi sur le siége, un moucheron nocturne,
Vêtu de gris, conduit la Reine taciturne.
A l'os d'un grillon noir, pend son fouet qui, dans l'air,
Dessine, en se jouant, la fuite d'un éclair.
Durant les nuits, la fée, en ce grêle équipage,
Galope follement dans le cerveau d'un page,
Qui rêve espiégles tours et propos amusants;
De là, sur les genoux des hautains courtisans
Elle marche, aussitôt ils font des révérences;
Sur le front d'un vieux juge, il rêve remontrances,
Épices et gibets; parmi les longs cheveux
D'une dame romaine, elle entend des aveux,
Des sonnets enflammés, de molles sérénades;
La fée en mille endroits poursuit ses promenades;
Tantôt elle s'accroche au nez d'un procureur,
Vite il flaire un procès, délicieuse erreur!...
Tantôt elle se plaît, du bout de sa baguette,
A gratter le menton d'un gros abbé, qui guette
D'un air humble et contrit un bon canonicat;
Puis elle grimpe encor sur le col d'un soldat,
Il rêve d'ennemis qu'il pourfend, d'embuscades,
De coutelas d'Espagne et de larges rasades;
Le tambour retentit, il s'éveille, et d'abord

Jure, et prie en jurant toujours, puis se rendort.
C'est elle, c'est aussi la fée aventurière
Qui des chevaux, la nuit, dérange la litière,
Et qui tresse, aplatit, où mêle avec douleur
Leurs crins ensorcelés, présage de malheur !
C'est elle enfin qui va tourmenter dans sa couche
La jeune fille, simple et que tout effarouche,
Et lui fait entrevoir des mystères, qu'un jour
A son cœur ignorant dévoilera l'amour.
Telle est la reine Mab!

ROMÉO.

Tel est Mercutio; leste,
Bavard, toujours joyeux!

BENVOLIO.

Est-ce qu'ici l'on reste?
La fête va sans nous.

ROMÉO.

J'ai le pressentiment
Dans le fond de mon cœur, qu'un sombre événement,
Qui pend à mon étoile, attendait cette fête,
Pour éclater soudain et tomber sur ma tête. —
Oui, Benvolio.

MERCUTIO, lui donnant un costume.

Fort bien. Étouffe ton chagrin
Sous le masque et l'habit d'un galant pèlerin.
Relève-moi ce front, et que tes yeux s'allument!
Là !...

BENVOLIO.

Partons; comme toi, nos flambeaux se consument.

ROMÉO, prenant une torche.

Donnez. J'entre à ce bal, ainsi qu'en un tombeau;
Triste comme je suis, je porte le flambeau.
Que celui qui connaît mon destin, me dirige!

MERCUTIO.

Battez, tambours. — Il faut que tu sois fou, te dis-je!

Ils sortent avec la troupe des masques et s'avancent vers la maison de Capulet. — Il fait presque nuit.

SCÈNE QUATRIÈME.

Une chambre dans la maison de Capulet. — Le soir.

LA SIGNORA CAPULET et LA NOURRICE DE JULIETTE.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, si ma fille est dans sa chambre encor,
Qu'elle vienne.

LA NOURRICE.

Je vais l'appeler.

Appelant à droite.

Mon trésor!
Mon agneau! Juliette! Eh! bien, où donc est-elle,
Cette petite fille?

JULIETTE, entrant.

Oui, j'accours; qui m'appelle?
Ma mère, me voilà.

Jure, et
C'est elle
Qui des
Et qui tr
Leurs cr
C'est elle
La jeune
Et lui fai
A son co
Telle est

Bavard,

La fête va

Dans le fon
Qui pend à
Pour éclater
Oui, Benvoli

M

Sous le masque
Relève-moi ce fro
Là !...

Partons; comme t

LA SIGNORA CA

Nourrice

Laissez-nous seules... Non, n
De tout ceci. Restez... Juliett
Fort joli, n'est-ce pas?

LA NOURR

Je puis
A trois minutes près, le dir
Combien a-t-on d'ici jusque

LA SIGNORA C

Dix jours.

LA NOURI

A quelque jour qu
Le soir du cinq août, c'est
Et qu'elle aura quinze ans. I
Bénisse les bons cœurs!) se
Comme étant toutes deux du
Suzanne est dans le ciel. El
Et trop bonne pour moi. Ma
Juliette... Jésus! je dois m'
Voilà treize ans depuis le t
Elle courait déjà sur l'herb
Le seigneur Capulet partit

A la signora Capulet.

Et vous-même faisiez le vo
Contre le colombier j'étais
Voilà le colombier qui tre
Qui se laisse tomber, et m
(Que Dieu soit avec lui, c'

'enfant qui criait comme un aigle :
déjà, friponne, ah! ah! petite espiègle,
vous y prend à faire des faux pas... »
tte rit et dit : Oui. — N'est-ce pas ?
noire fraîche : — Ah! ah! déjà, friponne! »
ari...

JULIETTE.

Bien, bien, arrêtez-vous, ma bonne.

LA NOURRICE.

– Je n'étais plus très-jeune, voyez-vous,
vous reçus criant sur mes genoux ;
a dernière enfant que j'ai nourrie,
belle aussi, comme la plus chérie ;
sans regrets si je puis vivre assez
oir mariée à quelqu'un que je sais.

LA SIGNORA CAPULET, à Juliette.

uoi je veux que nous parlions ensemble.
eh bien! dis-moi ce qu'il t'en semble?
serait-il grandement affligé?

JULIETTE.

neur auquel je n'ai jamais songé.
si bien auprès de vous, ma mère,
ement d'état m'épouvante.

LA SIGNORA CAPULET.

Chimère!
enfant, je serai toujours là.
a mère à l'âge où te voilà.
te Pâris, jeune cousin du Prince,
a main.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, allez plus loin;
Laissez-nous seules... Non, non; vous serez témoin
De tout ceci. Restez... Juliette est d'un âge
Fort joli, n'est-ce pas?

LA NOURRICE.

Je puis, sans badinage,
A trois minutes près, le dire tout d'un coup.
Combien a-t-on d'ici jusques au cinq août?

LA SIGNORA CAPULET.

Dix jours.

LA NOURRICE.

A quelque jour que vienne dans l'année
Le soir du cinq août, c'est alors qu'elle est née
Et qu'elle aura quinze ans. Elle et Suzanne (Dieu
Bénisse les bons cœurs!) se ressemblaient un peu,
Comme étant toutes deux du même âge. Ma fille
Suzanne est dans le ciel. Elle était trop gentille
Et trop bonne pour moi. Mais, pour y revenir,
Juliette... Jésus! je dois m'en souvenir!
Voilà treize ans depuis le tremblement de terre;
Elle courait déjà sur l'herbe. A ne rien taire,
Le seigneur Capulet partit à Mantoue, oui;

A la signora Capulet.

Et vous-même faisiez le voyage avec lui.
Contre le colombier j'étais assise, et vite
Voilà le colombier qui tremble, et la petite
Qui se laisse tomber, et mon mari, pour lors,
(Que Dieu soit avec lui, c'était un joyeux corps!)

Il releva l'enfant qui criait comme un aigle :
« Ah! ah! déjà, friponne, ah! ah! petite espiègle,
Dit-il, on vous y prend à faire des faux pas... »
Et la follette rit et dit : Oui. — N'est-ce pas ?
J'ai la mémoire fraîche : — Ah! ah! déjà, friponne! »
Dit mon mari...

JULIETTE.

Bien, bien, arrêtez-vous, ma bonne.

LA NOURRICE.

C'est fait. — Je n'étais plus très-jeune, voyez-vous,
Lorsque je vous reçus criant sur mes genoux ;
Vous êtes la dernière enfant que j'ai nourrie,
Mais la plus belle aussi, comme la plus chérie ;
Je mourrai sans regrets si je puis vivre assez
Pour vous voir mariée à quelqu'un que je sais.

LA SIGNORA CAPULET, à Juliette.

Et c'est de quoi je veux que nous parlions ensemble.
Le mariage, eh bien! dis-moi ce qu'il t'en semble ?
Ton cœur en serait-il grandement affligé ?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.
Je me trouve si bien auprès de vous, ma mère,
Qu'un changement d'état m'épouvante.

LA SIGNORA CAPULET.

Chimère !
Écoute, mon enfant, je serai toujours là.
J'étais déjà ta mère à l'âge où te voilà.
Bref, le comte Pâris, jeune cousin du Prince,
A demandé ta main.

LA NOURRICE.

Le parti n'est pas mince,
Et j'y songeais. Pâris! oh! c'est un cavalier,...
C'est un homme, ma fille... et qui peut s'allier
A la plus belle fleur du printemps de Vérone.

LA SIGNORA CAPULET.

Ce soir, tu le verras. Son rang et sa personne
Nous conviennent. Crois-tu qu'il te plaise, à ton tour?

JULIETTE.

Je le regarderai pour l'aimer, si l'amour
Peut naître d'un regard. Mais les vœux de mon âme
Se régleront toujours sur vos conseils.

SAMSON, entrant.

Madame,
Les salons sont remplis de convives masqués.
Tout le monde vous cherche. On voit que vous manquez.
Le seigneur Capulet désire que l'on danse,
Je viens...

LA SIGNORA CAPULET.

Nous te suivons.

A sa fille.

Songe à ma confidence.

Elles sortent. — Samson les suit.

SCÈNE CINQUIÈME.

La salle du bal magnifiquement éclairée. — Un orchestre au fond.

CAPULET, TYBALT, PARIS, dames et cavaliers, en dominos, puis LA SIGNORA CAPULET et JULIETTE; puis, ROMÉO, MERCUTIO et BENVOLIO. — Roméo est en habit de pèlerin; Juliette, en madone, le visage découvert.

CAPULET, recevant ses conviés.

Salut, beaux cavaliers! jeunes dames, salut!
Nous vous tenons. Au son du hautbois et du luth
Il faut s'évertuer, danser; je n'en dispense
Personne. On restera, toute la nuit, je pense?

Roméo, Mercutio, Benvolio, et leur suite, entrent masqués.

Beaux masques, soyez tous les bienvenus ici!
J'ai vu le temps où, moi, j'avais un masque aussi,
Et le cœur plein de joie et les yeux pleins de flammes...
Où je parlais tout bas à l'oreille des dames.
Ah! c'était le beau temps. Il est passé, passé! —
Allons, musiciens, le bal est commencé; —
Place! — Ouvrez le bal, vous, gentilles demoiselles;
A votre âge, les pieds pour la danse ont des ailes. —
Donnez plus de flambeaux, là-bas.

A Tybalt.

Mon cher neveu,
Veillez à tout.

A un vieux parent.

Et nous, asseyons-nous un peu,

Bon cousin Capulet; nous assistons aux fêtes,
Mais c'est pour la jeunesse, hélas! qu'elles sont faites!

On danse.

Il s'entretient bas avec Pâris et le laisse ensuite danser avec Juliette.

ROMÉO, apercevant Juliette que Pâris emmène à la danse au fond du théâtre.

Se peut-il? Oui, voilà ma beauté, mes amours,
Que j'ai vus une fois, que je cherchais toujours!
Des cieux, pour un moment, est-elle encor venue,
Va-t-elle fuir?

A Benvolio.

Tu vois cette jeune inconnue?...

BENVOLIO.

Elle est jolie.

ROMÉO.

O Dieu! l'œil enchanté la suit!
Son éclat virginal, sur le front de la nuit
Brille, comme une perle avec grâce enchaînée
Pare d'un Africain l'oreille basanée.
Oh! qui ne l'a pas vue ignore la beauté!
Je veux, après la danse, aller de son côté;
Je m'approcherai d'elle, et si ma main ravie
Presse un instant sa main, j'aurai connu la vie!
Que sont tous les plaisirs près d'un bonheur si pur?
Attendons.

Il suit des yeux Juliette et finit par se rapprocher d'elle, de manière qu'il n'entend pas Tybalt.

TYBALT, avec une colère concentrée.

A sa voix, cet homme, j'en suis sûr,
Doit être un Montagu qui, sous sa mascarade,

D'insulte et de mépris vient faire ici parade.
Sur l'honneur de mon nom, je n'aurais nul remord
De tirer mon épée et de l'étendre mort!

CAPULET.

Qu'avez-vous, mon neveu, qu'est-ce donc qui vous fâche?
Pourquoi vous emporter?

TYBALT.

Mon oncle, c'est un lâche,
Un Montagu qui vient ici nous provoquer
Et reste à notre fête afin de s'en moquer.

CAPULET

Serait-ce Roméo?

TYBALT.

C'est lui-même.

CAPULET.

Silence!
Laissez-le en paix, Tybalt; pas tant de violence.
Il m'a l'air d'un jeune homme accompli de tout point;
Et même on dit partout que Vérone n'a point
De cavalier plus noble et de plus d'espérance.
Je ne souffrirai pas, j'en donne l'assurance,
Que personne, entends-tu, l'insulte en ma maison;
Tybalt, écoute un peu ton oncle et la raison.

TYBALT.

Je ne puis devant moi souffrir un pareil hôte,
Il faut qu'il sorte.

CAPULET.

Non! Vous avez la voix haute!
Suis-je le maître ou vous. Paix! ou je saurai bien...

TYBALT, se retirant.

Je sors, plein d'un courroux qu'à peine je retien,
Mais cette douceur feinte en mon âme a coutume
De se changer bientôt en sanglante amertume.

Il sort.

A ce moment, le premier quadrille étant fini, Pâris reconduit Juliette à sa place et se retire du bal. Un peu après, Roméo danse avec Juliette au fond du théâtre. — Ballets qui occupent la scène. — La signora Capulet est occupée à faire les honneurs de la fête. On la perd souvent de vue.

ROMÉO, sans masque, après avoir dansé avec Juliette, la ramenant sur le devant du théâtre, et lui baisant la main timidement.

Si ma main d'une sainte osa toucher la main,
J'en ferais pénitence ainsi jusqu'à demain.

JULIETTE.

Beau pèlerin, c'est trop d'audace et trop de craintes;
Les mains des pèlerins touchent la main des saintes.

ROMÉO.

Oui, mais les pèlerins ont des lèvres aussi.

JULIETTE.

Pour prier, seulement!

ROMÉO.

Oh! souffrez donc qu'ici
Mes lèvres mille fois déposent leur prière!

Il lui baise encore la main.

LA NOURRICE, arrivant, à Juliette.

Votre mère voudrait vous dire un mot.

Juliette s'éloigne.

ROMÉO, à part.

Courrière
De malheur!

A la nourrice.

Quelle est donc sa mère ?

LA NOURRICE.

Eh ! s'il vous plaît,
L'épouse du seigneur Capulet.

ROMÉO, atterré.

Capulet !

LA NOURRICE.

C'est une bonne, sage et vertueuse dame;
Moi, j'ai nourri leur fille, et qui l'aura pour femme,
Pourra dire, le Ciel m'a fait un beau présent.

Elle va rejoindre Juliette.

ROMÉO.

Oh! Dieu!... N'importe.

MERCUTIO.

Eh! bien! partons-nous à présent?

CAPULET.

Arrêtez, cavaliers, ne partez pas encore.
Ne peut-on vous offrir ?...

On passe des sorbets.

MERCUTIO.

Votre offre nous honore,
Mais l'heure...

CAPULET.

Il le faut donc. Eh ! bien, séparons-nous.
Bonne nuit, cavaliers, je vous rends grâce à tous.

Il appelle.

Juliette !

Juliette va vers son père et l'embrasse.

MERCUTIO, à Roméo.

Allons donc! la fête est terminée.

ROMÉO.

Et mon repos aussi... C'était ma destinée!

Tous les convives sortent lentement, en saluant.— Roméo sort le dernier. — Capulet et sa femme en reconduisent quelques-uns et disparaissent.

JULIETTE, à sa nourrice, en lui montrant un des danseurs qui sortent.

Nourrice, un mot: quel est ce jeune cavalier?

LA NOURRICE.

Du riche Tibério c'est le noble héritier.

JULIETTE, en montrant un autre.

Quel est celui qui vient de sortir tout à l'heure?

LA NOURRICE.

C'est Pétruccio, je crois, mais je vais...

JULIETTE, montrant enfin Roméo.

Non, demeure...
Et celui qui s'éloigne et revient sur ses pas,
En regardant toujours?...

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Cours demander son nom et dis-le-moi, bien vite.
Il a de ces regards qu'aucun regard n'évite.

La nourrice va s'informer.

Ah! s'il est marié, — funèbres fleurs du bal! —
J'ai peur que mon tombeau soit mon lit nuptial.

LA NOURRICE, revenant, troublée.

Roméo Montagu! l'unique enfant, ma fille,
Du plus grand ennemi...

JULIETTE.

De toute ma famille! —
Amour, né dans la haine, implacable hasard!
Ah! je l'ai vu trop tôt, et le connais trop tard.

LA NOURRICE.

Qu'est-ce que cela?

JULIETTE.

Rien. Je repasse en ma tête
Des vers que mon danseur m'a dits pendant la fête.

LA NOURRICE.

Je sens votre cœur battre et votre main frémir.
Le bal vous trouble encor. Venez dormir.

JULIETTE, la main sur son cœur.

Dormir!

La nourrice l'emmène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin des Capulets. — A gauche, un pavillon avec un balcon. — De grands arbres au fond et à droite. — Il est nuit. — La lune se lève et éclaire le pavillon. — On entend au loin des chants et des rires.

ROMÉO, seul. Il vient de franchir les murs du jardin.

Avec eux plus long-temps pouvais-je rire ainsi,
Et me traîner plus loin, quand mon cœur est ici!
Ah! l'on rit de l'amour, avant de le connaître! —
Quelle clarté, là-bas, brille à cette fenêtre?
Approchons.

Juliette paraît derrière une fenêtre éclairée par un flambeau.

C'est le jour naissant, c'est le soleil,
C'est Juliette!... Viens, astre pur et vermeil,
Lève-toi plus brillant que celui qui m'éclaire;
Oui, Diane jalouse a pâli de colère
En se voyant moins fraîche et moins belle que toi,
Qui n'es qu'une mortelle attachée à sa loi.
Oh! renonce à son culte, à cette loi fatale,
Dépouille, pour aimer, ta robe de Vestale:

La couleur en est triste et ne te convient pas. —
Oui, c'est bien elle! un charme enchaîne ici mes pas.
Voilà ma souveraine, oui, c'est ma bien-aimée,
Viens, apprends tous les noms dont mon cœur t'a nommée!

Juliette s'avance sur le balcon et s'assied, absorbée dans sa rêverie et sans rien entendre.

Je crois la voir parler, et n'entends pas sa voix,...
Ses yeux ont un langage, ils parlent, je les vois.
Je voudrais leur répondre!... Ah! témérités folles!
Est-ce pour moi qu'ils ont de si douces paroles?
Que ses yeux sont brillants! Si, dans la nuit, ses yeux,
Comme une double étoile étincelaient aux cieux,
Tous les oiseaux, trompés au feu qui les décore,
Chanteraient, dans la nuit, croyant fêter l'aurore! —
Moi, j'attendrais ainsi l'aurore de demain;
Je la vois! — Son beau front s'est penché sur sa main...
Que ne suis-je le gant qui dans sa main se joue,
J'effleurerais long-temps les roses de sa joue!

JULIETTE, sur le balcon, se croyant seule.

Hélas!

ROMÉO.

Elle a parlé! Bel ange, parle encor.
Tu parais, sous ton voile et sur ton balcon d'or,
Un divin messager, que les regards profanes
Suivent resplendissant dans les nuits diaphanes,
Porté par un nuage en un ciel pur et clair,
Et voguant lentement sur les ondes de l'air!

JULIETTE, toujours sans voir Roméo.

Roméo, Roméo, pourquoi faut-il, cher ange,
Que tu sois Roméo? Change un nom fatal, change,

Ne sois plus Montagu, par grâce; ou, si tu l'es,
Juliette n'est plus l'enfant des Capulets.

ROMÉO.

En vain je veux répondre; elle parle, et j'écoute.

JULIETTE, continuant.

Tu n'es mon ennemi que par ton nom, sans doute.
N'étant pas Montagu, tu serais toi toujours.
Ce nom de Montagu, que fait-il aux amours?
Ah! la fleur favorite où le zéphyr se pose
Sous un nom différent serait encor la rose!
S'en exhalerait-il de moins doux parfums? Non.
Ainsi mon Roméo, quand il perdrait ce nom,
N'en garderait pas moins sa grâce et tous ses charmes;
Fais donc ce sacrifice à mes premières larmes,
Laisse donc, Roméo, ce nom, qui n'est pas toi,
Et je t'offre mon cœur, ma vie... accepte-moi!

ROMÉO, élevant la voix.

Ah! donne-moi le nom de ton bien-aimé, donne,
Et j'abjure le mien et je te l'abandonne.

JULIETTE, sans le reconnaître.

A cette heure, en ce lieu, quel es-tu, toi qui viens
Surprendre mes secrets... ou me parler des tiens?

ROMÉO.

Par quel nom te répondre? Ah! si tu le repousses,
Mon nom m'est odieux.

JULIETTE.

Des paroles si douces!...
De cette voix à peine en ai-je entendu cent;

Mais mon cœur se souvient, j'en reconnais l'accent,
Je frémis comme au bal. — Dis-moi, noble jeune homme,
N'est-ce pas Roméo... Montagu, qu'on te nomme?

ROMÉO.

Non,... s'ils ont tous les deux ta haine ou ton dédain.

JULIETTE.

Dis-moi, par quel miracle es-tu dans ce jardin?
Comment as-tu franchi ces murs inaccessibles?
Comment oser tenter des choses impossibles!
Ah! si quelqu'un des miens te surprend en ces lieux,
C'est la mort; mes parents te tûraient à mes yeux.

ROMÉO.

Aux ailes de l'amour nul rempart ne s'oppose,
Et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose.
Je ne suis point instruit dans l'art des matelots,
Mais fusses-tu, bien loin, par delà tous les flots,
J'irais redemander Juliette à l'orage...
Tes parents croiraient-ils effrayer mon courage?

JULIETTE.

Ah! je ne voudrais pas, et pour tout l'univers,
Qu'on te surprît ici!...

ROMÉO.

Non; nous sommes couverts
Du noir manteau des nuits; et pourvu que tu m'aimes,
Qu'importent tes parents, leurs cris, leurs poignards mêmes.
Ah! plutôt, sous leur haine, ici perdre le jour,
Que de le conserver, mille ans, sans ton amour!
Mais chasse, en souriant, un sinistre présage.

JULIETTE.

Sans ce voile des nuits qui couvre mon visage,
Tu verrais se baisser mes yeux, mon bien-aimé,
Et rougir la pudeur sur mon front enflammé;
Car tu m'as entendu révéler un mystère
Dont je croyais la nuit seule dépositaire.
Ses ombres ont trahi le secret de mes vœux;
Je voudrais bien pouvoir reprendre mes aveux,
Je voudrais que ma bouche eût été moins sincère;
Mais, loin cè vain détour! nous est-il nécessaire?
M'aimes-tu? je le sais, tu me répondras: Oui;
Et ce mot, tout mon cœur d'avance en a joui!...
Ne fais point de serment, oh! non, je t'en conjure;
Les serments d'un volage en feraient un parjure,
Voilà tout. — Roméo, peut-être trouves-tu
Que pour me rendre à toi j'ai trop peu combattu;
Eh bien! il m'est aisé de prendre un front sévère,
Et de répondre: *Non*... si ton cœur le préfère;
Autrement, mes aveux ont pour moi tant d'appas
Que, pour le monde entier, je ne les nîrais pas.
Vraiment, beau Montagu, vraiment je suis trop tendre;
Les promesses d'aimer doivent se faire attendre;
Oui... mais à Juliette ose te confier:
L'excès de son amour peut la justifier.
Sous de feintes froideurs les dames de Vérone
Cachent un peu d'amour qu'un grand art environne;
Un peu d'amour, sans doute, est facile à cacher,
Et, sans mourir, on peut du cœur se l'arracher;
Mais moi, comprends-moi donc et, dans ma bouche, excuse
L'aveu fait à la nuit et qu'a surpris ta ruse;

Tu vois mon cœur, pardonne ; et ne va pas juger
Que, pour être si faible, il deviendra léger.

ROMÉO.

Ah! j'en prends à témoin cette lune argentée
Qui te montre si blanche à ma vue enchantée!

JULIETTE.

Oh ! non, ne jure pas une seconde fois
Par cet astre inconstant qui change tous les mois.

ROMÉO.

Et par quel serment...

JULIETTE.

Tiens, ne jurons pas encore.
Ta présence est ma joie et tout ce que j'adore;
Et pourtant, je ne sais quel vertige me suit,
Mais j'ai peur de former ce contrat, cette nuit.
Il est trop téméraire et trop soudain peut-être:
Comme l'éclair rapide il pourrait disparaître. —
Ami, retire-toi ; va, ce germe d'amour,
Déposé dans nos cœurs, pourra fleurir un jour,
Va ; que dans ton sommeil ton âme se souvienne,
Et goûte le repos qui passe dans la mienne!

ROMÉO.

Eh! quoi, ma Juliette ose-t-elle en effet
Me renvoyer si vite et si peu satisfait?

JULIETTE.

Comment! et que veux-tu de plus exiger d'elle?

ROMÉO.

L'échange d'un amour comme le mien fidèle.

JULIETTE.

Mon cœur avant ton cœur a pu s'abandonner,
Et je voudrais avoir encore à le donner.

ROMÉO.

Est-ce que tu voudrais déjà me le reprendre ?
Et pourquoi ?

JULIETTE.

Seulement afin de te le rendre!
Mon amour, c'est la mer dans son immensité :
Comme elle inépuisable et comme elle agité,
Il m'en reste toujours plus que je ne t'en donne.

La nourrice appelle dans la maison.

J'entends du bruit. Adieu ! — Tout à l'heure, ma bonne.
— Aimable Montagu, pense à moi, sois constant...

Roméo salue comme pour se retirer.

Non, non, demeure encor; je reviens à l'instant.

Elle disparaît.

ROMÉO, seul.

O nuit, heureuse nuit! est-ce l'un de tes songes ?
Hélas ! les rêves seuls ont d'aussi beaux mensonges !

JULIETTE, reparaissant au balcon.

Cher Roméo, trois mots encore, et puis, adieu.
Si notre mariage est ton but, en quel lieu
Et dans quel temps veux-tu qu'un moine nous bénisse ?
Demain je t'enverrai ma fidèle nourrice,
Et tu me répondras, et j'irai mettre alors,
J'irai mettre à tes pieds mon nom, tous mes trésors ;
Et par tout l'univers nous pourrons fuir ensemble.

LA NOURRICE, dans l'intérieur.

Madame!

JULIETTE.

Un instant. — Mais, si ton amour ressemble
Aux profanes amours, je te prie à genoux...

LA NOURRICE, dans l'intérieur.

Madame!

JULIETTE.

Me voici. — De tout rompre entre nous
Et de me laisser seule à ma douleur muette.
Adieu. Demain matin j'enverrai.

ROMÉO.

Juliette,
Peux-tu croire jamais?...

JULIETTE.

Mille fois adieu!

Elle disparaît.

ROMÉO, seul.

Quoi!...
Ah! mille fois malheur d'être privé de toi! —
Au-devant de l'amour l'amour s'élance et vole,
Comme un enfant qui fuit ses livres et l'école;
Mais, en quittant l'amour, dont il se sent lier,
L'amour est triste et pleure, ainsi que l'écolier
Quand le maître, en grondant, au travail le ramène.

Il s'éloigne.

JULIETTE, reparaissant encore au balcon, et appelant d'une voix étouffée.

Roméo! Roméo! l'esclavage ose à peine
Soupirer... Je voudrais frapper l'écho des bois

Du nom de Roméo, jusqu'à perdre la voix !

ROMÉO, revenant.

C'est mon amante encor qui par mon nom m'appelle !
Que la voix d'une amante au sein des nuits est belle !

JULIETTE.

Roméo !

ROMÉO.

Juliette !

JULIETTE.

A quelle heure peut-on
Aller vers toi demain?

ROMÉO.

Sur les neuf heures.

JULIETTE.

Bon !
Neuf heures au couvent ne seront pas sonnées
Qu'un billet... D'ici là je compte vingt années...
Je ne sais plus pourquoi je t'avais rappelé.

ROMÉO.

Je vais attendre ici que mon ange troublé
S'en ressouvienne.

JULIETTE.

Oh ! non ; je serais trop ravie ;
Je l'oublîrais toujours !

ROMÉO.

Eh bien ! toute la vie,
Auprès de toi, je veux te le faire oublier...
Et t'apprendre l'oubli de l'univers entier !

JULIETTE.

Le jour va se lever : il faut que tu t'en ailles;
Je te voudrais déjà derrière ces murailles.

ROMÉO.

Quoi ! franchir ces grands murs! et comment le pouvoir?

JULIETTE.

Et comment as-tu fait ?

ROMÉO.

Ah ! c'était pour te voir !

JULIETTE.

Tais-toi. — Je te voudrais déjà parti, te dis-je;
Mais pourtant, pas plus loin que l'oiseau qui voltige,
Folâtre prisonnier, au bout d'un léger fil :
A la main qui le tient à peine échappe-t-il,
Sa maîtresse aussitôt le ramène auprès d'elle,
Tant son jaloux amour le croit vite infidèle !

ROMÉO.

Comme l'oiseau captif je voudrais être à toi.

JULIETTE.

Oui, oui, mon bien-aimé; mais je te tûrais, moi,
A force de tendresse. — Adieu ! cent fois encore
Adieu!... Je te dirais adieu jusqu'à l'aurore!
Va-t'en; car les amours sont entourés d'Argus. —
Maison des Capulets, silence aux Montagus!
Vérone jure encor par la haine des pères,
Mais bientôt, cher amant, dis-moi que tu l'espères,
Vérone va jurer par l'amour des enfants !

Adieu! pas un seul mot, rien, je te le défends,
Pars vite.

Elle rentre.

ROMÉO, *seul.*

Ah! sur ton front que le sommeil descende;
Et que la paix du Ciel dans ton cœur se répande!
Je voudrais être, hélas! la paix et le sommeil
Pour dormir sur ton cœur et sur ton front vermeil! —
Allons dans son couvent, près du père Laurence,
Chercher pour nos amours une sainte espérance.

Il sort.

SCÈNE DEUXIÈME.

Le monastère. — Un parloir. — Une grille au fond sur les jardins du couvent. — Petit jour.

DOM LAURENCE, *portant une corbeille déjà garnie de quelques fleurs et de diverses plantes.*

Le matin, aux yeux gris, s'éveille, souriant;
Les premières clartés blanchissent l'orient :
Devant les pas du jour, la nuit, traînant ses voiles,
Parsemés de rayons et d'ombres et d'étoiles,
Comme un homme ivre marche et fuit, en chancelant,
De peur que le soleil n'ouvre son œil brûlant. —
Avant que l'astre, roi de la terre embrasée,
Ait séché, de ses feux, la nocturne rosée,
Allons, il faut remplir ma corbeille de fleurs,
De simples de tout genre et de toutes couleurs,

Et d'herbes au parfum suave et salutaire,
Et de plantes au suc envenimé. — La terre
Est de tout ce qui vit la tombe et le berceau.
Nous voyons de son sein, herbe, plante, arbrisseau,
Grands chênes aux cent bras, lourds métaux, légers sables,
Inconstantes moissons, rochers impérissables,
Éclore, enfants nombreux de sa fécondité!
Quel luxe intelligent, quelle variété,
Au travail de la terre incessamment préside!
Dans ses productions ô quel pouvoir réside!
Dans tout ce qui végète ou respire, il n'est rien
De si bas, de si vil, qui n'offre quelque bien;
Rien de si bon qui, loin de sa ligne ordinaire
Détourné follement, en mal ne dégénère.
En vice même on voit la vertu se changer,
A défaut de raison pour la bien diriger;
Et par quelques beaux faits, quelque grand acte, il semble
Que le vice, un moment, à la vertu ressemble.
Cette petite fleur, qui croît sur le gazon,
Dans son jeune calice enferme le poison;
Et, dans ses plis secrets avec art parvenue,
La médecine y trouve une force inconnue:
Parfum, elle séduit d'abord les sens; liqueur,
Elle tue à la fois et les sens et le cœur.
Au sein de l'homme ainsi, qui ne s'en émeut guère,
Campent deux ennemis qui sont toujours en guerre:
La volonté rebelle et la grâce d'en haut.
Quand le mauvais principe a le dessus, il faut
Que l'homme intérieur se dessèche à sa flamme
Et meure consumé: c'est le poison de l'âme.

ROMÉO, de loin, accourant.

Mon père!... Le Seigneur tout-puissant soit loué,
Qui veut que je vous aie aujourd'hui salué!

DOM LAURENCE.

Quelle voix me salue avec un si doux charme? —
Dieu vous garde, mon fils! tant de hâte m'alarme...
Quel soin vous a sitôt chassé de votre lit?
Dans les yeux du vieillard le tourment s'établit,
Pour ses arides nuits point de pavot qui naisse;
Mais dans la couche où rêve et s'étend la jeunesse,
Dont la pensée est libre et le front coloré,
Là règnent l'espérance et le sommeil doré.
Quelque chagrin sans doute...

ROMÉO.

Un bien grand chagrin : j'aime!...

DOM LAURENCE.

Expliquez-vous.

ROMÉO.

Sachez que par un stratagème,
Ou par un coup du sort, j'ai pu me voir admis
A passer tout un soir avec mes ennemis;
Qu'une blessure ardente a pénétré mon âme;
Que j'ai nommé mon ange, et ma reine, et ma femme,
La belle Juliette, hélas! l'unique enfant
De Capulet, qu'en vain tant de haine défend;
Sachez que son amour (faveur surnaturelle)
S'est arrêté sur moi, comme le mien sur elle...
Quand, en quel lieu nos cœurs se sont trouvés, comment
Un regard a trahi leur secret sentiment,
Par quels mots imprévus, par quelle audace étrange,

De notre amour craintif nous avons fait l'échange,
Qu'importe ? nous souffrons, et je viens vous prier
De nous prêter secours et de nous marier.

DOM LAURENCE.

Par saint François, mon fils, quel changement bizarre!
Où donc est Rosaline et sa beauté si rare ?
Votre langueur si tendre et vos feux exigeants ?
Comme il s'allume et meurt, l'amour des jeunes gens!
Rosaline ! était-il une femme pareille ?
Tes longs soupirs encor fatiguent mon oreille,
La trace de tes pleurs brille encore, insensé;
Ta joue en est humide... et l'amour est passé!
L'amour n'est que fureur, caprice, folle ivresse!

ROMÉO.

Vous m'avez bien souvent reproché ma tendresse
Pour Rosaline.

DOM LAURENCE.

Moi? l'excès de votre amour,
Non votre amour, mon fils.

ROMÉO.

Vous m'avez dit, un jour,
Qu'il fallait l'étouffer.

DOM LAURENCE.

Mais non pas, je l'espère,
Pour en produire un autre à sa place.

ROMÉO.

Mon père!
Oh! ne me grondez pas! je me traîne à vos pieds;
C'est à présent que j'aime! Oh! oui, si vous saviez
Dans quel songe divin mon cœur troublé repose!

J'étais fou!... ce n'est plus du tout la même chose.
Puis, celle que j'adore est tendre et m'aime aussi;
L'autre avec mon amour n'en usait pas ainsi.

DOM LAURENCE.

C'est qu'elle savait trop, en acceptant ce gage,
Que votre amour n'était qu'un stérile langage,
Un simulacre vain, où le cœur ne prend pas. —
Jeune homme, cependant, venez, suivez mes pas.
Je veux à vos désirs prêter mon ministère:
Cette union, formée avec un saint mystère,
Peut éteindre la haine entre vos deux maisons. —
En breuvage innocent on change les poisons!

ROMÉO.

Ah! partons. Mon sang bout et mon âme inquiète...

DOM LAURENCE.

Allons prier le Ciel.

ROMÉO.

Allons voir Juliette!

Ils sortent.

SCÈNE TROISIÈME.

Une rue de Vérone.

MERCUTIO, BENVOLIO.

MERCUTIO.

Où donc ce Roméo va-t-il?

BENVOLIO.

Je n'en sais rien;
Mais il n'est pas rentré chez son père.

MERCUTIO.

Fort bien:
Pas rentré de la nuit. Excellente nouvelle!
C'est l'amour qui lui tourne à ce point la cervelle!

BENVOLIO.

Un billet de Tybalt arrive à la maison.

MERCUTIO.

Oh! oh! c'est un cartel.

BENVOLIO.

Il y fera raison.

MERCUTIO.

Ah! pauvre Roméo! sans être un grand prophète,
Je le vois déjà mort, mort! son affaire est faite.
Oui, l'œil noir d'une belle au teint blanc l'a tué.
Sur pied toute la nuit, il s'est évertué
A roucouler l'amour... Comment veux-tu qu'il fasse
Pour répondre à Tybalt et le voir face à face?

BENVOLIO.

Quel homme est donc Tybalt?

MERCUTIO.

Oh! c'est un aigrefin,
Un héros pour l'escrime, un virtuose enfin,
Toujours prêt à la botte, et qui se met en garde
Comme tu chanterais une ariette. Il garde
Les distances, le temps, la mesure; il faut voir!
Il pousse son épée: une, deux, et (bon soir)
La troisième est au corps et vous fait rendre l'âme;
Un damné querelleur, une première lame,

Et qui d'un bon duel jamais ne s'effraya.
» *Heim! la botte immortelle! et le revers, le ha!*

BENVOLIO.

Le quoi? que veux-tu dire?

MERCUTIO.

Eh! le Diable confonde
Leurs façons de parler, leurs airs de l'autre monde,
Et le nouveau jargon et les grasseyements
De ces messieurs, faquins à se croire charmants,
Avec tous leurs propos fades et leur voix aigre!

Roméo paraît dans le fond.

BENVOLIO.

Ah! voici Roméo.

MERCUTIO, à Roméo qui s'avance.

Bon. — Es-tu pâle et maigre,
L'ami! tu donnes donc dans les vers langoureux
Qui coulaient du cerveau de Pétrarque amoureux!
Mais, auprès de ta dame, à ce que je suppose,
Sa Laure, n'est-ce pas, était fort peu de chose;
Hélène, Héro, Thisbé, n'étaient toutes les trois
Que des singes; Didon, qu'une dondon, je crois;
Et Cléopâtre, rien, rien qu'une douairière
D'Égypte, et cætera. — Mais, changeons de matière:
Hier soir, comme un cerf, tu nous as échappé?

ROMÉO.

Pardon, trêve d'esprit; j'ai le cœur occupé.

MERCUTIO.

Mieux vaut passer le temps à ces mauvaises pointes
Qu'à soupirer, les yeux en l'air et les mains jointes!

BENVOLIO.

Voilà du monde.

La nourrice et Pétro arrivent.

MERCUTIO.

Ah! ah! un léger brick... et puis
Une vieille gabare.

LA NOURRICE, *faisant la dame.*

Hé, Pétro, je ne puis...
Pétro, mon éventail, vite.

MERCUTIO.

Excellent usage
Pour rafraîchir le sang... et cacher le visage.

LA NOURRICE.

Je vous donne, seigneurs, le bonjour, à vous tous.

MERCUTIO.

Et nous, nous vous donnons le bonsoir.

LA NOURRICE.

Sauriez-vous
Me dire où je pourrais rencontrer, à cette heure,
Le jeune Roméo?

MERCUTIO.

C'est là-bas qu'il demeure.

ROMÉO.

Oui, mais il est ici : c'est moi.

LA NOURRICE.

Beau cavalier,
Je voudrais vous parler seule, en particulier.

BENVOLIO, à Mercutio.

On va lui proposer quelque souper sans doute.

MERCUTIO.

Eh! oui. Ne vois-tu pas ce que c'est?

A Roméo.

Mais, écoute,
Roméo; nous dînons chez ton père, y viens-tu?

ROMÉO.

Dans un moment.

MERCUTIO, à la nourrice.

Adieu, très-austère vertu!
Très-vénérable dame, adieu!

Mercutio et Benvolio sortent en riant.

LA NOURRICE, à Roméo.

J'étouffe! oh! dites,
Quel est cet insolent aux paroles maudites?

ROMÉO.

C'est un homme, nourrice, abandonné de Dieu.

LA NOURRICE.

Qu'il parle contre moi, qu'il s'en avise un peu!
Qu'il parle! On en a fait taire de plus habiles.

A Pétro.

Et toi, tu restes là, les deux bras immobiles.

A Roméo.

Un mot. — Cet impudent! — Je venais de la part
De ma jeune maîtresse, et c'est un grand hasard
Si je vous vois. C'était... Mais, je vous en supplie,
Avant tout dites-moi si c'est une folie,
Seigneur, que vous voulez lui faire faire...

ROMÉO.

O Ciel!

LA NOURRICE.

Car ce serait un tour indigne, un jeu cruel
De vouloir la tromper : une si jeune fille!
Abuser d'une enfant de si bonne famille,
Ce serait, sur ma vie, une façon d'agir
Bien malhonnête, et dont vous devriez rougir.

ROMÉO.

Ah! parlez autrement de moi; je vous proteste...

LA NOURRICE.

Bon cœur, oui, oui; vraiment, je lui dirai de reste
Tout cela. Quelle joie! et je cours de ce pas...

ROMÉO.

Et que lui direz-vous? vous ne m'écoutez pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, que vous protestez comme...
Comme on proteste, et c'est parler en honnête homme.

ROMÉO.

Dites-lui qu'elle trouve un moyen de venir
Ce soir au monastère, où l'on doit nous unir.
Nous serons mariés tous deux dans la cellule
De Laurence.

Il lui donne une bourse

Tenez.

LA NOURRICE.

Non, je me fais scrupule;
Non, seigneur.

ROMÉO.

Tenez donc.

LA NOURRICE.

Bon ! cette après-midi ;
Elle y sera, seigneur, c'est moi qui vous le di.

ROMÉO.

Que Juliette au moins soit toujours obéie ! —
Vous, nourrice, attendez derrière l'abbaye ;
Mon page vous y joint, et vous saurez pourquoi.

LA NOURRICE, après avoir salué.

Pétro, prends l'éventail et marche devant moi.

Ils sortent.

SCÈNE QUATRIÈME.

La chambre de Juliette.

JULIETTE, seule.

Quand neuf heures sonnaient ma nourrice est partie.
Que de temps s'est passé depuis qu'elle est sortie !
Au bout d'une heure, au plus, elle devait rentrer...
Elle n'a pu sans doute encor le rencontrer.
Non, c'est qu'elle est infirme. Anxiétés cruelles !
Les messagers d'amour devraient avoir des ailes ;
Ils devraient à leurs pieds attacher les zéphyrs ;
Ou plutôt il faudrait qu'ils fussent les désirs
Qui s'élancent, dit-on, et traversent l'espace,
Plus prompts dix mille fois que le rayon qui passe.
Maintenant le soleil est à son plus haut point ;
Midi sonne, partout ; elle ne revient point !
Ah ! si d'un jeune sang elle avait quelque goutte,
Elle devancerait la flèche dans sa route,

Mes paroles l'auraient lancée à mon amant,
Un mot de lui me l'eût rendue en un moment!
Mais non, ces vieilles gens font toujours les malades,
Vous les voyez toujours pâles, toujours maussades;
Ils sont d'une lenteur!...

La nourrice paraît avec une échelle de corde sous son mantelet.

Ah! ah! tout est sauvé!
Chère nourrice, eh bien! quoi, l'avez-vous trouvé?
Pourquoi donc cet air triste?... Ah! parlez, les nouvelles
Que vous me rapportez, nourrice, que sont-elles?
Mauvaises? dites-les toujours d'un air serein;
Bonnes? vous les gâtez avec cet air chagrin.

LA NOURRICE.

Quelle course! Un instant. Jésus! je suis brisée!
Je suis hors d'haleine!... Ouf!

Elle s'assied.

JULIETTE.

Vous voilà reposée.
Parlez, que savez-vous de Roméo?... Comment...

LA NOURRICE.

Oh! vous n'entendez rien à choisir un amant!
Il n'a pas le teint frais, l'œil vif...

JULIETTE.

Quel verbiage!
Si fait... Mais que dit-il de notre mariage?
Que dit-il?

LA NOURRICE.

Ah! la tête! oh! la tête me fend;
Elle me bat si fort!... et le dos, mon enfant,
Oh! le dos!... Quel chemin!

JULIETTE.

J'ai le cœur au supplice
De vous voir tant souffrir... Est-il vrai, ma nourrice,
Que vous souffriez tant? Parlons de mon bonheur!

LA NOURRICE.

Votre amant m'a parlé comme un brave seigneur.
Où donc est votre mère?

JULIETTE.

Eh! bien, elle est chez elle;
Où veux-tu qu'elle soit? Grand merci de ton zèle!
Quels propos!

LA NOURRICE.

Bien! fort bien! cherchez-en de meilleurs!
Est-ce là votre baume à guérir mes douleurs?
Désormais vous ferez vos messages vous-même.

JULIETTE, regardant l'échelle de corde.

Qu'avez-vous là?... que dit mon Roméo s'il m'aime?

LA NOURRICE.

N'allez-vous pas, ce soir, à confesse au couvent?

JULIETTE.

Pourquoi?

LA NOURRICE.

Ne tardez point, partez; il fait bon vent.
Vous verrez là l'époux qui va vous rendre femme...
Le sang pétille et monte à votre joue en flamme;
Vous ne vous fâchez plus... Courez donc. Tout est prêt.
Moi, je reste. Quelqu'un m'a remis en secret
Cette échelle, qui doit, à l'heure où la nuit tombe,

Conduire le ramier au nid de sa colombe. —
Je vais dîner. Allez, ma fille, et servez Dieu!

Elle sort.

JULIETTE, seule.

Ah! je vole au bonheur. Chère nourrice, adieu...
Puisse le Ciel ne pas changer en peine amère
Ce bonheur qu'une fille a cherché sans sa mère!
Mais non, non; eh! pourquoi voudrait-il nous punir?
Dieu nous a pardonné, puisqu'il va nous bénir!

Elle sort.

SCÈNE CINQUIÈME.

La cellule du père Laurence. — Au fond, une petite chapelle dont les portes sont fermées.

DOM LAURENCE, ROMÉO, puis JULIETTE.

DOM LAURENCE, tenant un parchemin roulé.

Que la Vierge et le saint fondateur de notre Ordre
De vos sens exaltés tempèrent le désordre,
Mon fils; et puissent-ils disposer l'Éternel
A bénir avec moi ce contrat solennel,
Et de tout repentir préserver notre joie!

ROMÉO, dans une grande exaltation.

Viennent tous les fléaux auxquels l'homme est en proie,
Qu'ils viennent tous! jamais ils n'auront balancé
L'ivresse d'un instant auprès d'elle passé!
Unissez seulement, sanctifiant nos flammes,
Nos bienheureuses mains, comme le sont nos âmes,

Et que la tombe s'ouvre après... j'aurai goûté
L'infini du bonheur avant l'éternité!

DOM LAURENCE.

Mon fils, ne tentez pas ainsi la Providence!...
Puis, de ces vains transports la bouillante imprudence,
C'est par le moindre feu le salpêtre allumé :
A peine brûle-t-il qu'il s'éteint consumé.
Modérez votre amour si vous voulez qu'il dure;
Il faut...

Juliette paraît.

Mais le tourment que votre cœur endure
Va cesser. Elle accourt, et son pas si léger
Sur les pavés de marbre a l'air de voltiger.

JULIETTE, accourant.

Paix et joie à mon cher directeur!

DOM LAURENCE.

Dieu vous rende
Ces biens dans votre époux!

Les deux amants sont dans les bras l'un de l'autre. — Laurence va ouvrir les portes de la chapelle.

ROMÉO.

Mon extase est si grande
Que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer.

JULIETTE.

Moi, je n'en cherche point; il me suffit d'aimer.

ROMÉO.

Et puis d'être adorée!

DOM LAURENCE, revenant après avoir ouvert la chapelle, qu'on voit tout éclairée.

Enfants, Dieu vous appelle!

Il sait qu'en vous ouvrant mon austère chapelle
Un noble espoir me guide, et que, dans ce saint jour,
Je crois perdre la haine et non servir l'amour.

Ils se dirigent tous trois vers la chapelle.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Vérone.

MERCUTIO, BENVOLIO.

BENVOLIO.

De grâce, Mercutio, rentrons dans nos demeures;
Vois, le jour est brûlant; j'entends sonner trois heures;
Déjà les Capulets sont hors de leur maison;
Le sang est enflammé dans l'ardente saison:
Nous n'éviterions pas quelque dispute ensemble;
Crois-moi, retirons-nous.

MERCUTIO.

Ce Benvolio ressemble
A ces breteurs qui, dès qu'ils entrent quelque part,
Déposent gravement leur épée à l'écart,
En disant: « Reste là, sois bien sage; Dieu fasse
Qu'on ne me force point à te changer de place! » —
Et bientôt les voilà, pour rien le plus souvent,
Qui se battent avec le premier arrivant.

BENVOLIO.

Moi! de ces tapageurs, moi! c'est de la folie.

MERCUTIO.

Allons donc, il n'est pas dans toute l'Italie
Une tête plus chaude. Oui, si tu rencontrais
Un homme comme toi, cinq minutes après
Deux hommes pour long-temps seraient couchés par terre;
Vous vous tûriez l'un l'autre. Eh! c'est ton caractère!
Il te faut tous les jours un passe-temps nouveau.
De rixes, de cartels tu nourris ton cerveau.
N'as-tu donc pas encor, dans ta fureur risible,
Hier cherché dispute à ce bourgeois paisible,
Parce que le pauvre homme, accroupi sur un banc,
Nouait ses souliers neufs avec un vieux ruban?
C'est dans ton sang! le mal est irrémédiable.
Et tu veux....

Tybalt et ses amis paraissent.

BENVOLIO.

Chut! ce sont les Capulets!

MERCUTIO.

Du diable
Si je m'en inquiète.

TYBALT, à ses amis, qui restent loin.

Attendez.

A Mercutio et à Benvolio.

Cavaliers,
Un mot à l'un de vous.

MERCUTIO.

Tybalt, très-volontiers.

Mais accompagnez donc ce mot de quelque chose;
Passez de la parole au fait.

TYBALT.

Je m'y dispose,
Pour peu que l'on m'en donne ici l'occasion.

MERCUTIO.

Pour peu que l'on en ait la bonne intention,
On la trouve soi-même.

TYBALT.

Oui, c'est bien dit. Au reste
Je te crois de concert avec Roméo.

MERCUTIO, la main sur son épée.

Peste!
De concert! sommes-nous des ménétriers? Vien...
Nous te déchirerons les oreilles fort bien.

BENVOLIO.

Allons plus loin; on a les yeux sur nous.

MERCUTIO.

Les hommes
N'ont-ils pas, mon ami, des yeux pour voir? Nous sommes
Fort bons à regarder; qu'ils regardent! Pour moi,
Je ne sors pas d'ici, je...

Roméo paraît.

TYBALT.

La paix avec toi.
Mon ennemi s'approche.

ROMÉO, passant au fond du théâtre.

Enfin l'amour l'emporte!
Mariés!...

TYBALT, à Roméo, allant droit à lui.

L'amitié qu'à Roméo je porte
Ne va pas à lui faire un meilleur compliment
Que ces deux mots : Il est un lâche.

MERCUTIO.

Seulement.

ROMÉO.

Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer. Je pardonne
A l'étrange salut que ta fureur me donne.
Je ne suis point un lâche. Adieu, Tybalt, adieu.
Tu ne me connais pas.

TYBALT.

Je me contente peu
De semblables raisons pour laver une injure.
Jeune homme, mets-toi donc en défense.

ROMÉO.

Je jure
Que je n'ai jamais eu désir de t'offenser
Et que je t'aime plus que tu ne peux penser.
Oui, brave Capulet (dont le nom m'est peut-être
Aussi cher que le mien), apprends à me connaître,
Et calme-toi.

MERCUTIO.

Pitié !... servile lâcheté !
Tybalt, si nous faisions un tour de ce côté ?
Qu'en dis-tu ?

TYBALT.

Que veux-tu de moi ?

MERCUTIO.

Rien que ta vie :
C'est peu de chose au fait, mais j'en ai grande envie.
Que fait donc ton épée en un pareil moment ?
Elle dort. Veux-tu bien la tirer promptement ?
Mais dépêche, ou tu vas sentir siffler la mienne
A ton oreille, avant que le cœur ne te vienne.

TYBALT.

Je suis à toi.

MERCUTIO.

Voyons, en garde, et sans délais.

Ils se battent.

ROMÉO.

Qu'est-ce donc, Mercutio ? Cessez ; désarmons-les,
Benvolio ! Braves gens, mais vous perdez la tête.
Le Prince a défendu... Tybalt, écoute, arrête,
Tybalt, cher Mercutio, mais il n'est point permis...

MERCUTIO, *atteint d'un coup d'épée.*

Je suis blessé... Malheur sur vous tous, mes amis !

Tybalt s'enfuit.

Est-ce qu'il est parti ? N'a-t-il aucune botte ?

BENVOLIO.

Es-tu blessé ? Vraiment oui, du sang.

MERCUTIO.

Je radote...
Non ; une égratignure, une misère, rien.
Mais j'en ai bien assez. Vite, un chirurgien !

ROMÉO.

Ta blessure n'est point telle qu'on la redoute ;
Le coup n'est pas très-fort.

MERCUTIO, se laissant tomber sur un banc.

Non, il n'est pas sans doute
Large comme un portail d'église, ni profond
Comme un puits. C'est égal, la botte est bien à fond.
Venez me voir demain, et vous verrez un homme
Fort sérieux. Allez, je suis mort, ou tout comme;
Et je puis dire : Adieu l'amour et les chansons!
Ah! malédiction, mort sur vos deux maisons!...
Comment un animal, un faquin, un bravache,
Qui se bat par calcul, qui triche et qui se cache,
Blesser un homme à mort!... Que diable aussi, pourquoi,
Vous êtes-vous jetés entre ce fat et moi?
Il fallait me laisser seul dépêcher le drôle...
Mais j'ai reçu le coup par-dessous ton épaule.

(Il s'évanouit presque.)

ROMÉO.

Je faisais pour le mieux.

MERCUTIO, revenant un peu à lui.

Hé! Benvolio!...

Benvolio le relève.

Merci!
Bien, mène-moi mourir à quelques pas d'ici.
Je n'y vois plus!... Adieu les bals, les jeunes filles!...
Ah! malédiction, mort sur vos deux familles!

Mercutio sort, en se traînant, soutenu par Benvolio.

SCÈNE DEUXIÈME.

ROMÉO, seul.

C'est pour moi que périt ce généreux ami,
Le parent du Prince!... Ah! Mercutio! je frémi!...
Ma réputation maintenant est ternie
De l'affront que m'a fait Tybalt. Ignominie!
Oh! Juliette, chère épouse, ta beauté
A brisé mon courage, a détruit ma fierté,
Elle a fait Roméo plus lâche qu'une femme!

BENVOLIO, revenant.

Roméo, Mercutio vient de mourir. Cette âme,
Fière et joyeuse encor, s'est élancée aux cieux!

ROMÉO.

Un voile de deuil tombe et s'étend sur mes yeux.
Ah! ce jour est fatal et commence une chaîne
De malheurs, que cent ans verront finir à peine!

Tybalt reparaît dans l'éloignement, l'épée à la main.

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt, qui sans remord
Ose...

ROMÉO, avec fureur.

Il vit! il triomphe! et Mercutio mort! mort! —
Retourne dans le ciel, Patience timide;
Et toi, Vengeance, à l'œil ardent, viens, sois mon guide!
Sur l'odieux Tybalt tombe comme un fléau. —

A Tybalt qui s'est avancé.

Ah! maintenant, Tybalt, c'est moi! c'est Roméo!
Me connais-tu? Reprends pour toi le nom de lâche.
Je me retrouve enfin pour accomplir ma tâche.
L'ombre de Mercutio n'est pas encor bien loin,
Elle attend qu'on la suive... et tu prendras ce soin.
Ou toi, Tybalt, ou moi, n'importe; il faut qu'on meure!

TYBALT.

C'est toi, son jeune ami, toi qui vas tout à l'heure
Le rejoindre!

ROMÉO.

Ce fer décidera. — Tiens! tiens!

Ils se battent. Tybalt est tué. Roméo reste immobile à le contempler d'un air sombre et morne.

BENVOLIO.

Fuis, Roméo; l'alarme est dans les citoyens.
Tybalt est tué. Sors de ta stupeur funeste.

On entend du bruit au dehors.

Les sbires sont en marche... Eh! quel espoir te reste?
On va te condamner à mort. Échappe-leur,
Pars sans bruit.

ROMÉO.

Ah! je suis le jouet du malheur!

Il sort — Le peuple accourt.

SCÈNE TROISIÈME.

BENVOLIO, puis LE PRINCE, CAPULET, PARIS, LA SIGNORA CAPULET, MONTAGU, LA SIGNORA MONTAGU, citoyens, sbires. — Fanfares et cymbales à l'entrée du Prince.

Pendant ce commencement de scène les Capulets et les Montagus ont pris des informations dans les groupes du peuple.

BENVOLIO.

Comme de tous côtés la foule est accourue!

UN CITOYEN.

Tybalt!... Cet assassin!... Dites, par quelle rue
S'est-il sauvé?

BENVOLIO.

Tybalt?... il est gisant là-bas.

LE PRINCE.

Quels sont les vils auteurs de ces sanglants combats?

BENVOLIO.

L'Insulte fut Tybalt, Roméo la Vengeance.

CAPULET, sur le corps de Tybalt.

Mon cher neveu! mon fils de cœur!

LA SIGNORA CAPULET, au Prince.

Point d'indulgence!
Noble Prince, il nous faut la mort de Roméo.
Il a tué Tybalt.

LA SIGNORA MONTAGU.

Qui tua Mercutio.

MONTAGU.

Sa faute est d'avoir fait ce qu'eût fait la loi même.

PARIS, montrant le Prince.

Toute faute doit compte à l'équité suprême.

LE PRINCE.

Eh bien! nous exilons Roméo.

A Montagu.

Dites-lui
Que pour quitter Vérone il n'a plus qu'aujourd'hui.
Si l'aurore demain l'y trouve encor, je jure
Qu'il n'en verra point d'autre.

A tous.

Oubliez toute injure.
Que rien n'atteste au moins vos desseins ennemis ;
Car je veille, et tiendrai tout ce que j'ai promis.

Ils sortent tous. — On emporte le corps de Tybalt.

SCÈNE QUATRIÈME.

Un appartement dans la maison de Capulet.

JULIETTE, seule.

Fuyez vers l'occident, troupe agile des Heures!
Hâtez-vous. Que la nuit tombe sur nos demeures!
Complice de l'Amour, étends ton noir rideau :
Aveugle les Argus sous ton épais bandeau,
Chaste Nuit! Roméo n'attend que toi, Nuit sombre,
Pour voler dans mes bras, protégé par ton ombre,
Sans qu'aucun œil jaloux ne suive notre amour,
Et sans que nul témoin ne le redise au jour.
O Nuit, voile mon front, que la pudeur colore
A l'espoir inquiet d'un bonheur que j'ignore!

Oui, oui, presse tes pas, et ramène avec toi
Mon jeune époux qui brûle et languit comme moi.
Donne-moi Roméo, Nuit douce et fortunée,
Ainsi que Juliette à sa foi s'est donnée.
Ce jour, pour moi, se traîne aussi lent que celui
Qui précède une fête est triste et plein d'ennui
Pour une jeune enfant que le plaisir appelle
Et qui doit se parer d'une robe nouvelle.

La nourrice paraît, tenant l'échelle de corde.

— J'aperçois ma nourrice; elle va me parler
De Roméo!... je sens mes regards se voiler
D'un nuage d'extase! — Ah! sois la bienvenue,
Et cette échelle aussi, de l'amour seul connue,
Signal de mon bonheur!... Eh bien! par quels chemins?...

LA NOURRICE, éplorée.

Oui... l'échelle!...

JULIETTE.

Oh! pourquoi vous tordre ainsi les mains?

LA NOURRICE.

Il est mort! mort!

JULIETTE.

Quoi donc! le ciel impitoyable...

LA NOURRICE.

Non, non; c'est Roméo lui-même... Est-il croyable?...

JULIETTE.

Quel démon êtes-vous pour m'éprouver ainsi?
Dites, s'est-il tué? je tombe morte aussi.

LA NOURRICE.

J'ai vu dans la blessure un sang noir se répandre...
Et son corps, ah! son corps pâle comme la cendre!

JULIETTE.

Je meurs.

LA NOURRICE.

Ah! Tybalt, toi que j'ai vu si petit,
Devais-je te voir mort?

JULIETTE.

Quel est ce jour maudit,
Où de tous les côtés éclatent les tempêtes?
Tybalt mort! Roméo tué!... Que sur nos têtes
L'archange sonne donc le dernier jugement!

LA NOURRICE, toujours sans s'apercevoir de la méprise de Juliette.

Oui, oui, votre cousin est mort, et votre amant
Banni!

JULIETTE.

Banni, dis-tu?... Se peut-il? O prodige!
Il vit!... Moi qui voulais mourir!

LA NOURRICE.

Hélas! vous dis-je,
Il a tué Tybalt.

JULIETTE.

Lui!... Désespoir sans fin!
O quelle âme infernale en un temple divin!

LA NOURRICE.

Que la honte s'attache à Roméo!

JULIETTE.

La honte!...
Ah! l'opprobre jamais jusqu'à son front ne monte!
C'est le trône éternel de l'honneur! — Pouvez-vous... —
Ai-je pu maltraiter ainsi mon noble époux!

LA NOURRICE.

Quoi! direz-vous du bien de ce meurtrier même?

JULIETTE.

Eh! dirai-je du mal de Roméo qui m'aime!
Hélas! qui bénira ton nom, lorsque moi, moi,
Ton épouse, qui viens de te donner ma foi,
Je t'ai cruellement outragé tout à l'heure! —
Rentrez, mes pleurs, il vit!... D'où vient donc que je pleure?
Ah! c'est un mot fatal!... J'entends toujours: Banni!
Père, mère, bonheur, amour, tout est fini...
Ah! ma mère, mon père, où sont-ils donc? Je tremble.

LA NOURRICE.

Sur le corps de Tybalt ils gémissent ensemble.
Voulez-vous les rejoindre en ces tristes instants?

JULIETTE.

Ils pleurent donc Tybalt! Ah! lorsque par le temps
Leurs pleurs seront usés, les miens, que je dévore,
Pour Roméo banni m'inonderont encore!
— Qu'une si courte vie ait des chagrins si longs! —
Je meurs donc vierge et veuve?... allons, nourrice, allons...
C'était écrit; mon lit nuptial devait être
Ma tombe... mon bonheur finit avant de naître!

LA NOURRICE.

Venez à votre chambre; et puis j'irai chercher
Roméo; près du moine il a dû se cacher.
Je veux vous l'amener afin qu'il vous console.

JULIETTE.

Oh! donne cette bague à mon chevalier... vole,
Messagère fidèle, et dis-lui qu'en ce lieu
Il vienne recevoir mon âme et mon adieu!

Elles sortent.

[illegible]

… de Vérone :

… l'univers est grand. Ta faiblesse m'étonne.

[illegible]

Hors des murs de Vérone il n'est plus d'univers.
Le reste de la terre est semblable aux enfers.
De Vérone banni, je suis banni du monde.

Cet exil, c'est ma mort. Qu'est-ce que la seconde?
Oser nommer exil ce trépas abhorré,
C'est me trancher la tête avec un fer doré,
Et méchamment sourire au coup qui m'assassine.

DOM LAURENCE.

O noire ingratitude! ô clémence divine!
La loi te punissait de mort pour ce duel :
Mais le Prince indulgent prévient l'arrêt cruel,
Change en exil la mort; c'est une bonté rare!
Et tu ne vois pas...

ROMÉO.

C'est une grâce barbare!
L'existence est où vit Juliette! — Son chien,
Les plus vils animaux la verront; et moi, rien!
Je ne la verrai plus!... Ils seront là, près d'elle,
Toujours! et Roméo, son Roméo fidèle,
Jamais, jamais! il est banni...

A Laurence.

N'as-tu donc pas
Quelque poison tout prêt, quelque soudain trépas?
Comment as-tu le cœur, toi mon ami, mon hôte,
Homme saint, qui fais grâce au pécheur de sa faute,
Toi qui changes son cœur après l'avoir béni,
De me faire mourir avec ce mot : banni!

DOM LAURENCE.

O fol amant! étouffe un indigne murmure;
Entends ma voix. Je veux t'enseigner une armure
Qui puisse t'aguerrir contre ce mot affreux :
C'est la philosophie, espoir des malheureux,

Ce baume salutaire aux blessures de l'âme;
Elle consolera ton cœur s'il la réclame.

ROMÉO.

Non, non; je suis banni. Loin de moi tes discours,
Et ta philosophie et ses tristes secours!
Non!... à moins qu'elle n'ait la faculté secrète,
Le pouvoir de former une autre Juliette,
Ou de changer l'arrêt dont je suis abattu,
Elle n'est d'aucun prix ni d'aucune vertu.
Tais-toi.

DOM LAURENCE.

Tous les amants sont sourds à la sagesse!

ROMÉO.

Tous les sages plutôt sont aveugles!

DOM LAURENCE.

Oh! laisse,
Laisse-moi de ton cœur apaiser les combats.

ROMÉO.

Comment peut-on parler de ce qu'on ne sent pas?
Oh! que si tu pouvais être à mon âge encore,
Que Juliette fût l'amante qui t'adore,
Qu'elle fût ton épouse et depuis un moment,
Que Tybalt fût tué, que tu fusses amant
Éperdu comme moi, plein d'une sombre flamme,
Et, comme moi, banni loin de ta jeune femme!
Alors, oui, tu pourrais parler comme tu veux...
Alors, tu pourrais bien arracher tes cheveux,
Sentir des pleurs brûlants calciner ta paupière,
Et, comme je le fais, te jeter sur la pierre,

Afin d'y mesurer avec ton corps brisé
Un tombeau qui déjà devrait être creusé!

Il se jette sur le pavé, qu'il inonde de ses larmes. — On entend frapper.

DOM LAURENCE.

On frappe. Lève-toi, cache toi. C'est sans doute...

ROMÉO.

Eh! qu'importe à celui qui veut mourir?

DOM LAURENCE.

Écoute. —
Oui, oui. — Tu seras pris, viens là... Si je pouvais..
Quelle obstination est la tienne!

On frappe encore.

J'y vais.
Qui frappe ainsi?

Il va ouvrir.

LA NOURRICE, entrant.

Saint homme, ô dites, le temps presse,
Où donc est Roméo, l'époux de ma maîtresse?

DOM LAURENCE.

Le voilà sur la pierre et dans ses pleurs noyé!

LA NOURRICE.

Oh! dans le même état que ma fille! ô pitié!
Oui, dans le même état!

A Roméo.

Au nom de Juliette,
Pour l'amour d'elle, un peu...

ROMÉO, se soulevant.

Quel nom dis-tu? répète,
Nourrice; parles-tu de Juliette? eh! bien,

Parle : son désespoir est-il semblable au mien ?
Depuis que j'ai versé du sang que pense-t-elle ?
Ne suis-je pas l'objet de son horreur mortelle ?...
Ah ! que dit mon épouse à nos tristes amours ?

LA NOURRICE.

Rien, rien ; mais elle pleure, elle pleure toujours,
Se jette sur son lit comme dans une tombe,
Se relève en sursaut et tout à coup retombe ;
Puis avec de grands cris elle appelle long-temps,
Elle appelle Tybalt et Roméo !

ROMÉO, redevenant furieux.

J'entends !
Le nom de Roméo, c'est la foudre subite
Qui la renverse, ainsi que cette main maudite
A renversé Tybalt.

A Laurence.

Dis à quel coin caché
De ce malheureux corps mon nom est attaché ?
Dis-le-moi, qu'à l'instant, avant que l'on m'exile,
Je le détruise avec son odieux asile.

Il veut se frapper avec son épée.

DOM LAURENCE, lui retenant le bras.

Arrête cette main poussée au désespoir.
Parle ; es-tu donc un homme ? on le croit à te voir ;
Tes traits l'annoncent ; mais tes pleurs sont d'une femme ;
Et tes gestes hideux, d'une brute sans âme
Décèlent dans ton sein les aveugles fureurs. —
Par Jésus, ne joins pas le crime à tant d'horreurs !
J'avais cru jusqu'ici ton âme mieux formée.

Tu m'affliges... Ta main, par la vengeance armée,
Vient de tuer Tybalt, eh bien! veux-tu, dis-moi,
Malheureux, en tournant ton glaive contre toi,
Tuer ta femme aussi, dont la vie est la tienne?
Veux-tu du même coup blesser la loi chrétienne,
La raison et l'amour, tout sentiment humain?

Il lui enlève son épée et la jette.

Homme! reprends courage et désarme ta main.
Prends garde, tes pareils meurent dans l'anathème. —
Allons! ta Juliette est vivante, elle t'aime;
Va la rejoindre, va, comme tu l'as promis,
Va consoler son deuil; ce bonheur t'est permis.
Ton épouse t'attend au fond de sa demeure.
Mais souviens-toi qu'il faut la quitter avant l'heure
Où la garde aura pris son poste au pied des murs;
Car tu ne pourrais plus, sous des habits obscurs,
Passer jusqu'à Mantoue, où tu devras attendre
Que notre voix amie ait pu se faire entendre
Pour révéler ici ce mystère d'amour,
Calmer ton père, avoir ta grâce de la cour,
Et dans ta ville enfin, d'où le sort te renvoie,
Te ramener avec plus de transports et de joie
Que tu n'auras versé de pleurs en la quittant! —
Nourrice, à Juliette annoncez à l'instant
Ce qui se passe. Allez, et qu'elle songe à dire
Aux gens de sa maison qu'il faut qu'on se retire;
Car, je vous le promets, Roméo suit vos pas.

Roméo se jette dans ses bras.

LA NOURRICE.

Oh! de toute la nuit je ne m'en irais pas,

Pour entendre parler si bien! — Mais, patience,
J'obéis. — Ce que c'est pourtant que la science...
Je vais, seigneur, je vais vous annoncer.

ROMÉO.

Merci.
Dis-lui qu'elle s'apprête à me gronder.

LA NOURRICE.

Voici
Un anneau qu'elle veut que vous portiez, mon maître.

ROMÉO.

Oh! comme ce présent ranime tout mon être!

La nourrice sort.

DOM LAURENCE, *à Roméo.*

Allez donc; mais songez à fuir au point du jour.—
Un retard, c'est la mort! — Fixez votre séjour
Dans Mantoue, et de temps en temps avec adresse
On vous fera savoir ce qui vous intéresse.
La nuit vient... Roméo, donnez-moi votre main,
Embrassez votre ami; vous serez loin demain...
Dieu veuille du salut vous aplanir les voies!

ROMÉO.

Si ce bonheur qui passe avant toutes les joies
Ne m'appelait ailleurs, j'aurais un grand chagrin
De vous quitter sitôt.

DOM LAURENCE, *ouvrant la porte.*

Pars; le ciel est serein!

Ils sortent.

SCÈNE SIXIÈME.

Un appartement dans la maison des Capulets. — Nuit.

CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, PARIS.

CAPULET, à Pâris.

Au milieu des fléaux qui frappent la famille,
Nous n'avons pu, seigneur, parler à notre fille
Et disposer son âme à de tendres projets,
Quand elle a sous les yeux de si tristes objets.
Pardonnez. — Elle aimait, comme l'on aime un frère,
Son bon cousin Tybalt, et ne peut s'en distraire...
Mais, quoi! nous sommes nés pour mourir.

A sa femme.

Dites-moi,
A cette heure sans doute elle dort?

PARIS.

Je conçoi
Que mon amour prend mal son temps. Je vous souhaite
Le repos. Présentez mes vœux à Juliette.

LA SIGNORA CAPULET.

Dès demain je saurai, seigneur, son sentiment.

CAPULET.

Et moi, je vous réponds de son cœur hardiment,
Pâris; votre alliance est plus qu'elle n'espère,
Et ma fille voudra tout ce que veut son père. —
Mais attendez, quel jour?... mercredi?.. c'est trop près.

Jeudi?... la noce donc à jeudi! — Point d'apprêts:
Peu de monde au repas; car écoutez, mon gendre,
Quand Tybalt est tué, quand fume encor sa cendre,
Il n'est pas question d'une fête. Un tel coup!...
Ainsi, quelques amis, nos parents, voilà tout.
Eh! mais, que dites-vous de notre jour, cher comte?

PARIS.

Que je voudrais qu'il vînt demain.

CAPULET.

Fort bien. Je compte
Sur votre cœur, comptez sur ma foi. C'est cela.

A sa femme.

Vous, voyez Juliette et déterminez-la.

A un valet.

Des flambeaux.

A sa femme.

Dites-lui que la chose est conclue,
Que le jour de la noce est pris.

A Pâris.

Je vous salue.

Capulet et sa femme sortent en reconduisant Pâris.

SCÈNE SEPTIÈME.

La chambre de Juliette, donnant sur le balcon. — Le matin commence à poindre.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, appuyée sur Roméo.

Veux-tu donc me quitter? quoi! déjà, mon ami?
Le jour sous l'ombre obscure est encore endormi.

C'était le rossignol, et non pas l'alouette,
Dont la voix a frappé ton oreille inquiète.
Sur ces lauriers, la nuit, il repose son vol
Et chante!... Oui, crois-moi, c'était le rossignol.

ROMÉO.

Ah! c'était l'alouette et sa voix matinale!
Regarde, mon amour, cette blancheur fatale,
Ces traits de feu percer le grisâtre orient;
Les soleils de la nuit cachent leur front brillant,
Et le joyeux matin, qui s'éveille en silence,
A la cime des monts sur un pied se balance —
Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, ce n'est pas le jour qui vient à nous s'offrir;
C'est quelque météore, un phare errant sans doute,
Allumé dans la nuit pour éclairer ta route.
Oh! reste encor!

ROMÉO.

Eh bien! qu'on me surprenne ici!
C'est la mort; j'y consens, si tu le veux ainsi.
Je dirai comme toi : non, ces teintes d'opale,
Ce n'est pas le matin, non; c'est le reflet pâle
De la lune qui fuit sous ses voiles d'argent;
Ce n'est pas l'alouette, au réveil diligent,
Dont le concert s'élève et va frapper la nue.
Que la mort vienne donc et soit la bienvenue!
Juliette le veut. Qu'en dis-tu, mon amour?
Rends-moi tous tes baisers; non, ce n'est pas le jour!

JULIETTE.

C'est le jour! c'est le jour! fuis, pars vite! imprudente!

C'était bien l'alouette et sa voix discordante...
Que sa voix est aiguë et son chant importun!

On entend du bruit.

Fuis, fuis jusqu'à Mantoue! oh! pars! voilà quelqu'un!
La lumière grandit.

ROMÉO.

Et nos maux avec elle!

JULIETTE.

Va-t'en, va-t'en!

LA NOURRICE, en dehors.

Madame!...

JULIETTE.

Une voix!... mais laquelle?
Je tremble...

A la nourrice qui entre.

Ah! que veux-tu?...

LA NOURRICE.

Votre mère en secret
S'apprête à vous venir trouver. — Le jour paraît!

JULIETTE.

Triste fenêtre, hé bien! contentez leur envie,
Laissez entrer le jour et laissez fuir ma vie!

ROMEO.

Un baiser... je descends.

JULIETTE.

Il me faut, cher amant,
Des nouvelles de toi... mais à chaque moment!

Les minutes sans toi vont durer des journées.
Avant de te revoir que j'aurai vu d'années!

ROMÉO.

Adieu! j'inventerai cent moyens, si tu veux,
De te faire passer mon salut et mes vœux.

JULIETTE.

Crois-tu que sous le ciel nous nous verrons encore?

ROMÉO.

Oui, j'espère en ce ciel que Juliette implore.
Un temps viendra, mon ange, où mes maux et les tiens
Seront le doux sujet de nos longs entretiens.

Il descend. — La nourrice se retire.

JULIETTE.

Ah! mon âme conçoit tous les malheurs ensemble.
A peine te voilà descendu, qu'il me semble
Que ton front a pâli, vers la terre penché,
Et que je vois un mort dans son tombeau couché! —
Ou ma vue est troublée, ou ta pâleur augmente.

ROMÉO, au bas du balcon.

Et toi, tu m'apparais de même, chère amante!
Ah! le chagrin dessèche et boit tout notre sang.
Adieu!

Il disparait.

JULIETTE.

Parti! parti! soutiens-moi, Dieu puissant!

Elle tombe à moitié évanouie sur un fauteuil.

SCÈNE HUITIÈME.

JULIETTE, puis LA SIGNORA CAPULET.

JULIETTE, se relevant à un bruit du dehors.

Des pas!...

LA SIGNORA CAPULET, entrant.

Ma fille... Eh bien! qu'est-ce? tout effrayée!

JULIETTE.

Ah! ma mère, c'est vous! quoi! sitôt éveillée?
Pour quel objet?...

LA SIGNORA CAPULET.

Comment êtes-vous ce matin?

JULIETTE.

Plus mal qu'hier.

LA SIGNORA CAPULET.

Toujours pleurant votre cousin?
Pourrez-vous, Juliette, en inondant sa cendre,
Le tirer de la tombe où Dieu l'a fait descendre?
L'ami que vous pleurez, il n'est point de secours
Qui jamais...

JULIETTE, faisant en elle-même allusion à Roméo.

C'est pourquoi je pleurerai toujours!

LA SIGNORA CAPULET.

Je vois ce qui vous tient sous les pleurs asservie :
Ce n'est pas tant la mort de Tybalt que la vie
Conservée à son lâche assassin. Vous souffrez
De savoir qu'il respire encor. Mais vous aurez,
Mais nous aurons vengeance. Oui, calmez-vous, ma fille;

Des amis, dévoués de cœur à la famille,
Séjournent à Mantoue, et l'odieux banni
Verra bien châtier son forfait impuni.
Roméo rejoindra Tybalt.

JULIETTE.

Bonté suprême!
Je voudrais qu'il fût là... pour le punir moi-même!

LA SIGNORA CAPULET.

Bien, bien.—Mais, mon enfant, je viens t'apprendre ici
Une heureuse nouvelle.

JULIETTE.

Ah! qu'il en soit ainsi!
Nous en avons besoin.

LA SIGNORA CAPULET, avec tendresse.

Oui, oui, ma Juliette
A près d'elle un bon père, et qui ne s'inquiète
Que de sa fille seule et qui, pour adoucir
Ses regrets, lui prépare un grand jour de plaisir,
Une fête...

JULIETTE.

Et... quel est ce jour?

LA SIGNORA CAPULET.

Un jour bien proche
Oui, mon enfant : jeudi, jeudi matin, la cloche
De l'église Saint-Pierre annoncera pour tous
Que le comte Pâris devient ton digne époux,
Et que ma Juliette en est heureuse et fière.
C'est un noble et charmant cavalier.

JULIETTE, exaspérée.

Par saint Pierre
Et son église, non, non, il n'en sera rien!
Madame, forme-t-on si vite un tel lien?
Je m'étonne de tant de hâte, et qu'on dispose
De ma main, de mon cœur, ainsi que d'une chose
Qui se vend et s'achète, et qu'on veuille en un jour
Achever un hymen sans l'aveu de l'amour;
Avant que mon... mari m'ait fait savoir qu'il m'aime,
Avant qu'il m'ait enfin demandée à moi-même!
Dites, dites, madame, à mon père aujourd'hui
Qu'il faut d'autres secrets pour charmer mon ennui,
Et que je ne veux pas me marier encore,
Et que j'épouserais Roméo..., que j'abhorre,
Vous le savez, plutôt que le comte Pâris. —
Mon père insistera...; mais c'est un parti pris.

LA SIGNORA CAPULET, voyant venir Capulet.

C'est lui que j'attendais et que je vous annonce.
Vous-même osez lui faire ici votre réponse,
Et vous verrez comment il va la recevoir.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES PRÉCÉDENTS, CAPULET, LA NOURRICE.

CAPULET.

Eh! quoi, ma fille! encor des pleurs, du désespoir!
Au coucher du soleil une fine rosée
Se répand, dont la terre à peine est arrosée.
Le coucher de Tybalt a des honneurs plus grands;

C'est toute une tempête, et l'eau pleut par torrents!
A sa femme.
Madame, n'avez-vous pas dit à Juliette
Ma volonté?

LA SIGNORA CAPULET.

J'ai dit...; mais la sotte rejette
Et l'hymen et l'époux!... Un caprice nouveau! —
Je voudrais qu'elle fût mariée au tombeau!

CAPULET, en colère.

Je le voudrais de même, en bonne conscience.
Quoi! son cœur n'est pas fier d'une telle alliance!
Elle n'est pas joyeuse en songeant au bonheur
Que nous lui ménageons! Un si noble seigneur!
Un si digne époux!

JULIETTE.

Non, je ne suis pas joyeuse,
Et je ne comprends point l'amour en orgueilleuse;
Mais je sais mon bonheur le but de vos souhaits.
Non, non, je ne puis pas vouloir ce que je hais;
Pourtant je remercie et je bénis mon père
Du bien qu'il crut m'offrir, et qui me désespère.
Je veux n'aimer que vous...

CAPULET.

Qu'est-ce à dire? vraiment!
Quelle fine logique! et le bel argument!
Je ne suis pas joyeuse... et suis reconnaissante...
Je vous bénis du mal... Ah! désobéissante!
Emmiellez vos refus de grands mots, je n'en di
Qu'un seul: joyeuse ou non, soyez prête jeudi. —

Fille ingrate, loin, loin de ma vue offensée!
Je t'abhorre!

LA SIGNORA CAPULET.

Quoi donc! êtes-vous insensée?

JULIETTE, tombant à genoux.

Mon bon père, pardon!... croyez que mon devoir...
De grâce, écoutez-moi... Si vous pouviez savoir...

CAPULET

Jeune effrontée!... Oh! Dieu! que faut-il que je fassé?...
A l'église! ou jamais ne me regarde en face.
Je ne te parlerai qu'aux marches de l'autel.
—En quels temps, en quels lieux a-t-on vu rien de tel?—
Pas un souffle! tais-toi! Les doigts me brûlent... tremble
Qu'un mot... Eh bien! ma femme, eh bien! que vous en semble?
Nous nous disions heureux que Dieu nous eût donné
Cet enfant, cet unique enfant qui nous est né!...
Mais c'est trop d'un encore... et nous avons en elle
La malédiction implacable, éternelle! —
Loin de moi, malheureuse!

LA NOURRICE.

Ah! que le Dieu du ciel
La bénisse! Seigneur, vous êtes trop cruel.

CAPULET.

Et vous, gardez vos beaux sermons pour vos pareilles,
Et tâchez de ne plus m'échauffer les oreilles.
Sortez, impertinente, ou je...

LA SIGNORA CAPULET.

Contenez-vous...

CAPULET.

C'est vrai, cela me navre et me met en courroux. —

Le jour, la nuit, partout, seul ou dans une fête,
Au travail comme au jeu, toujours soucis en tête
Pour la bien marier!... Et quand j'ai pu trouver
Un parti comme à peine on en ose rêver,
Fortune, rang, jeunesse, esprit, tout ce qui flatte
Et séduit une femme, il faut que cette ingrate,
Cette folle déchire et jette de côté
Ce pacte avec la gloire et la prospérité!
Ma parole eût menti! Non, cela ne peut être. —
Écoutez, et songez que c'est la voix du maître :
Si vous êtes ma fille, une couronne au front
Et Pâris près de vous, nos amis vous suivront...
Et, si tu ne l'es pas, va-t'en à l'aventure,
Va-t'en par les chemins chercher ta nourriture,
Mendier un asile; et rappelle-toi bien
Que tu m'es inconnue et que tu n'as plus rien.
Je mourrai... le chagrin met au tombeau les pères;
Mais, s'il vient avancer mes jours, si tu l'espères
Pour ma succession, ah! tu comptes sans moi...
Elle irait... au bourreau, monstre, plutôt qu'à toi!

Il sort.

JULIETTE.

N'est-il donc pas au ciel quelque pitié qui voie
L'abîme de malheur où mon âme se noie? —
Ma tendre mère, au moins ne me rejetez pas!
Différez cet hymen, différez mon trépas
D'un mois... de quelques jours... et, si ma triste vie
Doit...

LA SIGNORA CAPULET.

Ne me parlez pas. Faites à votre envie.

Je n'entends rien. De vous à moi tout est rompu.
Adieu.

Elle sort.

JULIETTE.

Ma mère aussi!... ma mère!... et je n'ai pu....
Ma nourrice, comment détourner la tempête?
Vois, mon père m'entraîne et Roméo m'arrête.
Je voudrais l'autre hymen, que le nœud qui nous joint
Le rendrait impossible; et ne le voudrais point
S'il se pouvait jamais. — Hélas! chère nourrice,
Conseillez-moi... Mon Dieu! mon Dieu! que la malice
Du sort se fasse un jeu d'accabler, d'opprimer
Un être qui n'a fait d'autre mal que d'aimer! —
Que dis-tu? n'as-tu pas, nourrice, une parole
De joie ou d'espérance, un seul mot qui console?

LA NOURRICE.

Vraiment, si votre cœur veut être consolé,
Me voilà! — Roméo, pour jamais exilé,
Confisque sans profit votre corps et votre âme,
Et vous n'êtes ainsi fille, veuve ni femme.
Bien plus, par son arrêt son mariage est nul;
Qui dit banni, dit mort. Je fais donc ce calcul,
Qu'après quelques soupirs, que la raison surmonte,
Ce qu'il vous reste à faire... est d'épouser le comte.
Il faut prendre les faits comme ils sont; et d'ailleurs,
Des maris, où pouvoir en trouver de meilleurs?
Pâris! oh! Pâris!... Bref, ce second mariage
Ferait de votre vie un beau ciel sans nuage,
Et je mourrais de joie et non plus de chagrin, —

Puisque votre premier époux n'est plus enfin
Qu'un mort...

JULIETTE.

Parles-tu là d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Sans doute;
Et d'après ma raison aussi, car je l'ai toute.
Maudissez-les donc l'une et l'autre.

JULIETTE, à part.

Ainsi soit-il!

LA NOURRICE.

Quoi?...

JULIETTE, dissimulant son indignation.

Tu m'as soulagée... oui, mon âme en péril
S'éclaire et s'affermit. — Rentre et dis à ma mère
Qu'ayant eu le malheur d'offenser mon bon père,
Je suis allée au cloître accuser mon péché.
Va.

LA NOURRICE.

Je cours... Contre nous le Ciel n'est plus fâché!

Elle sort.

JULIETTE.

Va, profane, qui fais à l'amour cette injure
De croire Juliette à Roméo parjure;
Conseillère d'opprobre et d'infidélité! —
Cependant elle m'aime, et son cœur tourmenté!...
Quand le cœur n'est pas noble, à quoi sert qu'il soit tendre? —

Je vais trouver Laurence et de sa bouche apprendre
S'il a quelque ressource où je puis recourir...
Sinon... j'aurai toujours le pouvoir de mourir!

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le monastère. — La cellule du père Laurence. — Une fenêtre est ouverte au fond, par laquelle on aperçoit une des tours du couvent.

DOM LAURENCE, PARIS, qui est venu disposer le moine en faveur de son mariage.

DOM LAURENCE.

Jeudi, seigneur?... Le terme est bien court!

PARIS.

Mon beau-père
Le veut. Ce n'est pas moi qui voudrai qu'on diffère.

DOM LAURENCE.

Mais vous ne savez pas, disiez-vous à l'instant,
Les dispositions de sa fille; et pourtant...
Cette conduite est plus qu'étrange et bien peu sûre.

PARIS.

Juliette est fort triste et pleure sans mesure
Ce cher Tybalt. Voilà pourquoi, jusqu'à ce jour,

Je n'ai pu que lui dire à peine un mot d'amour.
Vénus ne sourit point dans la maison des larmes!
D'un tel état son père a conçu des alarmes;
Et, par prudence, il veut hâter cette union.
Une nouvelle vie, une autre affection,
D'un ménage animé la riante habitude
Calmeront un chagrin qu'aigrit la solitude. —
Veuillez par vos conseils et votre autorité
Disposer Juliette à ma félicité.
De tant de hâte ainsi vous connaissez la cause.

DOM LAURENCE, à part.

Je voudrais ignorer le motif qui s'oppose
A cet empressement...

Juliette paraît.

A Pâris.

Ah! seigneur, voyez-la...

PARIS, allant à elle.

Ma reine! mon trésor! mon ange!

JULIETTE, dissimulant son trouble intérieur.

Tout cela
Pourra se dire mieux, quand vous serez mon maître.

PARIS.

Cela doit être enfin... jeudi!

JULIETTE.

Ce qui doit être
Sera.

PARIS.

Venez-vous pas vous confesser à lui?

JULIETTE.

Je me confesserais à vous, en disant : Oui.

PARIS.

Çà, ne lui cachez pas qui vous aimez, de grâce.

JULIETTE.

Un tel aveu, seigneur, vous présent, m'embarrasse.

PARIS.

Comme ce beau visage est flétri par les pleurs!

JULIETTE.

Ma beauté n'a pas dû souffrir de mes douleurs.
Elle n'a jamais eu, je crois, beaucoup de charmes.

PARIS.

Vos paroles lui font plus de tort que vos larmes.
Vous la calomniez, mon ange, et c'est mon bien,
Votre beauté !

JULIETTE.

Je sais qu'elle n'est pas le mien,
Qu'elle n'est pas à moi.

A Laurence.

Vous, mon père, à cette heure
Pouvez-vous m'écouter ? faut-il que je demeure,
Ou dois-je revenir plus tard ?

DOM LAURENCE.

Me voilà prêt,
Fille rêveuse.

A Pâris.

Ainsi, seigneur, il conviendrait...
Nous devons rester seuls tous deux.

PARIS.

Dieu me préserve
De troubler un pieux mystère. Je réserve
Tous mes droits pour jeudi.

A Juliette.

Laissez-moi déposer
Ici mon humble hommage en ce chaste baiser.

Il lui baise le front et sort.

JULIETTE, à Laurence avec l'accent subit du désespoir.

Allez, allez, mon père, et fermez bien la porte,
Et puis venez pleurer avec moi, qui suis morte!

DOM LAURENCE.

O ma fille, j'apprends votre malheur; je sais
Que jeudi, dans Saint-Pierre...

JULIETTE.

Homme de Dieu, cessez...
Ne dites point savoir le mal qui me possède
Que vous ne m'en puissiez dire aussi le remède;
Et, si vous n'avez point de secours à m'offrir,
Moi seule avec ce fer je vais me secourir.
Mon Roméo, nos cœurs sont unis par Dieu même,
Et nos mains par son prêtre... O mon amour suprême!
J'en fais serment, avant que te soient arrachés
Et mon cœur et ma main... tous deux seront séchés!

A Laurence.

Ah! mon père, un conseil! tel que l'honneur l'avoue,
Qui rompe cette trame horrible ou la déjoue...
Sinon, sanglant arbitre entre le sort et moi,
J'en croirai ce poignard qui sauvera ma foi.

Parlez, ne soyez pas si lent à me répondre;
Je sens dans mon cerveau les objets se confondre!

DOM LAURENCE.

Juliette... le Ciel m'a peut-être inspiré!
Mais il faudrait un acte aussi désespéré
Que votre malheur même et l'état de votre âme.
O ma fille, si vous, faible et timide femme,
Vous ne frémissez pas de vous donner la mort,
—Seul crime sans pardon, puisqu'il est sans remord! —
Vous aurez bien le cœur de tenter, il me semble,
Un moyen qui n'est pas la mort, mais lui ressemble.
Si vous vous en sentez la force, je poursuis.

JULIETTE.

Ah! dans le désespoir effroyable où je suis,
Il n'est rien qu'à présent mon courage n'affronte.
Oh! dites-moi, plutôt que d'épouser le comte,
De me précipiter du haut de cette tour;
Enchaînez-moi bien loin sur un mont, nuit et jour,
Hanté par les lions à l'ardente crinière;
Enfermez-moi le soir dans quelque cimetière,
Où je sois assiégée et couverte en tout sens
De crânes décharnés et d'os retentissants,
Et de lambeaux meurtris dont la chair s'ouvre et tombe;
Ou bien, ordonnez-moi d'entrer dans une tombe
Et de m'envelopper dans le même linceul
Que le mort, étonné de ne plus dormir seul;
Commandez-moi ces mille horreurs que l'on abhorre,
Dont le nom me glaçait le sang hier encore...
Je vous obéirai sans crainte, aveuglément,
Pour me garder intacte à mon fidèle amant.

DOM LAURENCE.

Eh! bien donc, retournez vite chez votre père;
Cachez sous un front gai ce qui vous exaspère...
Consentez, il le faut, à donner votre main
A ce comte Pâris. C'est mercredi demain:
Demain soir, Juliette, embrassez chaque membre
De la famille, et puis rentrez dans votre chambre
Pour prier; et qu'enfin, vous laissant à genoux,
Votre nourrice couche et dorme loin de vous.
Emportez cette fiole, et vous la boirez toute,
Quand vous serez au lit, sans en perdre une goutte:
Dans vos veines soudain le breuvage glacé
Se répandra; le pouls, le cœur auront cessé;
Nul souffle ni chaleur n'attestera la vie;
La rose, à votre teint, à vos lèvres ravie,
Les laissera, flétris par son départ si prompt,
Pâles comme la cendre où s'abîme mon front;
Un réseau lourd et mat couvrira vos prunelles,
Semblable au voile épais des ombres éternelles;
Tout votre corps, privé de sève et refroidi,
Sera tel qu'un cadavre immobile et roidi;
Et vous serez ainsi pour quarante-deux heures.
Puis, reprenant votre âme aux célestes demeures,
Vous vous réveillerez comme d'un frais sommeil. —
Jeudi pourtant Pâris, devançant le soleil,
Viendra des fleurs d'hymen parer votre visage;
Il vous trouvera morte! Alors, selon l'usage,
Avec vos beaux atours et le front découvert,
Des bras vous porteront dans le sépulcre ouvert
A vos aïeux, dormant sur leur couche de glace,

Et les Capulets morts vous feront une place.
Dans l'intervalle, avant votre réveil certain,
Par mes lettres instruit de tout votre destin,
Roméo reviendra dans l'ombre et, la nuit même,
Vers son heureux exil conduira ce qu'il aime. —
Voici l'expédient qui pourra vous sauver,
Si quelque peur d'enfant ne vient pas l'entraver.

JULIETTE.

Donnez, oh! donnez-moi! Ne parlez pas de crainte. —
Soutiens ma force, Amour; c'est pour ta cause sainte!

Elle sort, emportant la fiole.

SCÈNE DEUXIÈME.

Un salon dans la maison de Capulet.

CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE,
plusieurs domestiques, puis JULIETTE.

CAPULET, à un domestique en lui remettant un papier.

Prends cette liste, et cours inviter pour jeudi
Les personnes qui sont inscrites.

A sa femme.

Je vous di
Que la noce ira mal. — J'ai la tête troublée. —

A la nourrice.

Est-il vrai que ma fille au couvent soit allée?

LA NOURRICE.

Oui, d'honneur.

CAPULET.

Puisse au moins son digne confesseur
La dompter et tourner son âme à la douceur!...
Sinon, jeune obstinée, il faut qu'on vous moleste!

Juliette arrive, affectant un air joyeux.

LA NOURRICE.

Voyez comme elle accourt d'un air riant et leste!

CAPULET.

Fille rebelle, eh bien! d'où venez-vous?

JULIETTE.

D'un lieu
Où l'on apprend qu'un père est l'image de Dieu;
Où j'ai promis au Ciel de faire pénitence
De ma trop criminelle et folle résistance. —
Pour que mes torts si grands puissent être expiés,
Laurence m'a prescrit de tomber à vos pieds
Et d'implorer de vous mon pardon. — Pardon! grâce!
Mon père!

Elle tombe à genoux.

A vos genoux, qu'avec espoir j'embrasse,
Je jure, moins indigne enfin de vos bontés,
De suivre désormais vos seules volontés.

CAPULET, à la nourrice.

Vous enverrez Samson chez le Comte, nourrice,
Afin de prévenir quelque nouveau caprice,
Lui dire qu'il est bon d'abréger le chemin,
Et qu'à présent je veux la noce pour demain.

JULIETTE.

Je viens de rencontrer Pâris dans la cellule

Et de lui faire entendre, à ses aveux crédule,
Tout ce qu'au chaste amour peut dire la pudeur.

CAPULET, avec un sourire caressant.

Allons!... ce petit air moitié tendre et boudeur
Vous sied on ne peut mieux, notre timide amante!
Venez!

A sa femme.

Je le crois bien, qu'on la trouve charmante!
Et ce Pâris a bien raison d'en être fou!

A Juliette, qui l'embrasse.

Mais qui vous a permis de jeter à mon cou
Vos deux bras, comme si vous étiez pardonnée?...—
Vraiment, toute la ville, après cette journée,
Va devoir un beau cierge aux fils de saint François!

JULIETTE, se disposant à sortir, à sa nourrice.

Viens, suis-moi dans ma chambre.—Il nous plaît que tu sois
Notre dame d'atours, et que ton goût prépare
La robe dont il faut que demain on nous pare.

LA SIGNORA CAPULET, à son mari.

Non, pas avant jeudi.

A la nourrice.

Nous avons tout le temps.

CAPULET, à la nourrice.

Allez, bonne Angélique, et suivez-la. J'entends
Que nous allions demain à l'église.

Il donne tout bas des ordres à deux domestiques, qui sortent en courant.

LA SIGNORA CAPULET.

Les hommes
Commandent sans savoir, et puis c'est nous qui sommes

Je n'ai pu que lui dire à peine un mot d'amour.
Vénus ne sourit point dans la maison des larmes!
D'un tel état son père a conçu des alarmes;
Et, par prudence, il veut hâter cette union.
Une nouvelle vie, une autre affection,
D'un ménage animé la riante habitude
Calmeront un chagrin qu'aigrit la solitude. —
Veuillez par vos conseils et votre autorité
Disposer Juliette à ma félicité.
De tant de hâte ainsi vous connaissez la cause.

DOM LAURENCE, à part.

Je voudrais ignorer le motif qui s'oppose
A cet empressement...

Juliette paraît.

A Pâris.

Ah! seigneur, voyez-la...

PARIS, allant à elle.

Ma reine! mon trésor! mon ange!

JULIETTE, dissimulant son trouble intérieur.

Tout cela
Pourra se dire mieux, quand vous serez mon maître.

PARIS.

Cela doit être enfin... jeudi!

JULIETTE.

Ce qui doit être
Sera.

PARIS.

Venez-vous pas vous confesser à lui?

Je me confesserais à vous, si je disais cela.

PARIS.

Ne me niez pas que vous m'aimez, je le sais.

JULIETTE.

Il est vrai, seigneur, vous possédez ma confiance.

PARIS.

Comme ce beau visage est flétri par les pleurs!

JULIETTE.

Ma beauté n'a pas dû souffrir de mes douleurs;
Elle n'a jamais eu, je crois, beaucoup de charmes.

PARIS.

Vos paroles lui font plus de tort que vos larmes;
Vous la calomniez, mon ange, et c'est mon bien,
Votre beauté!

JULIETTE.

Je sais qu'elle n'est pas le mien,
Qu'elle n'est pas à moi.

A Laurence.

Vous, mon père, à cette heure
Pouvez-vous m'écouter? faut-il que je demeure,
Ou dois-je revenir plus tard?

DOM LAURENCE.

Me voilà prêt,
Fille rêveuse.

A Pâris.

Ainsi, seigneur, il conviendrait...
Nous devons rester seuls tous deux.

Ma nourrice avec vous veillera. Je suppose
Que vos gens sont sur pied et n'ont pas un moment
Dans les apprêts qu'ils font si précipitamment.

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, ma fille, il est tard; dormez. — Avec l'aurore
Il faudra vous lever. — Que je vous dise encore
Combien vos bons parents ont joui de vous voir
Revenir au bonheur, rentrer dans le devoir...
Oh! que la joie est douce après la peine amère!
N'est-ce pas? — Bonne nuit, ma fille!

JULIETTE.

Adieu, ma mère.

La signora Capulet embrasse sa fille et sort avec la nourrice.

SCÈNE QUATRIÈME.

JULIETTE, seule, les regardant aller.

Adieu, dis-je... Dieu sait quand nous nous reverrons!

Elle ferme la porte. — Puis jetant les yeux autour d'elle :

Le frisson de la peur glace mon sang. — Courons
Les rappeler :

D'une voix tremblante.

Nourrice!... — A quoi bon? terreur lâche!
Je dois seule accomplir ma formidable tâche.

Elle prend la fiole cachée sur elle.

Viens, breuvage enchanté! — Si pourtant sur mon corps
Il était sans pouvoir... me faudrait-il alors
Épouser Pâris? Non.

Déposant son poignard près de son lit.

Voilà ma sauvegarde!
Toi, dors à mon côté! — Mais si, (que Dieu m'en garde!)

Si c'était un poison qu'en ma main eût remis
Le moine, dans la peur de se voir compromis
Par ce second hymen, lui dont la voix complice
M'unit à Roméo!... Je le crains... oh! supplice! —
En y songeant, ma crainte est de la déraison;
Laurence est un saint homme... Est-ce là du poison?
Je n'en crois rien.

Elle s'assied, et après avoir rêvé long-temps.

— Mais quoi! si, par un sort contraire,
J'allais me réveiller dans mon lit funéraire
Avant que Roméo ne vînt pour me sauver?...
O l'effroyable idée impossible à braver!
Ne serais-je donc pas, sans secours, suffoquée
Dans cette voûte au loin sous terre pratiquée,
Dont le seuil ne reçoit ni l'air pur ni le jour!
N'étoufferais-je point, dans ce morne séjour,
Sans revoir mon amant!... — Ou, si je suis vivante,
N'est-il pas à penser qu'en ces lieux d'épouvante,
Et l'horreur de la nuit et l'horreur du trépas,
Et le vol des hiboux et le bruit de mes pas,
Dans ces profonds caveaux, dont les froides murailles
Gardent les ossements de tant de funérailles,
Des corps de mes aïeux d'âge en âge encombrés,
Que Tybalt, encor frais, les bras de sang marbrés,
Vient de se faire ouvrir, qu'à des heures certaines
De longs spectres, dit-on, visitent par centaines...
Hélas! hélas! n'est-il pas probable que moi,
M'éveillant au milieu de ces objets d'effroi,
Aux cris plaintifs des morts, dont l'âme se désole...
Oui, oui, si je m'éveille alors,... je serai folle! —

Qui sait si, dans le trouble où seront mes esprits,
Je n'irai pas sans honte insulter les débris
De mes ancêtres, rois d'un peuple mortuaire,
Arracher tout sanglant Tybalt de son suaire,
Et, dans ce sacrilége et sombre égarement,
M'armer d'une croix sainte ou de quelque ossement,
Comme d'une massue... et m'en briser le crâne!

Elle regarde fixement un coin de sa chambre.

Oh! que vois-je? Tybalt!... C'est son ombre profane
Qui cherche Roméo... Monstre, arrête! au secours!..
Tiens, tiens, mon Roméo, je bois à nos amours!

Après qu'elle a bu la fiole, elle va tomber sur le lit et y reste inanimée, un voile sur son visage. Les rideaux sont à demi fermés. — Le jour commence à poindre; on entend la musique de la noce.

SCÈNE CINQUIÈME.

JULIETTE, sur le lit; LA NOURRICE, entrant à petits pas et parlant à demi-voix.

LA NOURRICE.

Chère maîtresse, il faut nous lever. Eh! madame!

Plus haut.

C'est la musique.—Eh bien!... paresseuse!—Mon âme!
Vous prenez du sommeil pour votre nuit d'hymen,
Car... suffit.

S'approchant avec quelque inquiétude.

Allons!—Rien!—Dieu nous bénisse! Amen!
Éveillons-la.

Parlant de plus près et plus fort.

Madame! allons, voici le monde! —
Pâris... Vous n'avez point à perdre une seconde

Si vous ne voulez pas qu'il vous surprenne au lit.

Elle ouvre les rideaux.

Comment! toute habillée! Ah! mon cœur se remplit...

Elle lui soulève deux fois la tête.

Elle retombe encor! — Juliette!... ma fille!

Elle lui découvre le visage.

Du secours! du secours! Malheureuse famille!
Morte! morte! pourquoi suis-je née? O mon Dieu!

Criant plus fort.

Ah! seigneur Capulet! Madame!

LA SIGNORA CAPULET, *accourant.*

Est-ce le feu?
Quels cris!

LA NOURRICE.

Funeste jour! voyez!

LA SIGNORA CAPULET, *près du lit.*

Ah! misérable
Que je suis! Mon enfant! O ma fille adorable!
Rouvre tes yeux, ô toi qu'avec transport j'aimais,
Ou les miens sur ton corps se ferment pour jamais!
Venez tous, tous! Que faire? A moi!

CAPULET, *entrant d'un air empressé.*

C'est une honte!
Allons! amenez donc Juliette! Le Comte
Est arrivé.

LA NOURRICE.

Seigneur! elle est morte!

CAPULET, *stupéfait, se penchant sur le lit.*

Oh! laissez
Que je la voie! Hélas! ses membres sont glacés!

Sur ma fille aujourd'hui la mort s'est étalée,
Ainsi qu'une première et hâtive gêlée
Sur la plus belle fleur de la plaine! — Oh! n'avoir
Que cette seule et chère enfant pour tout espoir,
Pour toute joie... et puis le tombeau la dévore!...
Infortuné vieillard! Sombre et fatale aurore!...

Il se relève avec fureur.

LA NOURRICE.

O comble de misère!

LA SIGNORA CAPULET.

Abîme de douleurs!

CAPULET.

Sa mort éteint ma voix et dessèche mes pleurs.

DOM LAURENCE, entrant, avec un calme affecté.

L'épouse est-elle enfin prête à me suivre au temple?

CAPULET.

Oui, mais pour n'en jamais revenir.

A Pâris qui entre avec les musiciens.

Ah! contemple
Ce lit fatal, mon fils; vois! et tu frémiras.
La mort prend ton épouse et la tient dans ses bras.
C'est le trépas au lieu de toi que j'ai pour gendre.

PARIS, interdit.

Et j'accusais le jour qui se faisait attendre!
N'ai-je donc si long-temps souhaité ce soleil
Que pour le voir m'offrir un spectacle pareil!
O ma mère!

LA SIGNORA CAPULET, égarée.

Quel mot est sorti de ta bouche!...

Elle se couvre le visage de son voile.

Suis-je encor mère?... Non!

LA NOURRICE, *se jetant sur le corps de Juliette.*

Mes pleurs baignent ta couche,
Comme autrefois mon lait arrosa ton berceau.
Le vieux arbre courbé pleure sur l'arbrisseau.

PARIS.

O divorce éternel! ange sitôt ravie!
Ma vie et mon amour!... Si tu n'es plus ma vie,
Tu seras mon amour, même au sein de la mort!

CAPULET

Heure de désespoir! ô lamentable sort!
Quand de ma seule enfant ton courroux me sépare,
Tu ne me laisses rien au monde, ciel barbare!
Il n'est plus rien au monde et d'heureux et de beau;
Tout est enseveli dans le même tombeau!

DOM LAURENCE, *avec autorité.*

Qui parle ainsi? Qu'entends-je? ô faiblesse! ô blasphème!
Modérez-vous, au nom du ciel et pour vous-même.
De tels emportements ne peuvent qu'irriter
Les violents chagrins que vous devez dompter.
Tout subit les arrêts de Dieu; rien ne les change.
— Le ciel et vous, aviez une part de cette ange;
Le ciel l'a maintenant tout entière. Est-ce un mal?
Vous ne pouviez sauver de son terme fatal
Ce qui, pour un moment, vous appartenait d'elle;
Mais le ciel lui gardait la jeunesse immortelle.
Le comble de vos vœux n'était que son bonheur,
Vous placiez votre joie ensemble et votre honneur

A la voir au sommet de la fortune humaine;
Et vous vous désolez alors que Dieu l'emmène
A la hauteur du ciel qui va la ranimer.
C'est que tout votre amour ne savait pas l'aimer!
Vous voilà hors de vous parce qu'elle est heureuse!
Déplorable égoïsme! ingratitude affreuse!
Cœur aveugle! l'épouse heureuse, voyez-vous,
N'est pas celle qui vit long-temps près d'un époux;
Mais celle qui meurt jeune, avant qu'hélas! ne germe
Le grain de désespoir que tout destin renferme;
Avant qu'elle n'ait bu le nectar jusqu'au fiel.
Cette enfant, du banquet n'a connu que le miel...
De vos larmes, seigneur, contenez l'amertume;
Couvrez de fleurs son corps, et, suivant la coutume,
Faites-la transporter, en ses brillants atours,
Vers l'asile sacré qui nous garde toujours.—
Dans ces cruels adieux, si la faible nature
Pleure sur une chère et tendre créature,
Que nos larmes du moins, volontaire poison,
Se sèchent au flambeau divin de la raison!

CAPULET, dévorant ses larmes et s'adressant au corps de sa fille.

Ces parures, ces fleurs, tous ces apprêts de noces
Vont donc accompagner tes obsèques précoces!...

DOM LAURENCE.

Retirez-vous, seigneur, et vous, madame, aussi;
Vous, Pâris, suivez-les; et que chacun ici
Saintement se dispose à la funèbre fête.
Le ciel, pour quelque offense, a frappé votre tête;

Frères, inclinez-vous, et ne l'irritez plus
Par une ingrate plainte et des cris superflus.

Tout le monde sort, à l'exception de la nourrice qui reste penchée sur le le lit, et des musiciens.

UN MUSICIEN.

Comme tout a changé de face en trois minutes!

UN AUTRE MUSICIEN.

Nous n'avons qu'à serrer nos violons et nos flûtes.

PREMIER MUSICIEN.

Bah!... avec deux bémols, nous pourrons, je le voi,
Faire servir les airs de la noce au convoi.

Les musiciens sortent. — La nourrice demeure immobile sur le corps de Juliette.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONVOI DE JULIETTE.

Une place publique de Vérone; au fond le portail et l'intérieur d'une vaste église tendue de noir. On entend une grosse cloche qui sonne un seul coup de distance en distance. — Le convoi de Juliette commence. Des trompettes en deuil et divers instruments ouvrent la marche; viennent deux longues files de prêtres et de religieux, avec des palmes et des cierges à la main; ensuite des enfants des deux sexes vêtus de blanc, portant des encensoirs et des corbeilles de fleurs. Ils précèdent le catafalque sur lequel Juliette est portée, le visage découvert; ce catafalque est garni de panaches blancs et d'écussons. Les franciscains de Vérone suivent le corps. Dom Laurence marche le dernier. Enfin, après tout ce cortége, on voit Capulet, la mère, la nourrice, Pâris, en longs manteaux de deuil, et exprimant, par différents signes, l'excès de leur désespoir. Tandis que toute cette pompe défile tristement, des voix chantent un hymne mis en musique par le fameux Haendel.

HYMNE FUNÈBRE.

CHOEUR.

Sanglots, éclatez au dehors;
Brisez et soulagez notre âme.
Que les gémissements, autour de ce beau corps,
Soient l'écho de l'airain qui dans les airs proclame :
« Juliette est avec les morts. »

UNE VOIX.

Le vent funeste a touché de son aile
La fraîche fleur d'avril qui tombe en pâlissant;
Les beaux yeux, qui brillaient comme le jour naissant,
Se sont éteints dans la nuit éternelle!

CHŒUR.

Sanglots, etc.

DEUXIÈME VOIX.

Hélas! elle n'est plus, la belle jeune fille!
O mort! peux-tu, dans un moment,
Anéantir ainsi tout l'espoir d'un amant,
Tout le bonheur d'une famille!

CHŒUR.

Sanglots, etc.

TROISIÈME VOIX.

Ange d'amour et d'innocence,
Du haut des saints parvis jette sur nous les yeux!
En nous montrant ta gloire aux cieux,
Aide-nous à ne pas mourir de ton absence!

CHŒUR.

Sanglots, éclatez au dehors;
Brisez et soulagez notre âme.
Que les gémissements, autour de ce beau corps,
Soient l'écho de l'airain qui dans les airs proclame :
« Juliette est avec les morts! »

Les prières terminées, on enlève du catafalque le corps de Juliette et on le porte dans l'église.

SCÈNE DEUXIÈME.

La ville de Mantoue. — Une rue.

ROMÉO, seul.

Si le sommeil souvent dit vrai dans ses mensonges,
Si je puis me fier à son charme, mes songes
M'annoncent des bonheurs tout prêts à m'arriver !
Sur des ailes je sens mon âme s'élever,
Comme un oiseau léger qui chante dans la nue ;
Et, durant tout ce jour, une joie inconnue
Me pénètre et respire avec moi ! — J'ai rêvé
Que ma femme est ici venue, et m'a trouvé
Sans vie — un mort qui peut penser, quel rêve étrange ! —
Et que je renaissais aux baisers de cette ange ;
Enfin, je me suis vu, riant de ma terreur,
Sur un char avec elle... et j'étais empereur ! —
O Dieu ! quelles sont donc les délices réelles
De l'amour, puisqu'après tant d'épreuves cruelles,
Leur ombre, vains tableaux en songe présentés,
Verse en un pauvre cœur de telles voluptés ! —
Mantoue, en tes murs même, où le deuil m'environne,
Je ne sais quelle ivresse...

Balthazar paraît.

Un courrier de Vérone !...
Balthazar, n'as-tu pas des lettres du couvent ?
Du bon moine Laurence ?... Eh ! mais auparavant,
Avant tout, comment va Juliette ? — Mon père
Est en bonne santé, ma mère aussi, j'espère ?...

Comment va Juliette? Oh! dis-le-moi, car rien
Ne saurait être mal si Juliette est bien!

BALTHASAR, avec une profonde tristesse.

Son âme est dans le ciel près des anges, ses frères,
Et son beau corps au fond des caveaux funéraires
Où dorment ses aïeux... et je venais ici
Vous apprendre en tremblant ces...

ROMÉO.

En est-il ainsi?

A lui-même.

Je te défie, ô sort!

A Balthazar.

Tu connais ma demeure,
Va, portes-y de l'encre et du papier sur l'heure.
Commande des chevaux... Ce soir même, je pars.

BALTHAZAR.

Je n'ose vous quitter, seigneur... Dans vos regards
Je lis quelque dessein...

ROMÉO.

Cours où tu devrais être. —
Laurence ne t'a rien remis?

BALTHAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMÉO.

N'importe. Cours chez moi, fais seller promptement
Des chevaux. Je t'irai joindre dans un moment.

Balthazar sort.

Oui, oui, ma Juliette! il faut que je repose
Avec toi cette nuit. — Combinons bien la chose. —

Destruction!... idée horrible à concevoir!
Que tu prends vite au cœur d'un homme au désespoir!
Comme la mort répond sitôt qu'on l'interroge!

Il rêve.

— Je me souviens d'un pauvre apothicaire... Il loge
Près d'ici. L'autre soir, devant son seuil ouvert,
Je l'ai vu : de haillons son corps était couvert;
Sous des sourcils épais un œil farouche et cave;
Il triait lentement des herbes; un front hâve,
La face décharnée; un spectre en tout son air;
La pâle faim rongeait ses os après sa chair.
Du plafond enfumé de sa boutique informe
Et déserte, pendait une tortue énorme,
Avec un crocodile empaillé, d'autres peaux
De poissons inconnus, et quelques vieux lambeaux.
Tout autour, une lampe, aux longs rayons livides,
Éclairait des rayons étiquetés et vides.
Pour montre, un pain de rose ébréché par un bout,
Quelque graine, un bocal d'eau verte; voilà tout.
Je me dis, en voyant sa profonde misère :
S'il fallait du poison, certes, ce pauvre hère
Au premier acheteur en vendrait aisément.
— Du besoin que j'en ai fatal pressentiment! —
Il faut que, sans tarder, le malheureux m'en vende.
Voici sa porte; allons, faisons notre demande,

Il tire sa bourse.

Et soutenons-la bien. — Ah!.. c'est fête aujourd'hui!..
Sa boutique est fermée.

Il frappe.

Hé! holà! quelqu'un!...

L'APOTHICAIRE, sortant.

Oui!
Oui! laissez donc le temps d'arriver. Sans reproche,
Vous appelez d'un ton un peu rude.

ROMÉO.

Homme, approche,
Nous avons à causer. — Tu parais pauvre; tiens,
Ces quarante ducats, bien comptés, sont les tiens.
Donne-moi d'un poison... mais semblable à la foudre,
Et qui chasse une vie au loin, comme la poudre
Qui, soudain prenant feu par un point enflammé,
S'échappe et sort des flancs du bronze inanimé.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces bons poisons; mais la loi de Mantoue
Punit de mort quiconque en débite.

ROMÉO.

J'avoue
Que tu m'étonnes. Quoi! tu ne peux te nourrir,
Ta vie est un néant... et tu crains de mourir!
Le mépris est sur toi, tu n'es qu'un vil esclave;
Le monde, en ta faveur, n'a pas une loi... Brave
Ses lois et prends cet or; prends.

L'APOTHICAIRE, se dirigeant vers sa boutique sans prendre encore la bourse.

C'est ma pauvreté
Qui l'accepte, seigneur, et non ma volonté.

ROMÉO.

Eh! c'est ta pauvreté seulement que j'achete.

L'APOTHICAIRE, revenant avec une fiole.

Cette drogue, seigneur, que je livre en cachette,

Buvez-la, comme elle est, ou dans telle liqueur
Que vous voudrez : et, certe, eussiez-vous dans le cœur
Et dans tout votre corps la force de vingt hommes,
Elle vous aura vite expédié !

ROMEO, lui remettant la bourse.

Nous sommes
Quittes. Voilà ton or : poison bien plus fatal
Pour le cœur des mortels, et qui fait plus de mal,
De meurtres sur la terre, où je suis las d'attendre,
Que celui qu'en ces lieux on t'interdit de vendre !
Sois tranquille : c'est moi qui te vends du poison.
Toi, tu ne m'en vends pas. — Rentre dans ta maison,
Adieu ; mange à ta faim, répare ta toilette,
Et songe à mettre un peu de chair sur ton squelette.

L'apothicaire se retire.

Viens, philtre ami ! viens voir ma femme sous les draps
De la mort, car c'est là que tu me serviras !

Il sort.

SCÈNE TROISIÈME.

Le monastère des franciscains à Vérone. — Un parloir. — Une grille au fond donnant sur les jardins. — Le soir tombe.

FRÈRE JEAN, DOM LAURENCE,

FRÈRE JEAN paraît derrière la grille et sonne.

Vénérable Laurence, ouvrez.

DOM LAURENCE, accourant de l'intérieur du monastère.

Je crois entendre
Frère Jean, notre bon coureur. Il va m'apprendre...

Il ouvre.

Ah ! sois le bienvenu de Mantoue. — Eh ! bien, quoi ?
Roméo?... N'as-tu pas un message pour moi ?

FRÈRE JEAN.

Ce matin, je cherchais un de mes camarades
Pour faire route ensemble. Il était aux malades.
J'allai l'y prendre; mais, à notre pas pressé,
Les gardes de la ville, ayant d'abord pensé
Que nous venions tous deux d'une maison atteinte
Par la contagion, nous ont, dans cette crainte,
Empêchés de sortir... Et là s'est arrêté
Mon voyage à Mantoue.

DOM LAURENCE.

Et qui donc a porté
Ma lettre à Roméo?

FRÈRE JEAN.

Personne, hélas! et même
Je n'ai pu, tant l'effroi dans le peuple est extrême,
Trouver un messager qui vous la rapportât.
Je l'ai sur moi.

DOM LAURENCE.

Cruel retard! Quel résultat
Pourrait... Cette dépêche au néant condamnée,
Par saint François, contient plus d'une destinée...
Funeste contre-temps ! — Frère Jean, va chercher
Un levier de fer, cours; et tu l'iras cacher
Dans ma cellule.

FRÈRE JEAN.

Bien, j'y vais.

Il sort.

DOM LAURENCE.

Volonté sainte!
Il est temps de me rendre à la funèbre enceinte.
Dans trois heures au plus il faudra réveiller
Juliette. Elle va de ses cris m'effrayer
En apprenant que, tout au malheur de l'absence,
Son Roméo de rien encor n'a connaissance;
Mais j'enverrai demain un nouveau messager,
Et près de moi l'épouse attendra sans danger
Son époux, dont l'aspect l'aura bientôt calmée.
— Pauvre enfant! comme un mort, dans sa tombe enfermée!.

Il sort.

SCÈNE QUATRIÈME.

Une église souterraine. — A droite, au fond, des arcades basses, d'où l'on descend par plusieurs marches, et qui laissent apercevoir le cimetière dépendant de l'église. — Tout autour, des tombeaux, dont plusieurs sont ouverts et dégradés. — A gauche, en biais, un monument plus élevé, sur le frontispice duquel on lit ce mot : CAPULET, et qui est fermé par une large porte avec des barreaux de fer. Les intervalles entre les tombeaux sont couverts de têtes de morts et d'ossements confusément épars. Cette lugubre décoration ne reçoit d'autre lumière que la lueur d'une seule lampe. — Des chouettes et d'autres oiseaux qui hantent les cimetières poussent dans le lointain des cris plaintifs; quelques-uns traversent le théâtre en volant

Entre PARIS, suivi d'un page qui porte un flambeau et une corbeille de fleurs.

PARIS.

Donne-moi ton flambeau, page, et retire-toi...
Non, non, je ne veux pas être vu; prends-le-moi.
Va t'asseoir sous les ifs dans le grand cimetière;
Approche ces fleurs, va!

LE PAGE, après avoir posé la corbeille sur un socle près du tombeau des Capulets.

Passer la nuit entière
Tout seul avec des morts !

PARIS.

Tu m'entends?

LE PAGE.

J'obéis.

Il sort par les arcades.

PARIS, seul, jetant des fleurs au monument.

Juliette! je viens, dans l'ombre où tu nous fuis,
Tendre rose expirée à l'heure matinale,
Parfumer de tes sœurs ta tombe virginale !
A peine si j'ai pu, dans tes rapides jours,
Vivante, t'honorer aux terrestres séjours;
Morte, j'élève à toi, de retour chez les anges,
Mon encens de respects, d'amour et de louanges !

On entend du bruit au dehors.

Mais... chut! n'entends-je point un bruit? comme des pas
Sourds et furtifs, errant sous les arceaux là-bas ?
Qui vient troubler mon culte et d'un pied sacrilége
Insulter de la mort l'auguste privilége ?
Les pas approchent... Quoi! deux hommes!... un flambeau!
—De ton voile, un moment, couvre-moi, saint tombeau!

Il se retire derrière le monument.

SCÈNE CINQUIÈME.

ROMÉO et **BALTHAZAR** arrivent par les arcades du fond. — Balthazar tient un levier, une bêche et un flambeau.

ROMÉO.

Dépose ici ce lourd levier avec la bêche.
Laisse-moi ton flambeau. Bien. — Prends cette dépêche,

Il tire une lettre de sa poche.

Et tu la remettras, de la main à la main,
A mon père, à lui seul, au point du jour, demain.
Derrière ces arceaux à présent va m'attendre.
Quoi que tu puisses voir ou tu puisses entendre,
Sur ton âme et tes jours, reste à l'écart, au loin. —
Si j'entre chez les morts, ah! c'est que j'ai besoin
De revoir mon amante et son pâle visage,
Et d'ôter de son doigt, pour un pieux usage,
Un anneau qui m'est cher. — Va-t'en donc! — Si, poussé
D'un soupçon curieux, tu reviens, insensé,
M'épier... par le Ciel, vengeur des grands scandales,
De ton corps en lambeaux je joncherai ces dalles! —
Comme l'heure et le lieu, j'ai d'atroces objets
L'âme pleine... et mes noirs et farouches projets
Renferment plus d'horreur et plus de barbarie
Que les tigres à jeun ou la mer en furie.

BALTHAZAR.

Je sors... Puisse, pour vous, le Ciel moins rigoureux...

ROMÉO, lui donnant sa bourse.

Honnête serviteur, tiens, vis, et sois heureux!
Adieu.

BALTHAZAR.

Son air m'effraie, et comme lui je souffre.

Il sort par les derniers arceaux.

ROMÉO, seul, s'avançant avec fureur près du monument, le levier à la main.

Toi, bouche de la mort, abominable gouffre,
Qui viens de dévorer le plus beau des trésors,
C'est ainsi qu'à s'ouvrir je force tes ressorts!
Tu dois être assouvie, et c'est assez de joie;
Mais je veux te gorger d'une nouvelle proie.

Il frappe à grands coups et fait tous ses efforts pour enfoncer la porte. Elle résiste à ses coups redoublés qui font retentir la voûte. Au bruit, Pâris revient.

PARIS, à part.

C'est lui! c'est Roméo! le banni, l'assassin!...
Sans doute il vient ici, dans quelque affreux dessein,
Outrager le repos des cendres assoupies.

Se présentant à Roméo.

Vil Montagu, fais trêve à tes efforts impies.
Poursuit-on la vengeance au delà du cercueil?
Mon bras, grâces à Dieu, t'arrête sur le seuil.
Mais, c'est trop profaner de si saintes demeures,
Viens, lâche proscrit, viens! car il faut que tu meures!

ROMÉO.

Certe, et c'est pour mourir que je suis là. — Mais toi,
Ne tente point un homme au désespoir... Fuis-moi.
Regarde tous ces morts. Que leur aspect t'effraie!
Jeune homme, comprends-tu cette image trop vraie?
Ne charge point ma tête encore de l'horreur
D'un forfait, en poussant mon bras à la fureur.

Je t'en conjure, fuis, fuis! Par le Ciel, je t'aime
Plus que moi, car je viens armé contre moi-même.
Ne m'arrête plus; sors, heureux de m'obéir,
Et dis que ma pitié t'a commandé de fuir...
Tu le vois... la pitié d'un furieux!...

PARIS.

Je brave
Ta pitié, ta fureur; et, brisant toute entrave,
Je me déclare à toi ton ennemi mortel,
Et te saisis au corps, ainsi qu'un criminel.

ROMÉO.

Tu le veux?... Sais-tu bien à quoi tu te hasardes?
Tiens!

Tous deux tirent l'épée et commencent à se battre.

LE PAGE, qui est accouru au bruit.

Ils se battent... Ciel! Avertissons les gardes
Du Prince.

PARIS, tombant blessé à mort.

Oh! je suis mort! — Si dans le fond du cœur
Quelque pitié te reste, ouvre d'un bras vainqueur
Cette tombe... et me couche auprès de Juliette!

Il expire.

ROMÉO, jetant son épée au loin.

D'honneur, je le ferai, ce que ton cœur souhaite...

Il lui prend la main.

Ta main, toi dont le nom était par la douleur
Écrit avec le mien au livre du malheur!...
Laisse-moi contempler tes traits que la mort plombe!
Je veux t'ensevelir dans une noble tombe...

Non, c'est un paradis; car Juliette y dort.

Il pousse le corps de Pâris derrière le tombeau. — Enfin, à force de coups, il enfonce la porte : les deux battants s'ouvrent. — On voit l'intérieur d'un caveau, imité de ceux qui sont dans quelques églises. — Outre plusieurs corps de Capulets qui remplissent des cercueils, il y en a d'autres debout autour du caveau. Les murailles sont enduites de cette croûte de salpêtre d'une teinte verdâtre que forme l'humidité dans ces lieux souterrains. Juliette paraît sur le devant couchée dans sa bière ouverte, tenant un crucifix. Son visage est découvert, suivant l'usage d'Italie. Une lampe sépulcrale, suspendue à la voûte, ajoute à la ténébreuse horreur du lieu. Le visage de Juliette a encore toute sa beauté et sa fraîcheur.

Roméo semble être partagé entre la terreur et le respect. Il se jette à genoux devant la bière de Juliette.

O mon ange adoré! mon épouse! la mort,
Qui de ta pure haleine a sucé l'ambroisie,
A te voir, ne t'a point tout entière saisie!
Non, tu n'es pas conquise; et devant ta beauté
De son pâle étendard le vol s'est arrêté!
La beauté vit toujours sur ton front qui repose,
Sur ta limpide joue et tes lèvres de rose.
Jusque dans le cercueil tu gardes ton trésor!
O pourquoi, Juliette, es-tu si belle encor! —
Non, de ce noir palais, où le temps n'a point d'heure,
Je ne sortirai plus. J'y fixe ma demeure
Avec les vers, des morts cortége fraternel.
Là, je veux établir mon repos éternel,
Abriter mon naufrage, et, repliant mes voiles,
Y secouer le joug des funestes étoiles.

Il tire de sa poche un vase fermé dans lequel est le poison, et l'ouvre.

Viens, guide du malheur, pilote redouté!
Sur l'écueil du néant... ou de l'éternité
Viens briser mon esquif fatigué de la vie!
Poison, voici ton heure! Allons, sois assouvie,
Passion du tombeau!...

Il boit le poison

Chère amante, je bois
A toi seule! — Mes yeux, une dernière fois
Jouissez du bonheur de dévorer ses charmes;
O mes bras, pressez-la sur mon cœur, gros de larmes;
Et vous, mes lèvres, vous qu'on ne peut refuser,
Imprimez sur sa bouche un pudique baiser!

Il se penche pour l'embrasser.

Que vois-je? — Elle respire!... elle s'agite!

Dans cet instant Juliette se soulève lentement, comme un spectre, du fond de sa bière, et se met sur son séant, les yeux fermés et le crucifix entre les mains. Roméo tombe à la renverse.

JULIETTE, d'une voix lugubre.

Où suis-je?
Défendez-moi.

ROMÉO, avec transport, en se relevant.

Rêvé-je?... elle parle! ô prodige!
Elle parle!... elle vit!... nous pourrons être heureux!
Et nous aimer encore!... O destin généreux!
Un seul instant me paie un siècle de torture. —
Lève-toi, lève-toi, sors de ta sépulture!
Ma Juliette!... c'est Roméo! Vois le jour!
Viens puiser sur ma bouche et la vie et l'amour!
Oh! viens!

JULIETTE, regardant autour d'elle d'un air hagard.

Bénissez-moi, grand Dieu! quel froid j'éprouve!
Qui donc est là?

ROMÉO.

C'est moi, ton époux, qui retrouve
Une joie ineffable après le désespoir,

Qui te croyais perdue, et qui peux te revoir!
Sors de ce tombeau, viens, et fuyons en silence,
Fuyons tous deux!

Il l'enlève, l'ôte de sa bière et la porte sur le devant du théâtre.

JULIETTE, résistant.

Pourquoi me fait-on violence?
Je n'obéirai pas, non, non! je le promets.
Ma force peut fléchir; ma volonté, jamais.
Je n'épouserai point Pâris, et je déclare
Roméo mon époux.

ROMÉO.

Ah! sa raison s'égare!
Dieu juste! — Oui, Roméo, mon ange, est ton époux,
Et je suis Roméo. Viens, et tous les rois, tous,
Ne pourront point briser notre immortelle chaîne,
Ni t'arracher d'un cœur où Juliette est reine!

JULIETTE, avec une ivresse croissante.

Cette voix qui me parle... oh! je la reconnais!
Sa douceur me ravit, m'enflamme... Je renais!
Je me rappelle tout maintenant... chaque chose
Revient... Oui, oui, c'est toi, c'est moi!... Mon cœur se pose
Sur ton cœur... Saints transports du ciel! ô mon amant!
O mon époux!

Roméo commence à ressentir les effets du poison au moment où Juliette se précipite dans ses bras.

Eh bien! tu m'évites!... Comment!
Roméo veut me fuir encore!... Oh! que je touche
Ta main, que je m'enivre au souffle de ta bouche!
Tu me glaces de peur! Ami! parle... Tu vois
Mon trouble. Oh! fais-moi donc entendre une autre voix

Que la mienne au milieu de ces terribles voûtes!
Ou je vais retomber... Mes forces s'en vont toutes...
Soutiens ta Juliette.

ROMÉO, chancelant.

Hélas! je ne le puis;
Moi-même plus que toi j'aurais besoin d'appuis! —
Trop fidèle poison!

JULIETTE.

Du poison! Que veut dire
Mon époux? — Ah! ton sein qui lourdement soupire...
Tes mains froides, ton front terne et décoloré...
Et tes regards qui vont s'éteignant par degré!...
La mort...

ROMÉO.

Il est trop vrai, je lutte en vain contre elle!
Juliette, une force en moi surnaturelle,
Quand ta voix m'a frappé, lorsque j'ai vu tes yeux
S'ouvrir... a suspendu le cours impétueux
De la mort, un moment captive avec mes peines...
Le poison maintenant coule à flots dans mes veines!

Les effets du poison sont rendus par Roméo avec la vérité de la nature : il se courbe, il se relève, et presse avec ses mains son sein douloureux, et de temps en temps il lui échappe des cris.

Le temps me manque... Enfin, mon destin dans ce lieu
M'a conduit... pour te dire encore un tendre adieu...
Et mourir avec toi!...

JULIETTE.

Mourir! oh! ciel! Laurence
M'a-t-il trompée?

ROMÉO.

Hélas! une fausse apparence...
Te croyant morte... alors, moi, j'ai bu ce poison. —
Fatal empressement ! — J'ai forcé ta prison...
Et j'ai collé ma bouche à tes lèvres vermeilles...
Et je mourais heureux dans tes bras! — Tu t'éveilles!...
Oh!...

JULIETTE.

N'ai-je ouvert les yeux que pour te voir ainsi !

ROMÉO.

Tiens! la mort et l'amour se disputent ici
Les restes de mon cœur... mais la mort s'en empare.
Elle est plus forte!... Il faut te quitter... Sort barbare! —
Te quitter, Juliette, à la porte du ciel!

JULIETTE.

Repose sur mon sein... ô délire cruel!

ROMÉO.

Oui, les parents ont tous des entrailles de pierre!
Rien ne les attendrit, ni larmes ni prière...
Les enfants sont voués au malheur en naissant!

JULIETTE.

Mon cœur se brise!

ROMÉO, dans le délire.

Elle est ma chair, elle est mon sang!
Nos cœurs sont l'un à l'autre enchaînés... c'est ma femme!
Épargne, Capulet, ta fille et notre flamme...
Pâris! que viens-tu faire?... Ah! pour les séparer,
Des cœurs si bien unis, il faut les déchirer!

Ah ! mon Dieu !... Juliette!... oh ! Juliette !

Il tombe du côté opposé au monument, et, après des convulsions, il expire.

JULIETTE.

Encore
Un moment, Roméo ! ton épouse t'implore.
Attends-moi ; me voici pour l'hymen du trépas.

Elle tombe sur le corps de Roméo, l'embrasse et demeure sans mouvement. — Dom Laurence arrive, tenant une lanterne et une pioche.

DOM LAURENCE, avançant et regardant autour de lui.

Lente vieillesse... enfin ! — Oh ! que de fois mes pas
Ont heurté les tombeaux sous ces lugubres arches ! —
Mais que vois-je ?.. du sang aux pierres de ces marches !

JULIETTE.

Qui vient en ce lieu ?

DOM LAURENCE.

Ciel ! Juliette déjà
Réveillée !... Ah ! grand Dieu ! Roméo mort !... et là
Un autre corps... Pâris ! quelle nuit désastreuse !

JULIETTE, embrassant le corps de Roméo.

Oh ! je veux te serrer plus fort ! Je suis heureuse !...
On ne peut me l'ôter ! C'est ainsi pour toujours !

DOM LAURENCE.

Calmez-vous, Juliette, et qu'à votre secours
La patience...

JULIETTE, levant la tête.

Qui parle de patience ?
— C'est toi, moine abhorré, dont la sombre influence

A sur nous appelé tous ces maux! — Peux-tu bien
Parler de patience à qui n'attend plus rien?

DOM LAURENCE.

Triste erreur! — Levez-vous, ô jeune infortunée!
Et fuyez de la mort l'enceinte profanée.

JULIETTE, se dressant à moitié.

Ne m'approche pas, moine, ou j'éveille en courroux
Tous ces morts, qui sur toi vengeront mon époux.

DOM LAURENCE.

A la démence, hélas! le désespoir nous mène.—
Un pouvoir au-dessus de la puissance humaine,
Ma fille, a traversé nos desseins.— Mais j'entend
Que l'on vient... Hâtez-vous et fuyons à l'instant!
Je saurai vous ouvrir une sainte retraite...
Le bruit redouble... Allons! qu'est-ce qui vous arrête?

Il veut aider Juliette à se relever, elle le repousse.

Ah! des gardes!... Je n'ose attendre. Il faut partir.

Il se retire derrière les tombes.

On aperçoit des flambeaux par les arceaux les plus éloignés.

JULIETTE.

Sors, sors de ce lieu; moi, je n'en veux plus sortir...
Quel objet?... Une fiole!

Se relevant.

Oh! c'est elle sans doute...

Elle prend la fiole, qu'elle trouve vide.

L'avoir toute épuisée! ingrat! pas une goutte,
Rien, rien pour secourir ton épouse après toi! -
Je veux baiser ta bouche...

Elle l'embrasse.

Ah! peut-être pour moi
Y reste-t-il un peu du poison salutaire...
Assez pour que ma soif de mort s'y désaltère!...

On entend des cris au dehors.

JULIETTE, cherchant autour d'elle.

Des voix!... que faire?...

Apercevant le poignard.

Heureux poignard!

Au fourreau, qu'elle jette.

Toi, va pourrir
Là-bas, et laisse-moi ton arme pour mourir!

Elle se frappe de plusieurs coups, retourne le poignard dans ses blessures et les déchire avec fureur, puis, se précipitant sur Roméo, elle meurt.

SCÈNE SIXIÈME ET DERNIÈRE.

Entrent LE PRINCE, MONTAGU, CAPULET, LEURS ÉPOUSES ET LEURS PARENTS, GARDES ET CITOYENS DE VÉRONE. Le page de Pâris les conduit. BALTHAZAR arrive d'un autre côté. — Fanfares et timbales.

LE PAGE.

Mon Prince, c'est ici.

LE PRINCE.

Quels désastres funèbres,
Quels forfaits de ces lieux ont souillé les ténèbres?

Tous les assistants reconnaissent tour à tour les trois cadavres.

MONTAGU.

Dieu! mon fils mort!

LA SIGNORA CAPULET, stupéfaite.

Eh! quoi! ma fille assassinée!...

CAPULET.

A peine froide!...

LE PRINCE.

Ciel! Pâris!...

LA SIGNORA MONTAGU.

O destinée!

LE PRINCE.

J'éclaircirai ce noir mystère, et sans pitié,
S'il est quelque coupable, il sera châtié.

DOM LAURENCE, sortant du milieu des tombeaux.

Vous voyez le coupable... apprenez le mystère:
Les deux corps à vos yeux étendus sur la terre,
C'est l'épouse et l'époux.

CAPULET, avec fureur.

Qu'entends-je?

MONTAGU, indigné.

Il se pourrait!

DOM LAURENCE.

Ils s'aimaient. — Je les ai mariés en secret.
J'y croyais voir un terme aux haines de famille.

A Capulet.

Lorsque dans ce tombeau vous portiez votre fille,
Elle n'était point morte. Un philtre, distillé
Par mes mains, produisit ce trépas simulé.

J'écrivis à Mantoue; un accident funeste
A privé Roméo du message. Le reste,
Comme vous je l'ignore, et ne pouvais prévoir...

Montrant Balthazar et le page.

Mais de ces braves gens vous pourrez tout savoir. —
Ce que nous savons trop, c'est que de vos discordes
Voilà les fruits amers. — O Dieu, si tu m'accordes
La paix des deux maisons, que les lois aient leur cours:
Ma tête est sous le fer... j'y perdrai peu de jours!

LE PRINCE.

Non. De tes purs accents, saint homme, tu nous touches;
Ne crains point. — Où sont-ils ces ennemis farouches?
Capulets, Montagus, frappés du même sort,
Pour que le Ciel s'apaise, apaisez-vous d'abord.

CAPULET, montrant les Montagus.

Mais notre sang rougit leur homicide glaive!

MONTAGU, montrant les Capulets.

Le nôtre aussi contre eux incessamment s'élève!

LA SIGNORA CAPULET.

Maudite soit leur race!

LA SIGNORA MONTAGU.

Anathème sur eux!

CAPULET.

Point de trêve!

TOUS LES CAPULETS.

Non!

TOUS LES MONTAGUS.

Non!

DOM LAURENCE, s'avançant au milieu des deux partis.

Silence, malheureux !
Pouvez-vous, insensés qu'un noir vertige entraîne,
Devant un tel amour étaler tant de haine!
Faut-il que votre rage éclate sans remords,
Rallumée en ces lieux aux saints flambeaux des morts!
— Pauvres enfants, offerts par l'amour en spectacle,
Au seuil de votre illustre et funèbre habitacle
Viendra se prosterner et pleurer l'avenir;
Vérone un jour vivra par votre souvenir!

Aux assistants.

Voyez, Dieu vous punit dans vos tendresses. Frères,
Fêtez de ces amants les noces funéraires;
Et, pour offrande ici, déposez à leurs pieds
L'antique et lourd fardeau de vos inimitiés.
— Grand Dieu, qui sais les vœux que je formais dans l'âme,
Touche ces sombres cœurs d'un rayon de ta flamme,
Et qu'à ma voix sur eux ton souffle se levant
Dissipe leur fureur comme la paille au vent!

MONTAGU, attendri et faisant partager son attendrissement à tous les siens.

Mon cœur change !

CAPULET, de même.

Ma haine expire à sa parole !

DOM LAURENCE, élevant dans ses mains la croix qu'il porte à son côté, tandis que tous les assistants se prosternent les uns après les autres.

Jurez donc par ce bois douloureux qui console,
Jurez tous, jurez tous par le saint crucifix,
Sur le corps de la fille et sur le corps du fils,

De sceller entre vous une chaîne éternelle
D'ardente charité, d'amitié fraternelle;
Et Dieu, qui tient en main le futur jugement,
Au livre du pardon inscrira ce serment!

Tous les Montagus et tous les Capulets agenouillés étendent leurs épées en signe de réconciliation. — La toile tombe.

FIN DE ROMÉO ET JULIETTE.

NOTES

DE

ROMÉO ET JULIETTE.

Dans la préface de ce livre j'ai rappelé la *Symphonie dramatique* de M. Hector Berlioz ayant pour sujet et pour titre ROMÉO ET JULIETTE, et dont les paroles sont de moi. Il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour l'art lyrique du moins, de reproduire ici le livret de cette symphonie; composition d'un genre et d'un caractère tout nouveaux, qui est une des plus belles œuvres et un des plus beaux succès de M. Berlioz. Peut-être aussi quelques amateurs de curiosités littéraires ne seront-ils pas fâchés de voir les mêmes passages de la tragédie de Shakspeare rendus de deux manières différentes par la même plume française, notamment le morceau de LA REINE MAB. Les plus humbles études, faites consciencieusement d'après le tableau d'un maître, peuvent obtenir un regard et se sauver de l'oubli pendant une heure.

Voici ce livret tel qu'il a été publié en 1839, avec l'avant-propos de M. Berlioz, qui était nécessaire pour la parfaite intelligence de l'œuvre.

LIVRET

DE ROMÉO ET JULIETTE,

SYMPHONIE DRAMATIQUE

AVEC CHŒURS, SOLOS DE CHANT,

ET PROLOGUE EN RÉCITATIF HARMONIQUE.

On ne se méprendra pas sans doute sur le genre de cet ouvrage. Bien qu les voix y soient souvent employées, ce n'est ni un opéra de concert, ni une cantate, mais une *symphonie avec chœurs.*

Si le chant y figure presque dès le début, c'est afin de préparer l'esprit de l'auditeur aux scènes dramatiques dont les sentiments et les passions doivent être exprimés *par l'orchestre.* C'est, en outre, pour introduire peu à peu dans le développement musical les masses chorales, dont l'apparition trop subite aurait pu nuire à l'unité de la composition.

Ainsi le premier *prologue*, où, à l'exemple des tragédies antiques et du drame de Shakspeare lui-même, le chœur expose l'action, n'est chanté que par quatorze voix. Plus loin se fait entendre (hors de la scène) le chœur des Capulets (hommes seulement); puis, dans la cérémonie funèbre, les Capulets, hommes et femmes. Au début du Final figurent les *deux chœurs entiers* des Capulets et des Montagus et le Père Laurence; et, à la fin, les trois chœurs réunis.

Cette dernière scène de la réconciliation des deux familles est seule du domaine de l'opéra ou de l'oratorio. Elle n'a jamais été, depuis le temps de Shakspeare, représentée sur aucun théâtre; mais elle est trop belle, trop musicale, et elle couronne trop bien un ouvrage de la nature de celui-ci pour que le compositeur pût songer à la traiter autrement.

Si, dans les scènes célèbres du jardin et du cimetière, le dialogue des deux amants, les *a parte* de Juliette, les élans passionnés de Roméo, ne sont pas *chantés*, si enfin les duos d'amour et de désespoir sont confiés à l'orchestre, les raisons en sont nombreuses et faciles à saisir :

C'est d'abord (et ce motif seul suffirait à la justification de l'auteur) parce qu'il s'agit d'une symphonie et non d'un opéra.

Ensuite les duos de cette nature ayant été traités mille fois *vocalement* par les plus grands maîtres, il était prudent autant que curieux de tenter un autre mode d'expression. C'est aussi parce que la sublimité même de cet amour en rendait la peinture si dangereuse pour le musicien qu'il a dû donner à sa fantaisie une latitude que le sens positif des paroles chantées ne lui eût pas laissée, et recourir à la langue instrumentale, langue plus riche, plus variée, moins arrêtée et, par son vague même, incomparablement plus puissante en pareil cas.

I.

INTRODUCTION INSTRUMENTALE.

(Combats. — Tumulte. — Intervention du Prince.)

PREMIER PROLOGUE. — PETIT CHŒUR.

Récitatif harmonique.

D'anciennes haines endormies
Ont surgi comme de l'enfer;
Capulets, Montagus, deux maisons ennemies,
Dans Vérone ont croisé le fer.
Pourtant, de ces sanglants désordres
Le prince a réprimé le cours,
En menaçant de mort ceux qui, malgré ses ordres,
Aux justices du glaive auraient encor recours. —
Dans ces instants de calme une fête est donnée
Par le vieux chef des Capulets
Le jeune Roméo, plaignant sa destinée,
Vient tristement errer à l'entour du palais;
Car il aime d'amour Juliette...... la fille
Des ennemis de sa famille!...
Le bruit des instruments, les chants mélodieux

Partent des salons où l'or brille,
Excitant et la danse et les éclats joyeux. —
Poussé par un désir que nul péril n'arrête,
Roméo, sous le masque, ose entrer dans la fête,
Parler à Juliette...... et voilà que du bal
Ils savourent tous deux l'enivrement fatal.
Tybalt, l'ardent neveu de Capulet, s'apprête
A frapper Roméo, que tant d'amour trahit,
Quand le vieillard, touché de la grâce et de l'âge
Du jeune Montagu, s'oppose à cet outrage
Et désarme Tybalt, qui, farouche, obéit
Et sort en frémissant de rage,
Le front plus sombre que la nuit.

La fête est terminée, et quand tout bruit expire,
Sous les arcades on entend
Les danseurs fatigués s'éloigner en chantant;
Hélas! et Roméo soupire,
Car il a dû quitter Juliette! — Soudain,
Pour respirer encor cet air qu'elle respire,
Il franchit les murs du jardin.
Déjà sur son balcon la blanche Juliette
Paraît.... et, se croyant seule jusques au jour,
Confie à la nuit son amour.
Roméo palpitant d'une joie inquiète
Se découvre; et ses feux éclatent à leur tour.

AIR : — *Contr'alto Solo.*

1er Couplet.

Premiers transports que nul n'oublie!
Premiers aveux, premiers serments
De deux amants
Sous les étoiles d'Italie;

Dans cet air chaud et sans zéphyrs,
Que l'oranger au loin parfume,
Où se consume
Le rossignol en longs soupirs!

Quel art, dans sa langue choisie,
Rendrait vos célestes appas?
Premier amour! n'êtes-vous pas
Plus haut que toute poésie?

Ou ne seriez-vous point, dans notre exil mortel,
Cette poésie elle-même,
Dont Shakspeare lui seul eut le secret suprême
Et qu'il remporta dans le ciel!

2me Couplet.

Heureux enfants aux cœurs de flamme!
Liés d'amour par le hasard
D'un seul regard;
Vivant tous deux d'une seule âme!
Cachez-le bien sous l'ombre en fleurs,
Ce feu divin qui vous embrase;
Si pure extase
Que ses paroles sont des pleurs!

Quel roi de vos chastes délires
Croirait égaler les transports!
Heureux enfants!... et quels trésors
Paîraient un seul de vos sourires!

Ah! savourez-la bien, cette coupe de miel,
Plus suave que les calices
Où les anges de Dieu, jaloux de vos délices,
Puisent le bonheur dans le ciel!

REPRISE DU CHŒUR-PROLOGUE (après le 2e couplet).

Bientôt de Roméo la pâle rêverie
Met tous ses amis en gaîté :
Mon cher, dit l'élégant Mercutio, je parie
Que la reine Mab t'aura visité. »

SCHERZINO VOCAL.

TENOR SOLO ET PETIT CHŒUR.

Mab, la messagère
Fluette et légère!...
Elle a pour char une coque de noix
Que l'écureuil a façonnée;
Les doigts de l'araignée
Ont filé ses harnois.
Durant les nuits, la fée, en ce mince équipage,
Galope follement dans le cerveau d'un page
Qui rêve espiègle tour,
Ou molle sérénade
Au clair de lune sous la tour.
En poursuivant sa promenade
La petite reine s'abat
Sur le col bronzé d'un soldat...
Il rêve canonnades
Et vives estocades...
Le tambour!... la trompette!... il s'éveille, et d'abord
Jure, et prie en jurant toujours, puis se rendort
Et ronfle avec ses camarades. —
C'est Mab qui faisait tout ce bacchanal!
C'est elle encor qui, dans un rêve, habille

La jeune fille
Et la ramène au bal...
Mais le coq chante, le jour brille,
Mab fuit comme un éclair
Dans l'air!

REPRISE DU CHŒUR-PROLOGUE (*au public*).

Tels sont d'abord, tels sont les tableaux et les scènes
Que devant vous, cherchant des routes incertaines,
L'orchestre va tenter de traduire en accords.
Puisse votre intérêt soutenir nos efforts!

FIN DU PREMIER PROLOGUE.

II.

ANDANTE ET ALLEGRO.

Roméo seul. — Bruit lointain de Bal et de Concert. — Grande fête chez Capulet.

ORCHESTRE SEUL.

III.

ADAGIO.

Le jardin de Capulet, silencieux et désert. — Les jeunes Capulets, sortant de la fête, passent en chantant des réminiscences de la musique du bal.

CHŒUR ET ORCHESTRE.

Juliette sur le balcon et Roméo dans l'ombre. — Scène d'amour.

ORCHESTRE SEUL.

Chanson des jeunes Capulets chantée derrière la scène pendant l'adagio instrumental.

1er CHOEUR, A DROITE.	2me CHOEUR, A GAUCHE.
Eh! Capulets, bonsoir!	Cavaliers, au revoir!

LES DEUX CHOEURS.

Ah! quelle nuit! quel festin!
Bal divin!
Que de folles
Paroles
Sous la gaze et le satin!
Belles Véronaises,
Sous les grands mélèzes,
Allez rêver de danse et d'amour
Jusqu'au jour!

IV.

LA REINE MAB OU LA FÉE DES SONGES.

SCHERZO.

ORCHESTRE SEUL.

V.

DEUXIÈME PROLOGUE. — PETIT CHOEUR.

Récitatif harmonique.

Plus de bal maintenant, plus de scènes d'amour!
La fête de la mort commence.
Chez le vieux Capulet le deuil règne à son tour.
Juliette!... elle est morte! Et la foule en démence

S'interroge. — Écoutez! — Ses sœurs, en ce moment,
Blanches, à travers les ténèbres,
En murmurant des cantiques funèbres,
S'en vont déposer saintement
La jeune trépassée en son froid monument.

Roméo, que personne encore
Dans l'exil n'a pu prévenir,
Croit morte celle qu'il adore;
Rien ne peut plus le retenir :
Il vole à Vérone, il pénètre
Dans le sombre tombeau qui dévora son cœur,
Et, sur le sein glacé dont vivait tout son être,
Il boit la mortelle liqueur!...
Juliette s'éveille!
Elle parle!... ô merveille!
Oublieux de sa propre mort,
Roméo, comme dans un rêve,
Pousse un cri délirant, cri d'extase d'abord,
Qu'aussitôt l'agonie achève!!...
Et Juliette au cœur se frappe sans remord.

Un bruit vague et fatal remplit la ville entière.
La foule accourt au cimetière,
Appelant : Juliette! appelant : Roméo!
Les deux familles ennemies,
Dans les mêmes fureurs si long-temps affermies,
D'un saint moine, devant ce lugubre tableau,
Entendent la parole austère,
Et sur les corps, objets d'amour et de douleurs,
Abjurent, en ses mains, la haine héréditaire
Qui fit verser, hélas! tant de sang et de pleurs.

FIN DU DEUXIÈME CHŒUR-PROLOGUE.

CONVOI FUNÈBRE DE JULIETTE.

CHOEUR ET ORCHESTRE.

Marche fuguée, *instrumentale* d'abord, avec une psalmodie sur une seule note dans les voix ; *vocale* ensuite, avec la psalmodie dans l'orchestre.

CHOEUR DES CAPULETS *pendant la marche funèbre.*

Des fleurs! jetez des fleurs sur la vierge expirée !...
Suivez jusqu'au tombeau notre sœur adorée !...

VI.

ROMÉO AU TOMBEAU DES CAPULETS.

Invocation. — Réveil de Juliette. — Élan de joie délirante, brisé par les premières atteintes du poison. — Dernières angoisses et mort des deux amants.

ORCHESTRE SEUL.

VII.

FINAL

CHANTÉ PAR TOUTES LES VOIX DES GRANDS CHOEURS ET DU PETIT CHOEUR ET LE PÈRE LAURENCE.

CHOEUR DES MONTAGUS.

Quoi! Roméo de retour! Roméo!
Pour Juliette il s'enferme au tombeau
Des Capulets, que sa famille abhorre!
Ah! malédiction sur eux!
Roméo, ciel! morts tous les deux!
Et leur sang fume encore!
Ah! quel mystère affreux!

CHOEUR DES CAPULETS.

Quoi! Roméo de retour! Roméo!
Des Montagus ont brisé le tombeau
De Juliette expirée à l'aurore!
Ah! malédiction sur eux!
Juliette, ciel! morts tous deux!
Et leur sang fume encore!
Ah! quel mystère affreux!

LE PÈRE LAURENCE.

Je vais dévoiler le mystère :
Ce cadavre, c'était l'époux
De Juliette ! — Voyez-vous
Ce corps étendu sur la terre?
C'était la femme, hélas ! de Roméo ! — C'est moi
Qui les ai mariés !

LES DEUX CHOEURS.

Mariés !

LE PÈRE LAURENCE.

Oui, je doi
L'avouer. — J'y voyais le gage salutaire
D'une amitié future entre vos deux maisons...

LES DEUX CHOEURS.

Amis des { Capulets ! / Montagus! } Nous ! nous les maudissons !

LE PÈRE LAURENCE.

Récit mesuré.

Mais vous avez repris la guerre de famille !...
Le jour où cet hymen en secret fut béni
Vit Tybalt expirant et Roméo banni.
(*Au vieux Capulet*)
C'était Roméo seul que pleurait votre fille ;
Et, dans l'aveuglement qui frappait vos esprits,
Vous la forciez, malheureux père,
D'épouser le comte Pâris !
C'est alors qu'elle vint me trouver : « Je n'espère
» Qu'en vous, me cria-t-elle ; il me faut un moyen
» De fuir cet autre hymen... ou bien
» Je me tue à vos pieds ! » — Dans ce péril extrême,
Je lui fis prendre, afin de conjurer le sort,
Un breuvage qui, le soir même,

Lui prêta la pâleur et le froid de la mort.
J'écrivis aussitôt à son époux fidèle
De rompre son exil pour venir là, près d'elle,
A l'heure où renaîtrait sa vie avec l'amour,
Et l'arracher, tremblante, à sa tombe d'un jour;
Quelque hasard retint mon message en sa route,
Et je venais, ce soir, tout seul, la secourir....
Mais Roméo, trompé par mille bruits sans doute,
    M'avait devancé pour mourir
    Sur le corps de sa bien-aimée;
Et, presque à son réveil, Juliette, informée
De cette mort qu'il porte en son sein dévasté,
Du fer de Roméo s'était contre elle armée
    Et passait dans l'éternité...
Quand j'ai paru! — Voilà toute la vérité.

LES VIEILLARDS, CAPULETS ET MONTAGUS (*avec consternation*).

Mariés!!!

LE PÈRE LAURENCE.

AIR.

Pauvres enfants que je pleure,
Tombés ensemble avant l'heure;
Sur votre sombre demeure
Viendra pleurer l'avenir!
Grande par vous dans l'histoire,
Vérone un jour, sans y croire,
Aura sa peine et sa gloire
Dans votre seul souvenir!

Où sont-ils maintenant ces ennemis farouches?
Capulets! Montagus! venez, voyez, touchez....
La haine dans vos cœurs, l'injure dans vos bouches,
De ces pâles amants, barbares, approchez!

Dieu vous punit dans vos tendresses,
Ses châtiments, ses foudres vengeresses
Ont le secret de nos terreurs!
Entendez-vous sa voix qui tonne :
« Pour que là-haut ma vengeance pardonne,
» Oubliez vos propres fureurs. »

CHOEUR DES CAPULETS, *montrant les Montagus :*

Mais notre sang rougit leur glaive!

CHOEUR DES MONTAGUS, *montrant les Capulets :*

Le nôtre aussi contre eux s'élève!

LES CAPULETS.

Ils ont tué Tybalt...

LES MONTAGUS.

Qui tua Mercutio?

LES CAPULETS.

Et Pâris donc?

LES MONTAGUS.

Et Benvolio?

LES CAPULETS.

Perfides! point de paix!

LES MONTAGUS.

Non, lâches, point de trêve.

TOUS.

Non, non, non, non!

LE PÈRE LAURENCE, *avec indignation.*

Silence! malheureux! pouvez-vous sans remords
Devant un tel amour étaler tant de haine!
Faut-il que votre rage en ces lieux se déchaîne,

Rallumée aux flambeaux des morts !

Avec une force croissante :

Grand Dieu, qui lis au fond de l'âme,
Tu sais si mes vœux étaient purs !
Grand Dieu, d'un rayon de ta flamme,
Touche ces cœurs sombres et durs !
Et que ton souffle tutélaire,
A ma voix sur eux se levant,
Chasse et dissipe leur colère,
Comme la paille au gré du vent !

FIN DE L'AIR.

PENDANT LA DERNIÈRE PARTIE DE L'AIR.

CHOEUR DES MONTAGUS.	CHOEUR DES CAPULETS.
O Juliette, douce fleur, Dans ces moments suprêmes Les Montagus sont prêts eux-mêmes A s'attendrir sur ton malheur.	O Roméo, jeune astre éteint, Dans ces moments suprêmes Les Capulets sont prêts eux-mêmes A s'attendrir sur ton destin.

LES DEUX CHOEURS, *après l'air.*

Dieu ! quel prodige étrange !
Plus d'horreur ! plus de fiel !
Mais.... des larmes du ciel !
Toute notre âme change !

LE PÈRE LAURENCE, *leur présentant un crucifix.*

Jurez donc, par l'auguste symbole,
Sur le corps de la fille et sur le corps du fils,
Par ce bois douloureux qui console ;
Jurez tous, jurez tous par le saint crucifix,
De sceller entre vous une chaîne éternelle
D'ardente charité, d'amitié fraternelle ;
Et Dieu, qui tient en main le futur jugement,
Au livre du pardon inscrira ce serment !



SERMENT DE RÉCONCILIATION.

LES DEUX CHOEURS, CAPULETS ET MONTAGUS.

Nous jurons, par l'auguste symbole,
Sur le corps de la fille et sur le corps du fils,
Par ce bois douloureux qui console ;
Nous jurons, nous jurons par le saint crucifix,
De sceller entre nous une chaîne éternelle
D'ardente charité, d'amitié fraternelle ;
Et Dieu, qui tient en main le futur jugement,
Au livre du pardon inscrira ce serment!

LES MONTAGUS SEULS, *aux Capulets.*

Et nous voulons, par notre hommage,
Vous rendre Juliette encor :
Nous élèverons son image,
Toute en or!

LES CAPULETS SEULS, *aux Montagus.*

Ah! que son Roméo fidèle
Dans l'or aussi revive aux yeux ;
Rayonnant toujours auprès d'elle,
Comme aux cieux.

LES DEUX CHOEURS,
Montagus et Capulets.
Nous jurons par l'auguste symbole,
Etc., etc.

LE TROISIÈME CHOEUR-PROLOGUE,
avec le père Laurence.
Vous jurez par l'auguste symbole,
Etc., etc.

LES VIEILLARDS SEULS.

Allons! frères!
Fêtons leurs noces funéraires!
Sur la tombe où vivront leurs amours,
Jurons-nous d'être amis pour toujours!

LES CAPULETS AUX MONTAGUS, *avec un peu d'hésitation.*

Amis !...

LE PÈRE LAURENCE.

Suivez l'exemple !

LES MONTAGUS AUX CAPULETS, *en hésitant aussi :*

Amis !...

LE PÈRE LAURENCE.

Dieu vous contemple !

LES TROIS CHOEURS UNIS.

Amis pour toujours !!!

FIN.

Cette intéressante histoire de *Roméo et Juliette*, empruntée à Luigi da Porto, charmant conteur italien du seizième siècle, et dont M. Delécluze nous a donné une traduction qui restera comme un modèle de grâce touchante et de naïve élégance, avait été lancée dans le monde littéraire près de cent ans auparavant par un auteur peu connu, Masuccio de Salerne. On la trouve, ou du moins on en trouve les principaux événements dans un des contes de son livre ayant pour titre *Novellino.* Les deux amants se nomment *Mariotto de Sienne* et *Gianotta;* mais il existe des différences plus sensibles dans le ton et les mœurs entre l'œuvre de l'énergique et rude Masuccio et celle du tendre et délicat Luigi da Porto.

Plus tard, le romancier Bandel traita encore cette anecdote en la modifiant et la changeant dans quelques parties, et il la publia dans son recueil de Nouvelles.

Un Breton, messire Pierre de Boistueau, qui vivait à la fin du seizième siècle, écrivit aussi les tragiques histoires de *Romeus*

et Julietta, qu'il mélangea de traits satiriques et parfois assez piquants.

Enfin Arthur Brookes, poète anglais fort médiocre, prit la même aventure pour sujet d'un gros poème aussi inconnu maintenant qu'il a toujours mérité de l'être.

Tels furent les matériaux avec lesquels Shakspeare, très-jeune encore et presque sans renommée, éleva un de ses immortels monuments.

Le Shakspeare espagnol, Lopez de Vega, composait dans le même temps, sur le même sujet, un drame en trois actes, *les Castelvins et les Montèses*, drame bien inférieur à la tragédie anglaise pour la poésie, les caractères et les passions, ainsi que pour la contexture; mais qui n'en est pas moins plein de chaleur, d'action et de mouvement.

On en jugera par l'analyse que voici. Les lecteurs sérieux pourront faire eux-mêmes la comparaison de la marche des deux pièces :

« A la première scène des *Castelvins et des Montèses*, le théâtre représente une rue de Vérone avec la façade d'un beau palais, qui est la résidence d'António, chef des Castelvins.

Anselme et Roselo, deux jeunes gentilshommes du parti des Montèses, s'entretiennent ensemble d'une fête qu'on donne dans le palais. Il y a un concert, un bal masqué; on entend le bruit des instruments. Roselo montre un violent désir d'y entrer; mais son ami l'en dissuade en lui représentant le danger où pourrait l'exposer cette imprudence et le crime inexcusable que verrait son père dans cette démarche, d'après la haine héréditaire des deux familles.

Roselo répond qu'un moment d'union pourrait réconcilier heureusement des haines de plusieurs siècles, qui avaient manqué souvent d'entraîner la ruine de la ville de Vérone; que la famille des Montèses a toujours été célèbre par les braves qu'elle a produits, et celle des Castelvins par ses femmes d'une rare beauté; (voici l'expression de Lopez : *Des femmes d'une telle beauté que la nature en avait volé le modèle aux séraphins*);

qu'il se sent un penchant invincible qui le porte à croire que c'est sa destinée de mettre fin à ces malheureuses dissensions.

Anselme résiste quelque temps ; mais à la fin il cède à regret au caprice de Roselo. Ils se décident à se masquer pour entrer avec plus de sûreté dans la maison de leur ennemi.

Marin, valet de Roselo, le bouffon de la pièce, tremble du danger de son maître et du sien, et termine la scène par l'expression burlesque de sa peur.

La scène change et représente un beau jardin. On voit des cavaliers et des dames assis, quelques autres qui se promènent, etc. Une troupe de musiciens paraît au fond du théâtre. Tandis que les masques dansent, Octavio, fils de Théobalde, fait la cour à Julie, fille d'Antonio. Les deux vieillards s'avancent sur le devant du théâtre et témoignent le désir d'unir ensemble leurs deux enfants ; mais leurs désirs sont traversés : Octavio aime Julie, mais Julie ne l'aime point.

Roselo, Anselme et Marin se joignent, déguisés, à la compagnie. L'extrême beauté de Julie frappe soudain Roselo : il est transporté, et dans son trouble il laisse tomber son masque. Antonio le reconnaît à l'instant. Plein d'indignation, il en avertit Théobalde, qui a bien de la peine à lui persuader de ne point violer les droits de l'hospitalité. Pendant leur discussion, Julie et Roselo s'admirent l'un l'autre. La foule et le bruit de l'assemblée, qui augmentent par degrés, favorisent l'entretien de Julie avec Roselo. Il lui déclare son amour, elle l'écoute avec délices. Octavio se trouve fort troublé de leur conversation ; cela n'empêche pas Julie de glisser un anneau dans la main de Roselo et de lui donner rendez-vous pour la nuit suivante dans le jardin.

L'assemblée se sépare, et chacun se retire, excepté Julie et Célie, sa confidente, à qui elle découvre ce qui vient de se passer.

Les trois ou quatre scènes suivantes se passent alternativement dans la rue et dans la maison de Fabricio, père de Roselo, et ne tiennent point au sujet de la pièce.

A la nuit tombante, la scène revient dans le jardin d'Antonio,

où Julie paraît avec Roselo, qui a escaladé le mur. Cette scène est fort longue et la plus intéressante de toute la pièce. Elle se termine par le consentement de Julie à un mariage secret.

L'intervalle du premier au second acte est supposé rempli par le mariage secret de Roselo et de Julie; mais leur bonheur ne dure pas long-temps, il est bientôt troublé par le plus cruel accident.

Toute la noblesse de Vérone est assemblée pour une certaine fête dans la grande église. Dorothée, dame de la famille des Castelvins, sœur d'Octavio, fille de Théobalde, est insultée dans le lieu saint par les valets d'une dame de la famille des Montèses : cette insolence excite une grande querelle dans l'église même, et réveille toute l'animosité des deux partis; mais les Castelvins sont forcés de céder à leurs adversaires, qui se trouvent supérieurs en nombre.

Dans les douze premières scènes, la décoration est une place publique, au bout de laquelle paraissent le portail et la façade de l'église où l'on suppose que cette aventure vient d'arriver.

Fezennio, valet de Théobalde, en fait le récit à son maître, qui, en l'apprenant, se livre au plus violent transport de colère, quoique auparavant il penchât vers la modération.

Entre Octavio, que son père anime à venger Dorothée. Il retourne à l'église pour y joindre leur parti. Roselo, Anselme et Marin y entrent aussi, ne sachant rien de ce qui vient d'arriver. Tandis que les deux amis s'entretiennent du mariage et du bonheur de Roselo, l'église devient un champ de bataille. On entend le cliquetis des épées et des cris tumultueux, et aussitôt les deux partis fondent l'un sur l'autre, acharnés dans leur querelle. Roselo fait ses efforts pour les séparer; et, après un long et vif entretien avec Octavio, il lui propose l'amitié dans les termes les plus tendres et un double mariage, l'un entre lui et Julie, l'autre entre Octavio et dona Andrea, de la famille des Montèses. Octavio l'outrage, il est forcé de se défendre, et à la fin il le tue et s'enfuit. Maximilien, duc de Vérone, arrive trop tard pour prévenir ce malheur. Il se fait instruire de toutes les circon-

stances. Tous les témoignages sont en faveur de Roselo ; tou avouent qu'il a fait son possible pour apaiser la querelle, et que c'est Octavio qui l'a forcé à défendre sa vie.

Sur ces instructions, le prince, qui estime Roselo, mais qui d'un autre côté ne veut pas aigrir les Castelvins, prend un milieu et bannit Roselo de Vérone.

Roselo, sur le point de quitter sa Julie, brave tous les hasards pour lui faire ses adieux. Il se rend au jardin dans la nuit, accompagné de Marin. Ils y trouvent Julie et Célie. Après une scène touchante entre les deux amants et une scène burlesque entre les deux suivants, ils sont surpris par Antonio, suivi de ses domestiques, tous armés au bruit qu'ils avaient entendu dans le jardin. Roselo et Marin s'échappent sans être vus. Julie dit qu'elle est venue en ce lieu pour pleurer dans la solitude la mort malheureuse d'Octavio. Antonio applaudit à son humanité ; et, pour la consoler, il lui annonce le dessein où il est de la marier au comte Pâris, aimable et noble jeune homme d'une grande fortune. Le comte s'était déjà expliqué de sa passion pour Julie, et même il l'avait demandée en mariage ; mais la proposition avait été éloignée en faveur d'Octavio. Comme il était alors absent de Vérone, Antonio lui écrit ses intentions et charge Fezennio de sa lettre.

Le vieux serviteur de Théobalde trouve le comte Pâris avec Roselo dans une magnifique maison de campagne, qui forme la décoration des trois scènes suivantes. Roselo, au sortir de la cité, était tombé dans une embuscade que lui avaient tendue les Castelvins, et avait été délivré par Pâris, qui le conduit ensuite dans sa maison et lui offre de l'accompagner jusqu'aux portes de Ferrare, lieu de son exil.

C'est dans ce moment que Fezennio arrive et interrompt leurs protestations d'amitié en remettant la lettre à Pâris, qui en fait part à Roselo. Celui-ci, sur la conclusion de la lettre, qui assure le comte de la tendresse de Julie, est saisi d'un transport de rage des plus violents.

Le comte part pour Vérone et jure en le quittant que, malgré

l'alliance qu'il va former avec les Castelvins, il restera toujours son ami. Roselo demeure seul et termine l'acte par un long monologue de fureur et de désespoir, qui finit par la résolution de faire tous ses efforts pour étouffer sa passion pour l'infidèle Julie et fixer son cœur sur quelque beauté de Ferrare qui en soit plus digne.

Dans l'intervalle du second au troisième acte, le père de Julie a tenté de la forcer à épouser le comte. Ses persécutions ont été si violentes que Julie, sentant qu'à la fin elle sera obligée de se soumettre, n'écoute que son désespoir et se résout à mourir plutôt que de trahir Roselo.

Dans ce dessein, elle envoie Célie vers Aurélio, le prêtre qui les a mariés secrètement. (Il ne paraît pas sur le théâtre, mais il est fréquemment question de lui). Un profond savoir, une charité expansive et un tendre intérêt pour les besoins des malheureux sont les traits distinctifs de son caractère.

Julie implore l'assistance de ce saint homme, lui marque dans son billet que, s'il ne peut lui offrir aucun moyen de la sauver du malheur qui la menace, elle saura y échapper par une mort volontaire. Le commencement de l'acte suppose tout ce que nous venons de dire, et les spectateurs en sont instruits avec beaucoup d'adresse. Julie et son père paraissent sur le théâtre, qui représente un salon. Antonio presse sa fille pour ce mariage. Elle s'excuse de son mieux. Son père la menace de toute son indignation, et finit par lui déclarer que, si elle n'y consent pas de bonne grâce, il trouvera bien le moyen de la forcer à obéir. Tant de rigueurs la forcent à promettre son obéissance. Son père la quitte et l'abandonne à ses réflexions sur sa malheureuse situation. Célie revient de son message et apprend à Julie qu'Aurélio, après avoir montré un grand trouble et beaucoup d'intérêt, s'était absenté pendant une heure, et qu'il était venu lui remettre une fiole qu'il lui recommandait de boire, et qui préviendrait tous les maux qu'il redoutait.

Après une scène touchante d'irrésolution, d'espérance et de crainte, Julie avale le breuvage. Aussitôt, par les effets soudains

qu'elle en ressent, elle s'imagine qu'Aurélio, par méprise, lui aura donné du poison, et elle meurt (à ce qu'elle croit, ainsi que sa confidente) dans les bras de Célie, en lui recommandant, si jamais elle revoyait Roselo, de lui dire que sa tendresse pour lui la suivait au tombeau, et qu'elle était morte en prononçant son nom; qu'elle désirait qu'il conservât d'elle un tendre souvenir, mais sans affliction; qu'il se consolât et qu'il vécût heureux.

La scène se ferme sur Julie et sur sa confidente et passe immédiatement à Ferrare. Elle représente une rue où deux cavaliers, Ferdinand et Rutilio, donnent une sérénade à Silvia, dame de cette ville. Elle ne paraît qu'une fois dans la pièce, et à sa fenêtre.

Les personnages de cette scène sont entièrement étrangers au sujet de la pièce et n'ont pas la moindre liaison avec les Castelvins et les Montèses. L'auteur ne les introduit que pour donner à Roselo le temps de chercher l'occasion de se venger de l'infidélité supposée de Julie.

Tout le dessin de cette scène est insipide et sans art.

Le jour commence à poindre. Roselo entre, et les deux cavaliers et leurs gens se retirent sans autres raisons que le bon plaisir de l'auteur. Le jeune Montèse fait l'amour à Silvia, mais d'une manière qui montre assez que son cœur est plein d'un autre objet, et que Julie en est restée la souveraine malgré toutes ses résolutions.

Anselme, qui est venu à Ferrare à la recherche de Roselo, le rencontre dans la rue. Silvia ferme sa fenêtre et disparaît. Roselo apprend d'Anselme tout ce qui s'est passé. Il frissonne d'horreur. Ses yeux sont dessillés : il voit combien il a eu tort de suspecter la fidélité de Julie, et il s'abandonne aux plaintes les plus touchantes. Anselme le console en lui révélant le secret de la qualité du breuvage, et lui dit qu'il doit sans tarder revenir à Vérone pour délivrer sa maîtresse de la voûte sépulcrale où elle a été déposée.

A ce récit, qui dans l'original est fort long, Roselo commence à respirer. Ses espérances sont cependant mêlées de terreurs : il

craint d'arriver trop tard ; il craint que Julie, venant à se réveiller dans ce lieu terrible, ne meure de frayeur, ou du moins ne s'évanouisse et n'expire sans secours au milieu de ce profond sommeil. Il part sur-le-champ pour Vérone. Marin le suit à regret ; et, sur la description que fait Anselme de l'horreur de cette voûte souterraine, il déclare qu'il abhorre de tenir compagnie aux morts, et que, lorsque son maître leur rendra sa visite, il croit, lui, que son devoir est d'attendre à la porte.

Un changement de scène ramène le spectateur à Vérone, dans le palais du duc. On voit le comte Pâris en deuil, regrettant Julie, et le duc qui tâche en vain de le consoler. Antonio entre vivement, pénétré de douleur de la perte de sa fille. Comme il n'a point d'héritiers, Maximilien lui propose d'épouser Dorothée, sa proche parente, pour empêcher les grands biens qu'il possède de se disperser dans différentes familles. Il y consent.

Une nouvelle scène se découvre : on voit le monument des Castelvins environné d'objets lugubres. Julie se réveille. Son étonnement, sa terreur, son amour et sa surprise lui fournissent dans ce séjour ténébreux un beau monologue, à la fin duquel entre Roselo. Leur réunion est accompagnée des sentiments les plus tendres et les plus pathétiques.

Ils s'échappent heureusement de Vérone ; et, ne sachant où se cacher, ils se réfugient dans un château qui appartient au père de Julie, mais où il n'est jamais venu. C'est dans ce lieu que se passent les dernières scènes.

Julie, Roselo, Anselme et Marin sont déguisés en paysans. Leur dessein est de s'arrêter un jour ou deux dans le château, jusqu'à ce qu'ils trouvent une occasion favorable d'en partir. Mais la fortune en décide autrement. Antonio se rend à ce même château pour y célébrer son mariage avec Dorothée. Il est accompagné de Théobalde, père de cette dame, et de plusieurs autres nobles Castelvins. Leur arrivée oblige Roselo et sa suite à se cacher dans différentes parties du château. Le concierge ne les connaît pas, mais leur libéralité envers lui l'engage à leur garder le secret.

Comme Julie est cachée tout près de la chambre où loge son

père, elle l'entend se lamenter seul sur la destinée de sa fille. Elle lui adresse la parole. Lui, saisi de la plus grande horreur, la prend pour son ombre, et cet étrange entretien amène la catastrophe.

Elle lui reproche sa cruauté, qui a causé sa mort; elle lui offre de lui apparaître sous la forme qu'elle avait depuis leur séparation. Il refuse avec terreur, et il cherche à excuser sa sévérité sur le mérite du comte. Julie convient du mérite de Pâris; mais elle lui déclare qu'elle avait été mariée secrètement deux mois auparavant à un époux que l'envie elle-même ne pourrait blâmer; qu'elle savait que son père, d'après la violence de son caractère, n'endurerait jamais cet aveu, et que c'était le motif qui lui avait fait sacrifier sa vie, afin de conserver la fidélité à l'époux qu'elle avait choisi; que toute la grâce qu'elle lui demandait, c'était sa promesse solennelle qu'il ne conspirerait jamais la ruine de son gendre inconnu, mais qu'il le chérirait et l'estimerait comme s'il avait été de son propre choix; que c'était là toute la réparation qu'il pouvait faire, et que, s'il la refusait, elle troublerait sa paix sans relâche.

Il le lui promet et lui demande le nom de son époux. Lorsqu'elle lui dit que c'est Roselo, le chef de la famille des Montèses, et que le Ciel l'avait fait naître pour mettre enfin un terme à ces dissensions qui avaient ruiné leur pays, il paraît choqué d'abord; mais bientôt succèdent le regret et l'attendrissement, et il atteste le Ciel qu'il conservera toujours pour Roselo les sentiments d'un père.

Pendant cette scène, Théobalde et les autres Castelvins, ayant découvert Roselo, Anselme et Marin, les amènent enchaînés sur le théâtre et délibèrent sur le genre de mort qu'ils leur feront souffrir. — Dans cette conjoncture, Antonio, fidèle à sa promesse et pénétré de sa faute, leur découvre ce qu'il vient d'apprendre et embrasse Roselo. D'abord ils s'imaginent que sa raison est troublée; mais il les radoucit par degrés et les ramène à la modération; et le comte Pâris, qui entend tout, a la générosité de se joindre à lui et de presser une réconciliation. Pour la

rendre plus durable, ils arrêtent de cimenter la paix par le mariage de Dorothée et de Roselo. Julie, qui a tout entendu, apparaît soudain. La terreur dont sa première vue les frappe se change en joie et en surprise lorsqu'ils ont reconnu qu'elle est vivante; et, instruits que c'est Roselo qui l'a sauvée des bras de la mort, ils jugent qu'il a des droits légitimes à sa possession: leur union est ratifiée. Anselme épouse la fille de Théobalde, et Marin (*le valet gracieux*) reçoit la main de Célie avec mille ducats, dont Antonio et Roselo lui font présent. »

Ducis, en l'année 1772, mit sur la scène française sa tragédie de *Roméo et Juliette*. Ce n'est pas un de ses meilleurs ouvrages. La catastrophe est affaiblie et dénaturée. Les premiers actes n'ont rien de la sève de passion et de jeunesse qui circule dans l'œuvre de Shakspeare, et il y est beaucoup plus question de l'animosité des parents que de l'amour des enfants. Avoir fait de *Roméo et Juliette* un drame de haine, cela est fâcheux. Toutefois Ducis a trouvé quelques traits admirables dans la peinture même de cette haine et çà et là de ces grands vers pathétiques qui sortaient tout frémissants de son cœur. Et puis n'oublions pas le millésime 1772!

De nos jours enfin M. Frédéric Soulié a donné une tragédie de *Roméo et Juliette* sur le théâtre de l'Odéon. Les premiers actes s'éloignent tout à fait du drame de Shakspeare. Les incidents et les situations en sont presque entièrement inventés; c'est un malheur quand il s'agit d'un chef-d'œuvre consacré autrement; mais il y a talent et imagination partout, et M. Frédéric Soulié, au cinquième acte, a su faire jouer des ressorts dramatiques tout nouveaux et très-puissants; de telle sorte qu'il s'est véritablement approprié le dénoûment de Shakspeare par les effets imprévus qu'il en a tirés.

D'un autre côté, les théâtres lyriques de France et d'Italie ont eu depuis cinquante ans leurs opéras de *Roméo et Juliette*, qui ont encore popularisé cette délicieuse fable et le nom du divin poète.

Mais revenons au drame de Shakspeare et à certains passages

de cette traduction qui me paraissent avoir besoin de quelques commentaires.

Et d'abord, dans l'original, le premier acte de *Roméo et Juliette* s'ouvre par un Chœur-Prologue et se termine par un autre Chœur. Chacun de ces deux morceaux de poésie est de quatorze vers rimés et dans la forme du sonnet, sauf le redoublement des rimes, qui n'existe pas dans les quatrains.

M. O' Sullivan, à qui l'on doit de si remarquables et si utiles travaux sur la poésie anglaise, et particulièrement sur Shakspeare, s'exprime ainsi à cet égard dans les notes de son excellente édition de *Roméo et Juliette :*

« Le chœur ou prologue, emprunté aux Italiens, était ordi- » nairement, en scène, vêtu d'un manteau violet, et un rameau » à la main. Ici l'apparition du chœur est assez capricieuse, » Shakspeare ne l'emploie que pour encadrer le premier acte. » L'action devenant dramatique, il laisse les événements se déve- » lopper sans commentaire. Le premier acte est le seul qui com- » porte en effet cette glose lyrique, et rien n'est plus beau et » plus profond que ses deux chœurs. »

Je n'ai pas cru devoir les comprendre dans ma traduction, entreprise au point de vue du théâtre, parce qu'ils ne sont pas dans nos usages scéniques ; mais en voilà le sens à peu près littéral :

CHŒUR-PROLOGUE qui ouvre le premier acte.

« Deux maisons, toutes deux égales en dignité,
Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène,
Pour une vieille inimitié éclatent en une nouvelle guerre
Où le sang des citoyens souille les mains des citoyens égarés.
Du sein fatal de ces deux familles ennemies
Est né, sous une mauvaise étoile, un couple d'amants
Dont les terribles et lamentables malheurs
Ensevelirent la querelle des pères dans le linceul des enfants.
L'effrayante apparition de leur amour, marqué par la mort,
Et la continuité de la fureur de leurs parents,

Que rien ne saurait apaiser, si ce n'est cette mort même,
Tel est à présent pour deux heures le sujet de notre action.
Si vous l'écoutez avec des oreilles patientes,
Ce qui manquera dans l'œuvre, notre jeu s'efforcera d'y suppléer. »

CHŒUR qui termine le premier acte.

Maintenant l'ancien désir est couché dans son lit de mort,
Et la nouvelle affection brûle d'être son héritière.
Cette Belle, pour laquelle l'Amour soupirait et voulait mourir,
Comparée à la tendre Juliette, elle n'est plus belle.
Maintenant Roméo est aimé, et il aime de nouveau,
Également ensorcelé par le charme des regards.
Mais il faut qu'il fasse entendre ses soupirs à cette ennemie supposée,
Et qu'elle enlève à de terribles hameçons la douce amorce de l'amour.
Étant regardé comme un ennemi, il ne peut pas avoir accès
Pour exprimer des vœux tels que les amants ont l'habitude d'en jurer;
Et elle, qui est aussi en amour que lui, ses moyens sont beaucoup moindres
Pour rencontrer dans quelque endroit son jeune amant.
Mais la passion leur prête la puissance, le temps, les moyens de se rencontrer,
Tempérant ainsi leurs fatales extrémités par une extrême douceur. »

Dans les premiers vers de ce dernier chœur il est fait allusion à Rosaline, dont Roméo était épris avant d'avoir vu Juliette.

ACTE PREMIER.

I.

Pages 179 *à* 185.

Tant pis, si je les trouve encor sur mon chemin; etc.

Toute l'habileté de Shakspeare pour les expositions en action se manifeste dans celle-ci, où, sans qu'on n'explique rien, l'antique et opiniâtre haine des Capulets et des Montagus apparaît à l'esprit comme aux yeux du spectateur. La scène s'ouvre, et bientôt la querelle s'engage entre les domestiques des deux familles; puis arrivent des amis, puis des parents, puis les vieux seigneurs Montagu et Capulet eux-mêmes avec leurs femmes; la dispute grandit de moment en moment; les injures et les épées se répondent et se croisent, la cloche d'alarme sonne; des citoyens armés et des sbires accourent; la mêlée devient générale... ; et, au dernier période de ce *crescendo* dramatique, arrive enfin le Prince de Vérone avec sa suite, qui commande la paix sous peine de la mort; et tout cet orage se dissipe et s'éloigne en grondant. Il ne reste sur le théâtre que trois personnages nécessaires à la suite de l'action. Cependant la plupart des principaux personnages du drame ont été lancés sous les regards du spectateur, et leurs caractères se sont dessinés en quelques traits. L'amour des deux jeunes gens, sortant de cette masse de haine et de colère, n'en sera que plus suave et plus tragique à la fois. Cette introduction, qui est le comble de l'art, est également une réalité frappante. N'est-ce pas là en effet la reproduction fidèle des mœurs du moyen âge dans les petits États d'Italie?

Et tout cela ne forme qu'une seule et grande scène.

Dans notre système, une pareille exposition, à laquelle concourent successivement différents personnages, se diviserait en autant de scènes. L'unité de l'action dans un même lieu en serait

morcelée d'une manière fâcheuse et puérile. C'est une des circonstances où le procédé de Shakspeare me paraît bien plus rationnel et plus largement dramatique, ainsi que je l'ai établi dans la préface.

Cette première scène, dans la tragédie anglaise, est écrite en prose jusqu'à l'entrée de Tybalt et du Prince, où le vers prend pour ne plus quitter.

II.

Page 189.

> . . . L'autre soir (le jour du météore)
> Je parcourais la ville avec notre Espagnol; etc.

Ce récit n'existe pas dans la tragédie originale. J'ai à convenir ou plutôt à m'accuser ici d'une grande infidélité. C'est la seule modification essentielle, le seul changement important que je me sois permis dans le *Roméo et Juliette*, et j'en dois l'explication, comme je l'ai fait pour un autre cas analogue dans les notes de *Macbeth*.

Roméo, dans la tragédie de Shakspeare, est amoureux d'une dame nommée Rosaline, et trois scènes du premier acte sont employées à parler de cette passion malheureuse, dont ses amis Benvolio et Mercutio cherchent à le détourner. C'est encore Rosaline dans le cœur qu'il entre au bal de Capulet. Il voit Juliette... et leur double amour naît d'un seul regard pour ne plus mourir qu'avec eux. Son ardeur pour Rosaline n'était qu'un premier caprice de jeune homme qui s'évanouit devant l'amour vrai. Ce contraste de deux sentiments en apparence semblables, mais en réalité si différents, est d'une vérité philosophique qui nous frappe dans Shakspeare, et rien n'égale le charme de ce moment où deux âmes s'échangent dans un coup d'œil. Mais, comme je l'ai déjà dit, Shakspeare occupe trois scènes de l'amour de Roméo pour Rosaline et il les échelonne en plusieurs jours; ce qui donne le temps de développer cette première passion et de s'y

intéresser. *Garrick* a réduit ces trois scènes en une seule, et cet arrangement a prévalu sur les théâtres d'Angleterre, parce qu'en effet l'unité d'intérêt et d'action s'en trouve plus resserrée. J'ai adopté cette modification; mais alors, comme il n'y a plus d'espace pour l'épisode de Rosaline et pour la peinture de cette première peine amoureuse de Roméo, dont on ne peut dire que deux paroles, j'ai pensé qu'en suivant les modifications de Garrick, le passage d'un amour à l'autre était trop brusque et perdait beaucoup de son importance, précisément parce que le spectateur ne pouvait plus être assez initié à tout ce qui concerne Rosaline. J'ai donc rejeté cet épisode dans l'avant-scène. Roméo, dans ma traduction, arrive tout préoccupé d'une nouvelle passion pour une jeune fille qu'il a vue par hasard et dont il ignore le nom. C'est là le sujet du récit qu'il fait à ses amis; et, quand ils veulent lui reparler de Rosaline, il leur impose silence. « *Paix*, leur dit-il, *point de comparaison.* » C'est dans cette disposition d'esprit et avec le chagrin trop fondé de ne jamais retrouver sa belle inconnue qu'il se laisse conduire à la fête de Capulet... Juliette s'offre à ses yeux, c'est elle-même!... Le reste suit comme dans l'original. Avec un poète comme Shakspeare, il est impossible d'opérer une longue coupure, même convenable et nécessaire, sans déranger quelque combinaison également utile. Voilà l'inconvénient dans lequel m'a paru être tombé Garrick. J'ai voulu y remédier et remplacer en abrégeant. L'intérêt me semble y gagner, en ce que, dans le peu de temps qui reste, je n'ai point concentré deux amours qui feraient papilloter l'attention. Me suis-je trompé? je suis bien près de le craindre; mais ce n'est pas du moins faute d'avoir réfléchi.

III.

Page 192.

Je vois : la reine Mab t'a visité; etc.

Ce portrait de la petite fée des songes est un chef-d'œuvre d'imagination et de délicatesse dans l'original, et il sert en même

temps à révéler le caractère et l'esprit de Mercutio. Une chose singulière, c'est qu'il est en vers dans la première édition, de 1597, et qu'il se trouve en prose dans les deux éditions de 1609, que Shakspeare a revues lui-même. C'est le seul exemple d'une pièce de vers transformée en un morceau de prose à force de temps et de travail. Le contraire s'est vu plus d'une fois. Peut-être Shakspeare aura-t-il regretté quelques traits essentiels que le vers n'avait pu admettre. C'est un grand titre à l'indulgence pour les vers de cette traduction.

IV.

Page 197.

. . . . Ah! ah! petite espiègle,
Dit-il, on vous y prend à faire des faux pas.

La nourrice, dans la pièce anglaise, emploie des expressions et des images très-plaisantes et très-ingénieuses, mais que la convenance ne permettait pas de reproduire. J'ai donc éteint la vivacité de quelques paroles, en m'efforçant de conserver à l'ensemble du langage le ton et la couleur si caractéristiques qui ressortent des moindres discours de ce personnage tout *nature*.

V.

Pages 199 *à* 205.

Salut, beaux cavaliers! jeunes dames, salut! etc.

Cette scène du bal, si remplie d'action, où s'agitent le plaisir, l'amour et la colère, où la tête du meurtre apparaît déjà parmi les bouquets et les couronnes de fleurs, est un drame entier. On y trouve aussi tous les styles, depuis l'élégance raffinée jusqu'à la plus simple familiarité, depuis la force tragique jusqu'à la mollesse prétentieuse des *concetti*. J'ai fait tous mes efforts, tant par l'agencement du dialogue que par les indications scéni-

ques, pour représenter le plus clairement possible à l'esprit du lecteur la marche et le but de la scène à travers l'extrême complication des détails.

ACTE DEUXIÈME.

I.

Pages 208 *à* 217.

Le second acte s'ouvre par la scène dite *du balcon*, que les esprits les moins sympathiques à la poésie de Shakspeare ont toujours regardée eux-mêmes comme le plus parfait modèle de la grâce, de la fraîcheur et de l'amour jeune et pur. Là, rien à retrancher, rien à ajouter. Toute l'ambition du traducteur doit être de serrer le plus près possible le poète original, dont je suis sans doute resté bien loin.

Madame Amable Tastu, qui nous a donné de si belles traductions en vers des morceaux choisis de Shakspeare, s'en est approchée dans cette scène et dans celle des *adieux* avec un rare talent, qu'il me serait plus doux encore d'égaler que de reconnaître.

II.

Page 218.

Cette petite fleur qui croît sur le gazon,
Dans son jeune calice enferme le poison.

Ce monologue du père Laurence n'est pas seulement une magnifique poésie, il est aussi un ressort dramatique, en ce qu'il montre le Religieux occupé tout naturellement d'une science dont il prendra secours pour la catastrophe. Le *beau* même est *utile* dans Shakspeare.

III.

Pages 228 *à* 229.

Quelle course ! un instant ! je sue ! je suis brisée, etc.

Tout ce dialogue entre la nourrice et Juliette est d'un comique digne de Molière, et ne jure pas cependant avec les parties lyriques et élégiaques qui précèdent et qui suivent. C'est ce grand art des modulations poétiques dont j'ai parlé dans la préface.

IV.

Page 230.

Puisse le ciel ne pas changer en peine amère
Ce bonheur qu'une fille a cherché sans sa mère !

Juliette veut s'unir par un mariage chrétien à Roméo ; son cœur nage dans l'espérance et la joie ; et pourtant cette sombre réflexion lui traverse l'esprit. Elle est vraie en morale, ainsi qu'au point de vue du drame.

V.

Page 232.

Je crois perdre la haine et non servir l'amour.

Le père Laurence revient plusieurs fois sur cette idée que, par l'union secrète des deux amants, il pourra éteindre la haine des deux familles. C'est dans une vue chrétienne qu'il prête son ministère à des amours qu'il eût combattues en toute autre circonstance ; et cependant l'irrégularité de cette démarche n'est

pas effacée, et il a besoin de se justifier à ses propres yeux et de s'encourager sur les moyens en reportant son attention sur le but.

Au reste toute cette scène du mariage dans la cellule avait été omise dans la traduction pour le théâtre.

ACTE TROISIÈME.

I.

Page 238.

Et je puis dire : adieu l'amour et les chansons !
Ah ! malédiction, mort sur vos deux maisons ! etc.

Cette mort de Mercutio est d'une originalité frappante, comme le caractère de ce jeune seigneur. Elle n'a rien de théâtral, rien de banal, rien de *convenu;* et cependant les mots légers et plaisants qui échappent encore à ce brillant Mercutio, loin de diminuer la terreur, la rendent plus poignante encore par ce contraste même. On regrette plus qu'un autre ce jeune cavalier, qui meurt avec tant de courage, en songeant aux plus beaux plaisirs de la vie. Il était si heureux de vivre qu'on en veut davantage à la mort de l'enlever sitôt.

II.

Page 239.

Ah ! ce jour est fatal et commence une chaîne
De malheurs, que cent ans verront finir à peine !

Le drame, à partir de la mort de Mercutio, prend une teinte lugubre qui ne sera plus égayée par aucune parole joyeuse. Nous sommes au milieu du troisième acte, au cœur de l'œuvre : c'est

le moment de la grande péripétie, et l'action tourne entièrement à la tragédie.

III.

Page 241.

Comme de tous côtés la foule est accourue!

La traduction pour le théâtre ne contenait pas cette scène populaire, où l'intervention du Prince est encore d'un bel effet.

IV.

Pages 255 *à* 257.

C'était le rossignol et non pas l'alouette
Dont la voix a frappé ton oreille inquiète.

Voici encore une de ces admirables scènes où la passion et la poésie luttent ensemble et triomphent tour à tour. On dirait une églogue tragique. Le spectateur est ravi et terrifié. Quelle perfection dans l'original! quels dangers pour la traduction!

Dans sa pièce de *Kean*, M. Alexandre Dumas a transporté cette scène sur notre théâtre, et il a parlé en vers français aussi merveilleusement que Shakspeare en vers anglais. Ce qui prouve, une fois de plus, que les plus grands auteurs sont les premiers traducteurs quand ils le veulent.

V.

Pages 258 *à* 266.

Toute cette fin d'acte se passe en scènes de famille dans lesquelles père, mère, nourrice, tout le monde s'acharne contre

cette pauvre Juliette pour lui faire épouser le comte Pâris. Tout cela est saisissant de vérité et l'on éprouve tous les déchirements du cœur de Juliette. Si le père Laurence n'invente pas un moyen de la sauver de ce second mariage, on ne lui voit d'autre refuge que la mort.

Dans la traduction de *Roméo et Juliette*, telle qu'elle a été lue et reçue au Théâtre-Français, il n'y a aucune de ces belles scènes. Nous avions pensé alors qu'elles pourraient faire longueur et qu'elles étaient un peu hors de l'action. Je suis loin de penser ainsi maintenant; et, pour la lecture du moins, je pense tout à fait le contraire.

ACTE QUATRIÈME.

I.

Page 270.

Allez, allez, mon père et fermez bien la porte,
Et puis, venez pleurer avec moi qui suis morte!

Juliette vient de causer avec Pâris, dans la cellule du père Laurence, sur leur prochain mariage. Elle a renfermé dans son cœur ses peines mortelles et ses sinistres projets; elle a même fait de l'esprit et un peu de coquetterie pour mieux se déguiser. Puis le comte sort, et la pauvre enfant se jette tout à coup dans les bras du Religieux en criant: « *Je suis morte!* » — Ce cri tragique après cette conversation du monde, ce brusque retour à la réalité du désespoir après cette gaieté feinte, produit au théâtre anglais un effet qui, dans les deux derniers siècles, n'avait point son analogue sur le nôtre, où le ton constamment grave et soutenu de la tragédie ne permettait pas ces transitions subites, dont l'âme du spectateur est bouleversée comme celle du personnage.

II.

Page 271.

O ma fille, si vous, faible et timide femme,
Vous ne frémissez pas de vous donner la mort
— Seul crime sans pardon puisqu'il est sans remord ! —
Vous aurez bien le cœur de tenter, il me semble,
Un moyen qui n'est pas la mort, mais lui ressemble.

Le vers : *Seul crime sans pardon puisqu'il est sans remord*, n'est pas dans l'anglais. Shakspeare n'a pas même indiqué cette réflexion sur le suicide. Elle m'est venue par une de ces exigences de notre versification dont j'ai dit quelques mots dans la préface. Heureux si elle ne dépare point une tirade traduite d'ailleurs très-fidèlement !

III.

Page 273.

Prends cette liste, et cours inviter pour jeudi
Les personnes qui sont inscrites, etc.

Voici encore une de ces charmantes scènes d'intérieur qui avaient été passées dans notre traduction pour le théâtre.

IV.

Page 278.

Adieu, dis-je. — Dieu sait quand nous nous reverrons !

Il n'existe peut-être pas de monologue aussi dramatique dans aucune tragédie. Les élans de l'amour, les terreurs de la jeune

fille, les angoisses de la mort, l'égarement de l'imagination, tout est là. Il faut voir, dans Shakspeare, comme le désordre des idées se fait sentir jusque dans la construction grammaticale des phrases au moment où Juliette dit : *Je serai folle !*

V.

Page 280.

Chère maîtresse, il faut nous lever. — Eh! madame!

Tout ce bavardage de la nourrice, qui se termine par des cris de désespoir quand elle aperçoit Juliette immobile et glacée sur son lit, est nuancé admirablement dans la tragédie anglaise. — J'ai rétabli dans toute la scène qui suit beaucoup de détails poétiques négligés à dessein dans la traduction pour le théâtre.

VI.

Page 285.

Nous n'avons qu'à serrer nos violons et nos flûtes.

Shakspeare met ici dans la bouche des musiciens une longue conversation remplie de quolibets très-déplacés auprès du lit mortuaire de Juliette. Voilà de ces défauts choquants qui tenaient au goût de l'époque et du pays. De toutes ces facéties j'ai pris la matière de quatre vers, afin de conserver au moins un symptôme de la railleuse indifférence de ces ménétriers, indifférence très-naturelle et qui a un sens philosophique très-bon à indiquer, mais non à développer en longues et burlesques plaisanteries.

ACTE CINQUIÈME.

I.

Page 287.

CONVOI DE JULIETTE.

La cérémonie et l'hymne funèbres ne faisaient point partie de la traduction pour le théâtre. Cet hymne est d'une couleur suave et angélique dans l'original. — J'aurais désiré en faire passer quelque chose ici.

II.

Page 289.

Si le sommeil souvent dit vrai dans ses mensonges.

Roméo, exilé dans Mantoue, ignore les événements de Vérone, et Shakspeare lui a donné un rêve délicieux qui rendra plus affreuse la nouvelle que va lui apporter Balthazar. Jamais le grand poète ne manque ces contrastes et ces alternatives si dramatiques.

III.

Page 291.

Je me souviens d'un pauvre apothicaire, etc.

Cette description de la misérable boutique de l'apothicaire est célèbre dans la poésie anglaise, et la scène qui suit est d'une grande originalité. Shakspeare y montre toutes ses profondes con-

naissances du cœur humain et cet esprit d'observation philosophique qui égalait chez lui l'éclat de l'imagination.

IV.

Page 301.

Que vois-je? — elle respire — elle s'agite?

Voilà ce qui constitue le dénoûment que *Garrick* a substitué à celui de Shakspeare, et que tous les théâtres ont adopté avec raison. Dans la tragédie primitive de Shakspeare, Roméo arrive dans les tombeaux, contemple Juliette qu'il croit morte, avale le poison, et meurt. Juliette ne se réveille qu'après. — Elle voit le cadavre de son époux étendu près d'elle ; et, sans pouvoir rien s'expliquer, elle se tue. Cela est d'une tristesse effrayante, d'un tragique morne, plus profond, plus désolant que les scènes substituées par Garrick ; mais il faut convenir que le dénoûment, tel que ce grand tragédien l'a combiné, est plus saisissant, plus pathétique, plus scénique, par les alternatives d'extase et de désespoir qu'il renferme. Il est surtout plus favorable au jeu et à la pantomime des acteurs, et cette seule considération devait le faire préférer. Aucune autre tragédie ne se termine par une catastrophe où la terreur et la pitié soient portées à un si haut degré. C'est à un tel point que la langue parlée est en quelque sorte insuffisante dans une pareille situation, dont la musique, ce langage des passions et de la douleur, s'est emparée victorieusement dans le drame lyrique.

Un des plus grands poètes de notre époque, qui réunit la profondeur du sentiment à la hauteur de la pensée, et tout l'éclat des images à la mâle énergie de l'expression, M. Jules Lefèvre, a exprimé magnifiquement l'opinion, que je viens d'indiquer, dans une pièce élégiaque qui fera partie de ses poésies complètes, maintenant sous presse, et dont nous sommes heureux de pouvoir donner ici quelques fragments.

Cette pièce a pour titre : *Ombra adorata*, comme la cavatine du grand musicien.

. . . .

Les accents du poète auront beau l'entreprendre,
Ils reçoivent la vie et ne peuvent la rendre :
Créateurs impuissants, nos plus mâles accords,
Quand ils veulent créer, galvanisent des morts.
Éclair capricieux, la rapide pensée
Dans les nœuds du langage expire embarrassée.
Et la douleur ! qui peut, mesurant ses revers,
Imprégner de sanglots le tissu de ses vers ?
Les mots dont on les peint refroidissent les larmes :
Combats mystérieux où nous luttons sans armes.
Il faut, pour exprimer nos chagrins venimeux,
Des cris, des chants, des voix, des sons vagues comme eux.
Lumière accentuée et qui nous désaltère,
La musique elle seule en surprend le mystère ;
Et pour mieux enivrer nos sens, qu'elle traduit,
Laisse, en les éclairant, leurs secrets dans la nuit.

. . . .

Exhalé d'une tombe où médite Shakspeare,
Et sur nos bords charmés envoyé par la lyre,
Qui n'a pas entendu cet hymne consacré
Où l'accent du triomphe est si désespéré ?
Ombre adorable et pure, attends-moi, Juliette !
D'une joie éplorée idéal interprète,
Quel démenti sublime à l'horreur du cercueil,
Et quel drame complet dans un seul cri de deuil !
Dépliez donc vos vers près de ce deuil suprême !
Vous paraissez plus froids que le sépulcre même !
Du cœur de Roméo mettez l'abîme à nu
Quand, levant un linceul, hélas ! sitôt venu,

Il croit voir sur ces traits, où la pâleur ondoie,
Le néant qui balance à dévorer sa proie;
Faites rire ses pleurs quand, défiant le sort,
Sa coupe de poison porte un toast à la mort;
Et regardez votre âme! elle est toujours glacée.
C'est que toute parole énerve la pensée
Quand il faut remuer ce chaos de chagrin
Qui se roule dans l'âme et sans forme et sans frein,
Comme à travers le ciel en travail de l'orage
Le tumulte houleux d'une mer de nuage.
Levier mystérieux comme le désespoir,
Le chant seul a des cris qui peuvent le mouvoir.
Aussi suivez en vous cet hymne de bravoure,
Ce salut du malheur au trépas qu'il savoure!
Et vous allez sentir, devenu Roméo,
Le pouls de sa douleur qui vous bat au cerveau.
On sent qu'à chaque note il reprend sa maîtresse.
A part dans son amour, à part dans sa détresse,
On sent que son tourment, qui ne peut plus monter,
Doit descendre au sourire afin de s'attester.

. . . .

Non, l'amour partagé, c'est notre premier ciel.
Le second, c'est la tombe où cet amour s'envole.
C'est elle maintenant qui garde son idole :
Il adopte son ombre à la place du jour;
De son bonheur éteint consacrant le retour,
Il sent que ce sommeil, ce repos qu'il envie,
La mort, n'est qu'un chemin qui ramène à la vie.
C'est un hymen de plus qu'il n'avait pas compté,
Que va sur son autel serrer l'éternité;
Et, courant au-devant de sa sainte conquête,
Le cercueil nuptial s'ouvre à son chant de fête.
« Ombre de mon bonheur, Juliette, attends-moi!
» Je commence à mourir pour revivre avec toi.

» Dans ton ciel solitaire, ombre adorable et pure,
» Attends-moi ! je te suis. Une main prompte et sûre
» De mon dernier hymen rallume le flambeau.
» Je me meurs ! oui, déjà l'air béni du tombeau,
» Comme un souffle des cieux, voltige sur ma tête.
» Viens reprendre mon âme au monde qui l'arrête :
» Reçois-moi la première au seuil du paradis.
» N'entrons pas divisés sous l'or de ses parvis.
» Oh ! viens ! que ta présence invisible et sacrée
» Presse en moi de l'amour la lenteur égarée !
» Te voilà !... je le sens... Le poison t'obéit,
» Et ton linceul de glace en dedans m'envahit.
» Mon sang, ivre de froid, en frissons s'évapore.
» Pose-toi sur mon cœur pendant qu'il bat encore :
» Qu'il batte en s'éteignant comme il battit toujours !
» Nous n'avons pas, hélas ! pu mêler tous nos jours ;
» Mais nous pouvons au moins marier notre cendre.
» Accours, accours du ciel, si tu peux en descendre :
» Que Roméo se meure en s'appuyant sur toi !
» Attends-moi, Juliette ! ô mon ombre, attends-moi ! »

. . . .

M. Jules Lefèvre n'a qu'un tort, mais il est grand, c'est que par de semblables vers il prouve la puissance de la poésie en cherchant à la nier.

V.

Page 307.

. . . . Quels désastres funèbres,
Quels forfaits de ces lieux ont souillé les ténèbres ?

Après la mort de Juliette et de Roméo, Shakspeare ramène leurs parents, le prince et tous les personnages encore vivants, suivis d'une foule de citoyens de Vérone ; et la réconciliation des

familles ennemies est jurée sur les cadavres des deux amants, entre les mains du père Laurence, qui parle au nom du Dieu de paix dont il est le ministre.

Cette dernière scène est la haute moralité de l'œuvre. Elle était supprimée dans la traduction pour le théâtre; on ne l'eût peut-être pas écoutée. Je la rétablis ici comme un complément aussi beau que nécessaire; seulement je l'ai abrégée autant qu'il a été possible sans détruire la clarté, parce que, même pour la lecture, elle est trop développée dans Shakspeare.

Sous Charles II, le célèbre Otway transporta la catastrophe de *Roméo et Juliette* dans sa tragédie de *Caius Marcus*, mais sans effet et sans succès. La même situation, les mêmes beautés poétiques n'ont pas la même valeur quand on les déplace : semblables à ces plantes délicates qui ne fleurissent que sur le sol natal.

DÉNOUMENT

DE SHAKSPEARE.

Après avoir adopté pour ma traduction le dénoûment de *Roméo et Juliette* tel qu'il a été changé par Garrick, il est essentiel de reproduire le dénoûment même de Shakspeare, autant par respect pour le poète que par l'attrait qui doit résulter de la comparaison.

Depuis le commencement du cinquième acte jusqu'au moment où Roméo se bat avec Pâris et le tue (scène v, page 299), il

n'existe aucune différence. A partir de là, le drame de Shakspeare continue ainsi [1] :

PARIS, blessé et étendu par terre.

« Oh! je suis mort! S'il te reste de la pitié, ouvre la tombe et me couche à côté de Juliette.

ROMEO.

D'honneur, je le ferai.

Il retourne le corps avec le pied.

Laisse-moi parcourir tes traits, cousin de Mercutio, noble Pâris! — Que m'a dit Balthazar lorsque mon âme agitée ne faisait nulle attention à lui pendant la route? Je crois qu'il m'a dit que Pâris aurait épousé Juliette. Ne me l'a-t-il pas dit, ou l'aurais-je rêvé? ou bien le délire de mon imagination, en l'entendant parler de Juliette, m'aurait-il inspiré cette idée? — Oh! donne-moi ta main, toi dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur. Je veux t'ensevelir dans un tombeau glorieux! que dis-je, un tombeau! non, c'est un paradis, jeune infortuné; car Juliette y repose, et l'éclat de sa beauté remplit cette voûte de lumière et d'allégresse.

Il couche Pâris dans le monument.

— Combien de fois des hommes, à l'article de la mort, ont eu un rayon de joie! c'est ce qu'on nomme l'éclair avant-coureur du trépas. Oh! je puis donner ce nom au sentiment que j'éprouve. — O mon amante, mon épouse! la mort, qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté; elle éclate encore sur tes lèvres vermeilles, sur tes joues de rose et dans tous tes traits. La mort ne t'a pas conquise tout entière. — Tybalt, te voilà donc couché dans ton linceul sanglant! Quelle faveur plus grande puis-je te faire que de détruire de la même main qui a moissonné ta jeunesse la jeunesse de l'homme qui fut un moment ton ennemi? Cher cousin, pardonne. — O chère Juliette! pourquoi es-tu si belle encore? Non, je ne

[1] Traduction de Letourneur, édition de 1778.

Qui en naîtra... [illegible]

Romain BALTHAZAR

DOM LAURENCE.

Combien de temps y a-t-il qu'il est là ?

BALTHAZAR.

Une grande demi-heure.

DOM LAURENCE.

Entre avec moi sous la voûte.

BALTHAZAR.

Je n'ose. Mon maître ignore que je n'ai pas quitté ce lieu, et d'un regard terrible il m'a menacé de la mort si je revenais épier ses desseins.

DOM LAURENCE.

Hé bien, reste donc ici; j'y entrerai seul. La crainte s'empare de moi. Oh ! je tremble qu'il ne soit arrivé quelque accident funeste.

BALTHAZAR.

Comme je dormais sous ce cyprès que vous voyez, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme et que mon maître l'a tué.

DOM LAURENCE, avançant.

Roméo! hélas! hélas! à qui est le sang qui arrose les pierres de l'entrée du caveau? que signifient ces épées ainsi sans maîtres, dispersées dans cet asile de paix et teintes d'un sang livide? O Roméo! c'est toi que je vois pâle et sans vie! — Un autre encore! Quoi! Pâris aussi! Tous deux baignés dans leur sang! Ah! quelle heure malheureuse a été souillée de ce lamentable désastre? — Juliette se ranime!

JULIETTE, s'éveillant de sa léthargie.

O père secourable, où est mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je devrais être en ce moment, et je me trouve ici! Où est mon cher Roméo?

DOM LAURENCE.

J'entends du bruit. — Juliette, sortez de cet antre contagieux de la mort et d'un sommeil contre nature. Une puissance plus forte que la nôtre, et à laquelle nous ne pouvons résister, a tra-

versé nos desseins. Venez, sortez de ce lieu. Votre époux, qui vit dans votre cœur, est là gisant et mort, et Pâris aussi. — Suivez-moi, je vais vous faire entrer dans une communauté de saintes religieuses. Ne vous arrêtez pas à me faire des questions; la garde approche. Venez, venez, chère Juliette; je n'ose m'arrêter un moment de plus.

Il sort.

JULIETTE.

Va, laisse-moi en ce lieu; je n'en veux plus sortir. — Que vois-je? une coupe enfermée dans la main de mon fidèle amant! Le poison, je le vois, a tranché sa jeune vie.

Elle prend la coupe.

O ingrat! d'avoir tout épuisé, sans laisser quelques gouttes amies à épouse pour la secourir après toi! Je veux baiser tes lèvres: peut-être y recueillerai-je encore quelques restes de poison, assez du moins pour me donner la mort que je désire. Ah! tes lèvres sont tièdes encore!

La garde et le page entrent dans le moment, mais sans être vus.

L'OFFICIER DE GARDE.

Conduis-nous, jeune homme. Par quel chemin?

JULIETTE.

Oui, j'entends du bruit! je vais hâter l'instant.

Elle cherche autour d'elle et trouve un poignard.

O heureux poignard! Voici le fourreau. Toi, va pourrir ici, et laisse-moi mourir.

Elle se frappe de plusieurs coups.

LE PAGE, à l'officier.

Voici l'endroit, là, où brûle ce flambeau.

L'OFFICIER.

La terre est ensanglantée. Cherchez autour du cimetière; allez, quelques gardes, et tout homme que vous rencontrerez, saisissez-le. O spectacle de pitié! voilà le comte mort ici, et Juliette, nageant dans son sang, toute tiède encore. Elle est ensevelie de-

puis deux jours, et il n'y a qu'un moment qu'elle vient d'expirer ! Allez instruire le Prince, courez chez les Capulets, avertissez les Montaigus. Vous autres, cherchez encore... Voilà bien le lieu où se sont passées ces affreuses scènes ; mais, pour en pénétrer la cause, il faudra que nous ayons fait d'autres découvertes.

Quelques gardes entrent avec Balthazar.

SECOND GARDE.

Voici le page de Roméo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

L'OFFICIER.

Assurez-vous de lui jusqu'à l'arrivée du Prince.

Un autre garde arrive avec le père Laurence.

TROISIÈME GARDE.

Voici un religieux qui tremble, soupire et pleure. Nous avons ôté de ses mains cette bêche et ce levier, et nous l'avons trouvé traversant à côté du cimetière.

L'OFFICIER.

De violents soupçons ! arrêtez aussi ce religieux.

SCÈNE VI.

LE PRINCE arrive avec sa suite.

Quel malheur a devancé le jour et vient interrompre si matin mon repos ?

Capulet et sa femme s'avancent.

CAPULET.

Quel peut donc être l'objet de ces cris aigus ?

LADY CAPULET.

Le peuple crie dans les rues : *Roméo !* d'autres : *Juliette !* d'autres : *Pâris !* et tous courent, en poussant des clameurs, vers notre monument.

LE PRINCE.

Quelles sont donc ces terreurs, dont le bruit épouvante nos oreilles ?

UN GARDE.

Mon souverain, ici est le comte Pâris tué, et Roméo mort, et Juliette, qu'on disait morte il y a deux jours, n'est pas froide encore : elle vient d'être tuée.

LE PRINCE.

Continuez vos recherches, et tâchez de découvrir comment ce carnage affreux est arrivé.

LE GARDE.

Voici un religieux et le page de Roméo, que nous avons trouvés avec des instruments propres à ouvrir ces tombeaux.

CAPULET.

O ciel ! ô ma femme ! voyez comme notre fille nage dans le sang ! Ce poignard s'est mépris ; voyez, en voilà le fourreau vide posé sur le dos d'un Montaigu, et le fer s'est égaré dans le sein de ma fille.

LADY CAPULET.

O malheureuse ! ce spectacle de mort est pour moi le signal funèbre qui appelle ma vieillesse au tombeau.

Montaigu paraît.

LE PRINCE.

Approche, Montaigu. Tu t'es levé dès le jour pour voir ton fils et ton héritier déjà couché sur la poussière.

MONTAIGU.

Hélas ! Prince, ma femme est morte cette nuit. La douleur de l'exil de mon fils l'a suffoquée. Quels malheurs nouveaux conspirent encore contre ma vieillesse ?

LE PRINCE.

Regarde, et vois.

MONTAIGU.

O fils cruel! quelle barbarie à toi de devancer ton père au tombeau!

LE PRINCE.

Ferme pour un moment la bouche du reproche, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères et en découvrir la source, la cause et les progrès; et alors je me range moi-même du parti de vos malheurs et me charge de vous conduire à la mort. En attendant, contenez-vous, et que la patience impose silence à vos plaintes.

Aux gardes.

Qu'on amène devant moi les parties soupçonnées.

LE RELIGIEUX.

Je suis le plus soupçonné, et le moins capable de l'action. Le temps et le lieu déposent contre moi de cet affreux carnage, et je comparais ici pour m'accuser et me justifier, me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE.

Hâtez-vous d'expliquer tout ce que vous savez.

LE RELIGIEUX.

Je serai court; aussi bien mon haleine ne suffirait pas à la longueur de ce triste récit. — Roméo, qui est là mort, était l'époux de Juliette; et Juliette, que vous voyez là gisante, était l'épouse fidèle de Roméo. C'est moi qui les avais unis, et le jour de leur mariage secret fut le dernier des jours de Tybalt, dont la mort prématurée a banni de cette ville le nouvel époux de Juliette. C'était l'exil de Roméo, et non la mort de Tybalt, que Juliette pleurait. Vous, Capulet, pour l'arracher à sa douleur, vous l'avez promise au comte Pâris, que vous avez voulu la contraindre d'épouser. Ce fut alors qu'elle vint me trouver, et, les yeux égarés, elle me pressa de lui fournir le moyen de se préserver de ce second mariage, en menaçant de se tuer elle-même dans ma cellule et sous mes yeux. Moi, usant des secrets de mon art, je lui donnai un breuvage assoupissant qui a rempli

l'effet que je me proposais. Il a répandu sur elle une image parfaite de la mort. Dans l'intervalle j'écrivis à Roméo de revenir dans ce lieu, pendant cette fatale nuit, pour m'aider à l'ôter de ce tombeau emprunté. C'était le terme où la force du breuvage devait cesser. Mais, par un malheureux contre-temps, le religieux qui portait ma lettre a été retardé, et ma lettre me revint hier au soir. Moi, resté seul, je suis venu à l'heure marquée où Juliette devait se réveiller, dans l'intention de la faire sortir de cette voûte sépulcrale et de la tenir cachée dans ma cellule jusqu'à ce que j'eusse une occasion favorable d'envoyer instruire Roméo; mais, lorsque j'arrivai dans ce lieu, quelques minutes avant le réveil de Juliette, je trouvai le noble Pâris étendu ici sur la terre et le fidèle Roméo mort. Juliette s'éveille. Je la presse de sortir de cette voûte et de supporter avec patience cette œuvre du Ciel. Mais un bruit qui est survenu m'a effrayé et chassé de ces tombeaux. Elle, en proie à son désespoir, n'a jamais voulu me suivre; et, selon toute apparence, elle a elle-même attenté à ses jours. C'est là tout ce que je sais. Sa nourrice est instruite de son mariage. — Si dans ma conduite en tout ceci il est arrivé quelque malheur par ma faute, que ma vie, déjà usée par l'âge, soit sacrifiée à la rigueur des lois les plus sévères. Je ne peux perdre que quelques heures.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu un saint religieux. Où est le page de Roméo? qu'a-t-il à nous apprendre sur cet événement?

BALTHAZAR.

Je portais à mon maître la nouvelle du trépas de Juliette. Aussitôt il part de Mantoue et vient droit à ce lieu même, à ce monument. Là il m'ordonne de remettre dès le jour cette lettre à son père, et me menace de la mort, en descendant sous cette voûte, si je ne le quittais pas et ne le laissais pas seul.

LE PRINCE.

Donne-moi la lettre, je veux la lire. Où est le page du comte, qui est venu chercher les gardes?

Au page.

Toi, qu'a fait ton maître en ce lieu ?

LE PAGE.

Il est venu avec des fleurs pour les jeter sur le tombeau de Juliette, et il m'a ordonné de me tenir à l'écart. Je lui ai obéi. Dans le moment survient un homme avec un flambeau. Il s'efforce d'ouvrir le monument, et bientôt après mon maître a fondu sur lui l'épée à la main ; moi, j'ai couru avertir les gardes.

LE PRINCE, après avoir lu la lettre.

Cette lettre confirme le récit du religieux, leurs amours, les nouvelles de la mort de Juliette. Et Roméo mande ici qu'il a acheté du poison d'un apothicaire pauvre, et qu'il est venu à ce monument pour y mourir et reposer auprès de Juliette. — Où sont ces deux ennemis, Capulet, Montaigu ? Voyez quel châtiment est tombé sur vos haines. Le Ciel a trouvé le moyen de détruire votre bonheur par l'amour ; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos querelles, j'ai perdu deux parents. Nous sommes tous punis.

CAPULET.

O Montaigu, ô mon frère, donne-moi ta main : ce sera le douaire de ma fille. Je ne peux rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi, je puis te donner davantage : je ferai élever la statue de Juliette en or pur; et, tant que Vérone subsistera, nulle statue n'égalera celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Je veux que près d'elle on élève aussi en or pur la statue de Roméo : chétifs sacrifices pour expier nos inimitiés !

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour apporte avec elle une triste et sombre paix.

Sortez de ce lieu, et allez vous entretenir de ces funestes aventures. Quelques-unes seront pardonnées, quelques-unes aussi seront punies. Jamais histoire ne fut plus tragique et plus touchante que celle de Juliette et de son cher Roméo. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ouvrages du même Auteur, pour paraître successivement :

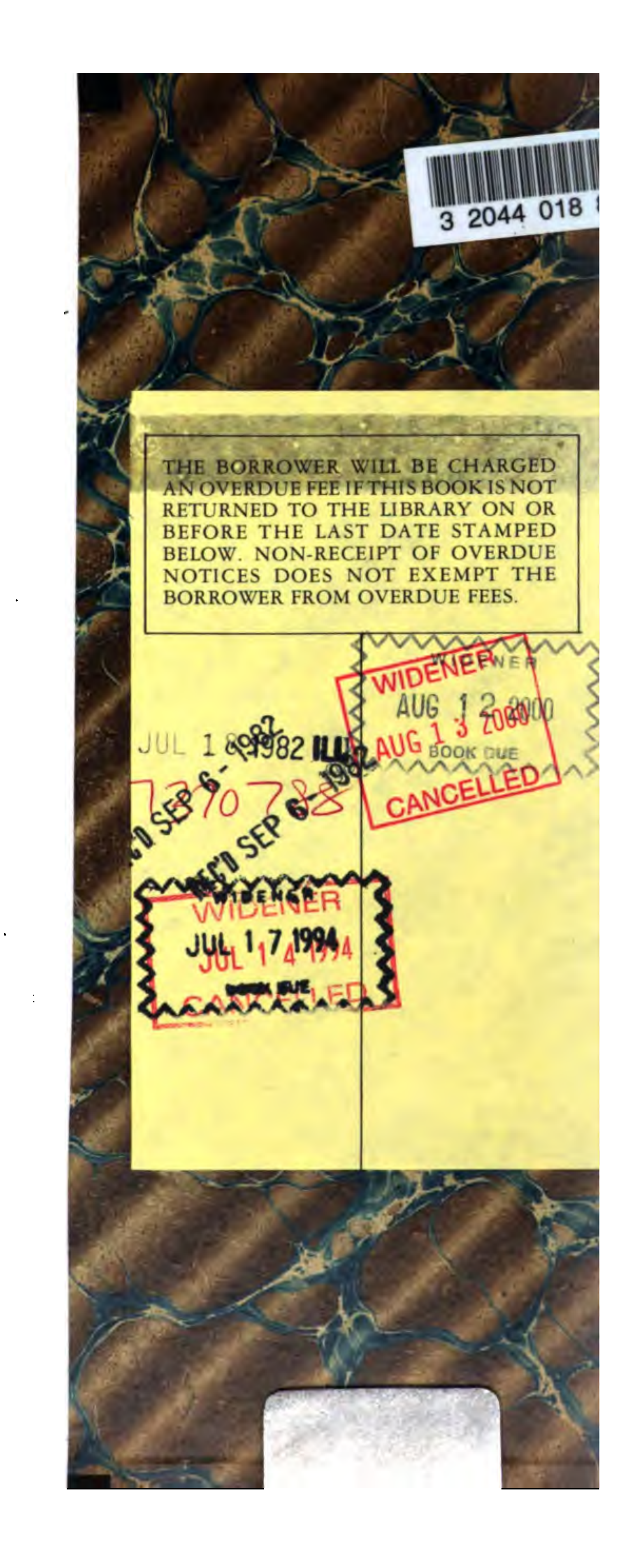
ESQUISSES MORALES ET PHILOSOPHIQUES. . . . 1 vol.

CONTES ET NOUVELLES. . . . . . 2 vol.

POËMES ET POÉSIES. . . . . . 2 vol.

THÉATRE. . . . . 1 vol.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.



3 2044 018
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
AUG 1 2 2000
AUG 1 3 2000
BOOK DUE
CANCELLED
JUL 1 8 1982 ILL
WIDENER
JUL 1 7 1994
JUL 1 4 1994

